

LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUE
GRECQUE ET ROMAINE



Hygie. Détail d'un panneau en ivoire «diptyque Gaddi»
(H. 31.4 cm), de Rome, vers 400 apr. J.-C. Liverpool,
Merseyside County Museum M 10.044.

HELEN KING
VÉRONIQUE DASEN

LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ
GRECQUE ET ROMAINE

Publié avec l'appui du / de l' :

- Bureau de l'égalité des chances de l'Université de Lausanne,
- Association des Amis de l'Université de Fribourg,
- Société académique vaudoise,
- Académie suisse des sciences médicales.

Que chacun trouve ici l'expression de nos vifs remerciements.

Les Éditions BHMS publient deux séries :

- Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé ;
- Sources en perspective.

Direction :

Vincent Barras, Jacques Gasser et Brigitte Maire

Rédaction :

Brigitte Maire

Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique
(CHUV & Faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne),

1, ch. des Falaises, CH-1005 Lausanne

email : bhms@chuv.ch site Internet : [www.chuv.ch / iuhmsp / iuhm_bhms](http://www.chuv.ch/iuhmsp/iuhm_bhms)

Les Éditions BHMS portent le label  **anthropos** décerné par l'Université de Lausanne

Couverture : *Femme apportant des offrandes à Hygie*. Cratère béotien à figures rouges, Athènes, Musée archéologique national 1393 (H 23.2 cm), vers 400 av. J.-C. D'après O. Kern, *Ephéméris Archaeologiké*, 1890, pl. 7

Graphisme de couverture : François Meyer de Stadelhofen

Maquette et mise en pages : Brigitte Maire

Photos de la quatrième de couverture : Ralph Shephard et Raphaël Tuor

Relecture de ce volume : Vincent Barras, Martine Hennard Dutheil de la Rochère et Brigitte Maire, avec la collaboration d'Éliane Lehmann

Edition anglaise : © 2001 Bristol Classical Press (Classical World Series), London, Helen King, *Greek and Roman Medicine*

Traduction et édition françaises : © 2008 Éditions BHMS

ISBN 978-2-9700536-6-8

ISSN 1424-5388

ISBN-PDF 978-2-940527-15-1

Imprimé en Suisse sur les presses de l'imprimerie Chabloz SA à Lausanne
(www.imprimeriechabloz.ch)

SOMMAIRE

Avant-propos	XI
--------------------	----

I. LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

H. KING

(TRAD. V. DASEN)

Introduction	3
1. Les origines de la médecine grecque	7
Connaître l'intérieur du corps	7
Les dieux et la maladie	8
Asclépios	9
Religion et médecine	10
Les parties et le tout	12
2. La médecine hippocratique	15
Le <i>Corpus hippocratique</i>	15
Hippocrate, entre mythe et réalité	15
La médecine hippocratique	17
Chaud et froid, humide et sec	19
La profession médicale	20
3. La « peste » d'Athènes	25
Théories hippocratiques sur les maladies épidémiques	25
Le témoignage de Thucydide	26
La « peste », un sujet littéraire	27
Expliquer la « peste »	28
La médecine et la « peste »	30

4. La médecine alexandrine	33
Hérophile et Érasistrate	34
Dissection et vivisection	36
5. La médecine grecque à Rome	39
Des médecins grecs à Rome	39
Une médecine « romaine » ?	41
6. Galien et ses contemporains	45
Formation et carrière de Galien	47
Le corps galénique	48
7. Soigner la maladie	51
Le régime	51
Les médicaments	53
Femmes et <i>pharmaka</i>	55
L'efficacité	56
Un effet placebo ?	57
8. Les femmes et la médecine antique	59
Les femmes et le savoir médical	60
La menstruation	62
Les femmes et la pratique médicale	63
9. La postérité de la médecine antique	67
Traduction et transmission	67
De nouveaux textes et de nouvelles maladies	68
Vésale et la dissection humaine	69
La médecine chimique	70
La révolution scientifique	71
La médecine moderne	73
Conclusion	75

II. MÉDECINE ET ICONOGRAPHIE : LE DISCOURS DES IMAGES

V. DASEN

Introduction	81
1. Dissection et découpes sacrificielles	82
2. Voir l'intérieur	84
3. Le corps blessé	87
4. Asclépios	89
5. Médecine et religion	91
6. Offrandes anatomiques	94

7. Autour de la « peste » d'Athènes	96
8. L'officine d'un médecin	99
9. Représenter l'utérus	101
10. Les absents des textes	103
11. Les jumeaux « siamois »	105

III. DOSSIER DE TEXTES

V. DASEN

Introduction	111
1. Hippocrate, <i>Le serment</i>	112
2. Hippocrate, <i>Du médecin</i> 1	112
3. Hippocrate, <i>Épidémies</i> 3,3,11	113
4. Hippocrate, <i>Des maladies des femmes</i> 1	113
5. Hippocrate, <i>Du régime salubre</i> 2-4	114
6. Celse, <i>De la médecine</i> , préface 1-9	115
7. Arétée de Cappadoce, <i>Des causes et des signes des maladies aiguës</i> 2.11	116
8. Galien, <i>La composition des médicaments, d'après leur genre</i> 3.2	117
9. Galien, <i>Sur la pratique de l'anatomie</i> 1.2	117
10. Gargile Martial, <i>Les remèdes tirés des légumes et des fruits</i> 4	118
Repères chronologiques	119
Bibliographie sélective	121
Crédits photographiques	125

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est issu d'une amitié et d'un intérêt partagé pour l'histoire de la médecine et du genre. Une première version a été rédigée à l'occasion d'un séjour au Netherland Institute for Advanced Studies par Helen King qui l'a fait paraître en anglais en 2001 chez Bristol Classical Press*. Nous avons souhaité l'augmenter d'un nouveau chapitre sur les femmes et la médecine afin d'ouvrir des pistes de réflexion dans un domaine en plein essor. Une deuxième partie passe en revue une série de documents figurés choisis et commentés par Véronique Dasen. Au discours des textes répond ainsi celui des images dont l'importance pour l'histoire de la médecine, et plus largement du corps, n'est plus à démontrer.

Que toutes celles et ceux qui nous ont encouragés à concrétiser ce projet commun soient remerciés, à commencer par les étudiants de nos cours d'histoire de la médecine à l'Université de Reading et de Fribourg, Danielle Gourevitch, Vinciane Pirenne-Delforge. Notre gratitude s'adresse tout particulièrement à Brigitte Maire pour son travail minutieux d'édition, à Martine Hennard Dutheil de la Rochère pour sa relecture attentive, ainsi qu'à Vincent Barras, Lucinne Rossier et Christian Zubler.

Helen King et Véronique Dasen

* *Greek and Roman Medicine*, London, Bristol Classical Press (Classical World Series), 2001.

I. LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

Helen King

(trad. V. Dasen)

INTRODUCTION

Aucune société humaine n'est épargnée par la maladie, et depuis toujours des hommes et des femmes ont cherché à soulager leurs souffrances et à en comprendre les causes. Derrière cette expérience commune se cachent cependant de grandes différences historiques : dans la manière de penser comment fonctionne le corps, pourquoi il est frappé par la maladie, comment il faut le soigner et qui peut le faire. Dans de nombreux domaines, les Grecs et les Romains sont pour nous des modèles, et de grands médecins de l'Antiquité, comme Hippocrate et Galien, représentent encore des « héros tutélaires » de l'art médical. Mais la pratique gréco-romaine de la médecine ressemble-t-elle à la nôtre ? Bien que la maladie appartienne à une expérience universelle, elle s'inscrit à chaque époque dans des contextes socio-culturels bien définis qui conditionnent sa perception et son traitement. Cet ouvrage d'introduction à l'histoire de la médecine grecque et romaine va donc retracer le développement des connaissances et des théories en tentant de définir les continuités et les différences, voire les contradictions, entre l'art médical antique et la médecine contemporaine.

Au cours de son histoire, la médecine occidentale a reconnu à plusieurs reprises l'importance de l'héritage classique. Dès le Moyen Âge, plusieurs traités hippocratiques ont constitué la base de l'enseignement médical, en particulier les *Aphorismes* qui énoncent de brèves formules faciles à mémoriser. Actuellement, le *Serment* hippocratique n'est pas prononcé de manière universelle par les médecins, mais le besoin de disposer d'un texte fédérateur continue à faire l'objet de discussions au sein des associations médicales ; de nouvelles versions du *Serment*, basées sur le modèle hippocratique, sont régulièrement proposées par diverses instances professionnelles. Les traités attribués à Hippocrate, le plus célèbre médecin de l'Antiquité, ont été traduits du grec en français au milieu du 19^e siècle par un autre médecin, Émile Littré, dans l'intention d'améliorer la pratique de son temps, afin que la pensée antique et la pensée moderne « se fécondent l'une l'autre » (*Préface*, Paris, Baillière, 1839).

Comment définir la médecine ? Aujourd'hui, nous pensons d'abord à ce qui constitue la pratique d'un spécialiste. Nous savons tous ce que représente une visite chez le médecin, cet enchaînement de contacts qui commence par un téléphone à la secré-

taire médicale, se poursuit par un rendez-vous qui consiste en une conversation et un examen, et se termine le plus souvent par une ordonnance et un passage à la pharmacie. Dans les cas graves, nous allons parfois directement à l'hôpital. Dans l'Antiquité, une consultation médicale n'allait pas de soi. À l'époque hellénistique, certaines cités disposaient d'un « médecin public », mais les personnes qui vivaient en dehors d'une grande agglomération n'avaient probablement pas la possibilité de recourir à leurs soins, sauf à l'occasion du passage d'un médecin itinérant. Seuls les camps militaires romains ou de grandes propriétés foncières possédaient des sortes d'hôpitaux pour y traiter les soldats ou les esclaves. Des malades ont pu séjourner dans le sanctuaire d'un dieu guérisseur, comme Asclépios, mais il s'agissait de lieux de pèlerinage et non d'hôpitaux proprement dits.

Les critères qui définissaient autrefois le statut du médecin diffèrent beaucoup des nôtres. La médecine est devenue une institution financée par l'État, où les études et les diplômes sont réglementés de manière stricte. Dans la plus grande partie du monde gréco-romain, par contre, il n'existait pas de formation médicale officielle. L'exercice de la profession était entièrement libre, et l'art de convaincre le patient de ses compétences jouait un rôle essentiel. Aujourd'hui, même dans une société qui tente de contrôler étroitement la pratique médicale, une certaine inquiétude subsiste. Une série de mythes culturels traduisent à la fois notre sentiment de dépendance et l'anxiété de voir dévoilés les détails intimes de notre corps. Le poncif du médecin à l'écriture illisible fait toujours rire et frémir ; des faits divers attribuent régulièrement l'aggravation de la maladie, voire la mort d'un patient, à la mauvaise interprétation d'une ordonnance manuscrite. L'angoisse qu'éveille le pouvoir du médecin se lit aussi dans les histoires de praticiens qui persuadent leur patient de modifier un testament en leur faveur, puis utilisent leur savoir pour le tuer. Le monde classique a également connu la crainte de cette emprise, désamorcée par des plaisanteries mordantes sur leurs compétences – ou manque de compétence. Hier comme aujourd'hui, la formule : « Croyez-moi, je suis médecin ! » éveille un sourire narquois. Pour inspirer confiance, le praticien actuel joue sur son apparence et ses bonnes manières. Le milieu hospitalier a adopté un uniforme composé de la blouse blanche et du stéthoscope, symbole de la capacité de voir ce qui est caché dans le corps. Ce souci de l'apparence est aussi très présent dans la tradition hippocratique. Plusieurs traités (*De la bienséance*, *Du médecin*, les *Préceptes*) s'attachent à expliquer comment susciter la confiance en se comportant avec tact, vêtu de manière discrète, en évitant les parfums capiteux, en s'abstenant de rire et de citer des poètes au chevet du patient.

Au fil des siècles, l'apport des sciences techniques à la médecine a cependant modifié le quotidien du praticien. Les techniques chirurgicales se sont perfectionnées au cours du 18^e siècle en même temps que s'améliore le statut des chirurgiens. La théorie des germes se développe au 19^e siècle grâce, notamment, aux travaux de Pasteur, et les années 1940 – époque où débute la production des antibiotiques – sont souvent citées comme la décennie où, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le fait de rendre visite au médecin augmente véritablement les chances de survie. Aujourd'hui, la médecine dispose de moyens sophistiqués pour observer l'intérieur du corps.

rayons X et scanners à ultrasons constituent son arsenal de base, tandis que les analyses biochimiques du sang et de l'urine se déroulent à une échelle microscopique explorée depuis les années 1850.

La médecine actuelle est-elle pour autant plus efficace que celle d'autrefois ? Les patients de l'Antiquité croyaient en la qualité des soins qu'on leur prodiguait ; la médecine antique avait déjà posé une série de principes dictant ce qu'il fallait faire sur la base de l'expérience acquise ou de l'argumentation logique. De manière fondamentale, le rôle du médecin n'a pas changé : il ou elle continue d'être celui ou celle qui transforme un ensemble de symptômes en « maladie » qui porte un nom. Cet acte donne au patient l'assurance que ses symptômes ne sont pas uniques, mais touchent aussi d'autres personnes, qu'on peut les expliquer et donc les soigner. Il est plus rassurant d'entendre un médecin dire que votre maladie est due à un « virus » identifiable plutôt que d'avoir le sentiment de souffrir d'un mal unique et inconnu.

Dans notre système médical, on ne se rend pas chez le médecin uniquement pour se sentir mieux. Le fait d'être malade explique une baisse de productivité et constitue un motif valable de congé ; sortir d'une consultation avec un certificat médical permet de prouver qu'on ne simule pas, mais qu'on souffre véritablement. Le fait de pouvoir nommer son mal est très important. Quand il s'agit d'annoncer son absence, une « infection des voies respiratoires supérieures » fait plus d'effet qu'un « mal de gorge avec de la toux » ; une « pneumonie » impressionne encore davantage, mais rassure moins le patient. Une convocation à l'hôpital a des effets ambivalents : elle peut autant effrayer que tranquilliser, si l'on en déduit que le mal est pris au sérieux.

Le langage médical a toutefois beaucoup évolué. Dans le monde classique, les médecins utilisaient le vocabulaire du langage quotidien et y puisaient pour trouver des noms spéciaux désignant certaines affections ou parties du corps (→ chap. 4). Ce n'est qu'à la fin de l'époque médiévale, quand l'enseignement médical fut ancré dans les universités d'Europe occidentale, que les médecins furent censés connaître ou du moins savoir se débrouiller avec le latin qui était la langue des enseignants. Dans *Le médecin malgré lui*, Molière tourne en dérision ce jargon employé par les charlatans pour faire croire en leurs compétences et se donner de l'autorité. Certaines formules et abréviations en latin sont toujours utilisées pour des notes ou des ordonnances. Ainsi, *per cutem* signifie « à travers la peau », et *t. d. s. (ter die sumendum)*, « à prendre trois fois par jour ». De nombreux symptômes et maladies sont aujourd'hui désignés par des mots qui mêlent terminologie grecque et latine, telle la « myalgie » (littéralement « une douleur dans le muscle ») ou la *proctalgia fugax*, un spasme violent du rectum (littéralement « une douleur anale passagère »). Ces termes hérités de l'Antiquité peuvent dérouter les gens ordinaires, mais contribuent à leur manière à entretenir notre confiance en la compétence des médecins.

« La médecine » existe cependant aussi sans médecin. Quand nous nous sentons malades, notre première réaction peut être d'ouvrir la pharmacie de la salle de bain, de se confier à un ami ou à un membre de la famille, ou de se plonger dans la lecture d'un dictionnaire médical. Selon ce que nous ressentons ou découvrons, nous en parlons au pharmacien ou explorons les rayonnages de son magasin. Les différentes démarches

peuvent aussi se combiner : après avoir consulté un médecin pour obtenir le certificat médical qui nomme nos symptômes, et pris les médicaments prescrits, rien ne nous empêche de consulter aussi un homéopathe, un ostéopathe ou un acupuncteur pour bénéficier d'autres traitements. Quand aucun spécialiste ne semble capable de nous soulager, nous pouvons rejoindre un groupe de personnes atteintes des mêmes maux, partir glaner des informations sur Internet, ou rechercher une guérison miraculeuse en priant ou en entreprenant un pèlerinage. Dans l'Antiquité, il était également possible de se soigner seul ou dans sa famille, de combiner différentes sortes de soins et de rechercher de l'aide dans un sanctuaire ou en recourant à la magie. Des témoignages indiquent que toutes sortes d'informations sur le corps et les remèdes faisaient partie des connaissances générales des personnes lettrées ; les encyclopédies romaines du début de l'époque impériale comportent de nombreux renseignements sur la santé et la maladie. Si autrefois on présentait des offrandes aux dieux guérisseurs pour se prémunir contre tout mal, aujourd'hui nous nous acquittons de nos primes d'assurance-maladie avec le même secret espoir.

CHAPITRE 1

Les origines de la médecine grecque

La médecine a de tout temps existé, quelle que soit la façon de définir la notion de « santé ». Dans l'Antiquité grecque, différentes théories ont été développées pour tenter de comprendre l'origine des maladies et trouver les moyens de les guérir. Ces théories expliquent comment le corps fonctionne et attribuent les maladies soit à un processus interne, qu'il s'agisse d'un excès de bile ou d'un estomac alourdi, soit à des facteurs externes, comme les dieux, les esprits, les sorcières, l'air ou les germes.

CONNAÎTRE L'INTÉRIEUR DU CORPS

L'intérieur du corps humain n'a plus guère de secrets aujourd'hui. À côté des modèles tridimensionnels, les manuels médicaux modernes présentent toutes sortes de schémas qui montrent que le squelette et les organes internes constituent les éléments de base du corps. Dans la médecine antique, toutefois, les fluides jouent un rôle aussi important que les os et les organes qui leur servent de contenants, une opinion qui domine la pensée médicale jusqu'au 18^e siècle.

Le terme « anatomie » vient du grec et signifie la « découpe » du corps, animal ou humain. Les dissections humaines ne furent pas pratiquées avant le 3^e siècle av. J.-C. à Alexandrie (→ chap. 4), mais l'intérieur du corps n'était pas pour autant inaccessible aux contemporains d'Hippocrate. L'organisation des organes internes était connue depuis longtemps, du moins pour les animaux, comme le suggère la technique élaborée de la boucherie sacrificielle. Tout en étant convaincu que l'homme occupe le sommet de l'échelle de l'ordre naturel, Aristote explique l'importance de recourir à des dissections d'animaux afin d'en tirer par analogie toutes sortes de conclusions sur l'homme :

Il en va tout autrement des parties internes. Celles des hommes, en particulier, sont ignorées, au point qu'il faut les étudier par référence aux parties des autres animaux dont la nature est proche de celle de l'homme. (*Histoire des animaux* 1.16, 494 b ; trad. P. Louis, CUF)

Parmi les offrandes anatomiques étrusco-romaines, des représentations de viscères livrent un reflet de ce type de savoir issu de modèles à la fois animal et humain. Les traités hippocratiques les plus anciens décrivent aussi des dissections imaginaires où l'auteur spéculait sur ce qu'il faudrait s'attendre à voir :

Si l'on dépouillait de ses chairs le moignon de l'épaule là où s'étend le muscle, si l'on dépouillait le tendon qui appartient à l'aisselle, à la clavicule et à la poitrine, la tête de l'humérus apparaîtrait fortement saillante en avant, sans pour cela avoir été luxée. (*Des articulations* 1; trad. Littré IV.78-81)

Un certain nombre de « dissections accidentelles » se sont également produites de manière involontaire lors de blessures ou de coupures laissant apercevoir un organe interne. La traumatologie constitue un des domaines de prédilection des auteurs médicaux grecs. Plusieurs traités de la *Collection hippocratique* sont consacrés aux soins des articulations, des luxations et des fractures ; ils expliquent les différents degrés de gravité des lésions et les manières de faire un bandage. *L'Iliade* d'Homère, le plus ancien texte littéraire grec, offre aussi de nombreuses descriptions détaillées de blessures infligées aux héros qui se battent lors de la guerre de Troie. La précision cruelle des descriptions ne vise cependant pas à livrer un éventuel savoir anatomique, mais à dramatiser les exploits des héros. Quand Ulysse ou Glaucos sont blessés au combat ou à la chasse, leur sang est arrêté par l'application combinée de pansements et d'incantations, voire simplement par l'intervention du dieu Apollon.

LES DIEUX ET LA MALADIE

Apollon est responsable de l'une des plus célèbres maladies de la littérature grecque, la peste qui frappe l'armée des Achéens au début de *L'Iliade*. Le fléau punit le refus d'Agamemnon d'accepter la rançon offerte par le prêtre Chrysès en échange de sa fille d'une beauté remarquable. L'épidémie est provoquée par la pluie de flèches lancées par Apollon sur le camp grec. Les flèches de sa sœur jumelle, Artémis, sont aussi redoutables : elles rendent les femmes malades et les font périr en couches. Toutes les maladies ne sont cependant pas attribuées à l'action de dieux courroucés. Dans les poèmes d'Hésiode (~ 750 av. J.-C.), les maladies comptent parmi les expériences spécifiquement humaines qui marquent la fin de l'Âge d'or où les hommes et les dieux vivaient ensemble. Elles sont la conséquence de la colère de Zeus contre Prométhée, et constituent l'un des maux qui s'échappèrent quand Pandora, la première femme, souleva le couvercle de la jarre interdite. Depuis lors, les maladies rôdent silencieusement par le monde, frappant les humains de jour comme de nuit, agissant spontanément plutôt que sur l'ordre exprès de Zeus. Les mythes nous disent ainsi qu'envoyée par un dieu ou propre à la condition humaine, la maladie échappe par nature à notre contrôle.

Pour les Grecs et les Romains, les dieux pouvaient non seulement infliger, mais aussi soulager les maladies. On attribua des compétences guérisseuses à certaines divinités, comme Asclépios et Héraclès. Dès le 5^e siècle av. J.-C., les fidèles prirent

l'habitude de déposer dans leurs sanctuaires des représentations des parties du corps que le dieu devait soigner, ou de faire élever des inscriptions qui relatent comment il les a aidés.

ASCLÉPIOS

Asclépios, fils d'Apollon, est le dieu guérisseur le plus célèbre de l'Antiquité. Tout d'abord vénéré comme un héros, il accéda au statut de dieu au 5^e siècle av. J.-C. Le fameux *Serment d'Hippocrate* s'ouvre en l'invoquant :

Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses [...]. (trad. Littré IV.629)

Dans la version du mythe rapportée par Pindare et Ovide, Coronis, mère d'Asclépios, fut tuée par Apollon, jaloux qu'elle le quitte pour un mortel. L'enfant qu'elle portait, Asclépios, fut toutefois épargné; Apollon parvint à extraire du corps maternel, déjà déposé sur le bûcher funéraire, le bébé qu'il amena au bon centaure Chiron. Asclépios apprit de Chiron les vertus des herbes et des incantations, et devint aussi un habile chirurgien. Chiron est associé à l'éducation d'autres enfants mythiques, tel le petit Achille que lui confia Pélée. L'enseignement du « plus vertueux » des centaures ne se bornait pas à inculquer un savoir, il enseignait aussi une éthique :

Il forma des médecins, guida des musiciens et fit des hommes honnêtes. (Philostrate, *Héroïque* 32.9; trad. J. K. Berenson Maclean et E. Bradshaw Aitken)

Son élève outrepassa cependant les limites de l'art médical, car Asclépios ne se contenta pas de soigner les maladies. Dans certaines versions du mythe, il ressuscita aussi les morts en utilisant le sang qui avait jailli du côté droit de la Gorgone. Zeus le foudroya, fâché de voir transgressée la frontière entre les hommes mortels et les dieux immortels, ou incité par Hadès, le maître des Enfers, qui se plaignait de voir diminuer son prestige en même temps que le nombre des morts (Pindare, *Pythique* 3.3).

Machaon et Podalire, les fils d'Asclépios, poursuivirent le travail de leur père au service de l'armée d'Agamemnon lors de la guerre de Troie (Homère, *Iliade* 2.729-733). Des commentateurs postérieurs indiquent que Machaon se spécialisa dans le traitement chirurgical des plaies et son frère dans l'art du régime.

Des sources antiques suggèrent que le crime d'Asclépios ne fut pas tant d'avoir res-



Armoiries du Royal College of Surgeons, avec Podalire et Machaon.

suscité les morts que de s'être laissé corrompre par l'appât du gain. Cette version de l'histoire, que l'on retrouve notamment chez des auteurs chrétiens comme Clément d'Alexandrie et Tertullien, traduit peut-être le souci de devoir payer des médecins pour bénéficier de leurs services.

Le culte d'Asclépios se développa au 5^e siècle av. J.-C. et se répandit rapidement dans tout le bassin méditerranéen. Ses sanctuaires restèrent en activité encore longtemps durant l'ère chrétienne. Les patients venaient y déposer des offrandes dans l'espoir d'être guéris ou en remerciement pour une guérison. Le sanctuaire le plus célèbre se trouve à Épidaure où la grande majorité des dédicaces date du 4^e siècle av. J.-C. Deux autres sanctuaires d'Asclépios se trouvent à Athènes, l'un au port du Pirée, l'autre sur l'Acropole où une inscription permet de dater sa construction en 420 / 419. Le dieu aurait été amené dans la cité à l'initiative d'un homme appelé Télémachos qui fit construire à ses frais l'Asclépiéion, mais on ne sait pas s'il le fit avant ou après la construction du sanctuaire du Pirée. Pour fonder le culte à Athènes, il fut nécessaire de faire venir d'un autre sanctuaire un objet de culte, en l'occurrence les fameux serpents d'Asclépios. Quand le culte fut introduit à Rome en 291 av. J.-C., des serpents furent à nouveau emportés pour garantir la présence du dieu.

Le serpent, l'un des animaux associés à Asclépios, devint bientôt le symbole de l'art médical. Il est sans doute associé à la notion d'immortalité et de régénération parce que sa peau mue mystérieusement. Certaines descriptions de guérison parlent de serpents qui lèchent les parties malades du corps du patient; une inscription raconte comment un serpent guérit ainsi une plaie sur le doigt de pied d'un patient assoupi. À Épidaure, les pèlerins dormaient dans un dortoir en espérant voir en rêve le dieu les approcher, les soigner ou leur dire comment être guéris, selon une pratique qui porte le nom d'incubation. Une partie des conseils prodigués était d'ordre diététique: le dieu conseillait au patient de manger certains aliments et d'en éviter d'autres; il donnait aussi des recettes de baumes ou de pommades. Des sanctuaires d'Asclépios ont également livré des instruments chirurgicaux, et il semble probable que les prêtres les ont utilisés pour soigner les pèlerins.

RELIGION ET MÉDECINE

Les pratiques de la médecine sacrée montrent combien guérisons médicales et religieuses étaient proches dans l'Antiquité. Certains médecins servaient d'interprètes aux rêves des personnes qui pratiquaient l'incubation dans les temples d'Asclépios; d'autres étaient les prêtres du dieu ou contribuèrent financièrement à construire et à restaurer des temples. Des inscriptions d'Asie Mineure suggèrent que la maladie était parfois perçue comme la punition d'une faute; pour se faire pardonner, le patient devait faire une offrande au dieu offensé. La maladie pouvait aussi passer dans le corps d'un animal afin de libérer le patient.

Dans son bref exposé sur les débuts de la médecine, probablement rédigé au 2^e siècle de notre ère, Hygin affirme que :

le centaure Chiron, fils de Saturne, fonda l'art de la médecine chirurgicale, à partir de plantes. Apollon créa le premier l'art de la médecine oculaire. Troisièmement, Asclépios, fils d'Apollon, inventa la clinique. (*Fables* 274.9 ; trad. J.-Y. Boriaud, CUF)

Aux origines du monde, des figures mythiques furent ainsi intimement liées par les Grecs à ce que nous pourrions appeler des formes « rationnelles » de la médecine.



Le portique d'incubation de l'Amphiarion d'Oropos (Attique).

Ces liens étroits entre médecine et religion ne sont pas spécifiques au monde classique et caractérisent aussi la médecine égyptienne. Le papyrus Edwin Smith, rédigé au 17^e siècle av. J.-C., mais qui pourrait être la copie d'un texte plus ancien d'un millier d'années, contient environ cinquante cas de chirurgie, en majorité des plaies, ainsi qu'une liste d'incantations. Le texte est organisé de manière systématique, « de la tête aux pieds ». Le papyrus Ebers, rédigé un siècle plus tard, comprend une liste de maladies touchant essentiellement les oreilles et les yeux ; les traitements préconisés sont un mélange de recettes et de formules magiques. Le papyrus Chester Beatty VI (~ 1200 av. J.-C.), plus récent, répertorie quarante et un remèdes relatifs aux maladies anales. Des médecins étaient spécialisés dans le traitement de l'anus : dans la pensée égyptienne le corps est parcouru de vaisseaux ou conduits-*met*, qui commencent et se terminent à l'anus, et transportent les fluides et le souffle vital. Différents facteurs pathogènes circulent dans les conduits-*met*, comme les *oukhedou*, des agents putréfacteurs qui rongent les chairs et les entrailles.

Les sociétés proche-orientales nous ont aussi livré de nombreux textes médicaux conservés sur des tablettes en terre cuite. Un *Manuel de diagnostic* nous est parvenu de Mésopotamie. La version la plus ancienne a été élaborée vers 1600 av. J.-C., et sa forme canonique date d'environ 1050 av. J.-C. Cet ouvrage présente un ensemble d'observations détaillées de symptômes qui sont passés en revue de la tête aux pieds. La couleur de la peau ainsi que les fluides corporels du patient sont examinés afin que le guérisseur puisse déterminer sa maladie, indiquée par un déséquilibre entre quatre fluides à chacun desquels on attribue une couleur (jaune, noir, blanc et rouge). Cependant, si ces tablettes cunéiformes montrent que le diagnostic repose sur des éléments visibles pour le guérisseur, on estime que les maladies sont comme « les mains des dieux », et qu'il faut procéder à différents rituels, comme pour une possession démoniaque, afin de les chasser du corps.

Dans la médecine grecque antique, même les auteurs du *Corpus hippocratique* pensent que les maladies sont composées à la fois d'éléments naturels et divins. L'auteur du traité *De la maladie sacrée* critique ceux qui veulent voir dans chaque maladie l'action d'un dieu particulier et prétend que ceux qui appellent « divine » une maladie le font pour cacher leur ignorance sur la manière de la traiter. Il attribue lui-même les symptômes de l'épilepsie à un excès de phlegme. En critiquant le terme de « maladie sacrée » donné familièrement à l'épilepsie, il ne nie pas qu'elle soit « divine », mais il souligne qu'elle ne l'est ni plus, ni moins qu'une autre maladie :

Cette maladie, à mon avis, n'est nullement plus divine que les autres, mais de même que les autres maladies ont une origine naturelle à partir de laquelle chacun naît, celle-ci a une origine naturelle et une cause [...] en sorte qu'il ne faut point mettre cette maladie à part et la considérer comme plus divine que les autres, mais les juger toutes divines et toutes humaines. (Hippocrate, *La maladie sacrée* 2 et 18 ; trad. J. Jouanna, CUF)

Si cette maladie était réellement divine, argumente-t-il, elle pourrait affecter n'importe quelle personne. Or, elle ne touche que ceux dont la constitution est déjà dominée par le phlegme :

Cette maladie-là se produit chez les phlegmatiques, et non chez les bilieux. Elle commence à se développer chez l'embryon, alors qu'il est (encore) dans la matrice. En effet, le cerveau se purge et a des efflorescences, comme les autres parties du corps, avant la naissance. Lors de cette purgation, si le cerveau s'est purgé convenablement et dans une juste mesure, et si le flux n'a été ni plus ni moins abondant qu'il ne faut, dans ces conditions le sujet a la tête très saine. Mais si le flux venu de tout le cerveau est trop abondant et s'il se produit une fonte importante, le sujet aura en grandissant la tête malsaine et pleine de bourdonnements, et il ne supportera ni le soleil ni le froid. (Hippocrate, *La maladie sacrée*, 5.1-2 ; trad. J. Jouanna, CUF)

LES PARTIES ET LE TOUT

Réfléchir à la façon dont fonctionne le corps n'est pas propre à la pensée mythique et religieuse, c'est aussi un sujet de spéculations philosophiques dans le monde grec classique. Les philosophes du 6^e siècle av. J.-C., que l'on appelle aujourd'hui « préso-

cratiques», se sont intéressés aux éléments premiers de l'univers qui sont à la base de tout. Au 5^e siècle av. J.-C., Alcmeon de Crotone définit la santé comme un équilibre où toutes les qualités constitutives du corps – comme le chaud, le froid, l'humide, le sec, l'amer, le doux – sont en harmonie. Il utilise le terme d'*isonomia* qui définit aussi l'équilibre des droits politiques; la santé apparaît donc comme une sorte de démocratie et la maladie comme une sorte de monarchie où une qualité en excès l'emporte sur les autres. Empédocle décrit quatre éléments – le feu, l'air, la terre et l'eau – qu'il associe aux quatre qualités que sont le chaud, le froid, le sec et l'humide. Il affirme que le sang contient en équilibre les quatre éléments et que la pensée se trouve dans le sang qui entoure le cœur. Selon Démocrite, tout est composé d'unités minuscules et indivisibles, en perpétuel mouvement, les atomes; la détermination du sexe de l'embryon ne dépend pas seulement de la température de la matrice – une matrice froide produisant une fille, une matrice chaude un garçon –, mais de la combinaison des semences émises par les deux parents.

Dans la société grecque, les médecins sont considérés comme des artisans. Les traités hippocratiques qualifient la médecine de *technê*, un terme qui mêle les notions d'art, de compétence et d'habileté manuelle, suggérant à la fois un savoir-faire qui s'apprend, composé d'une partie théorique, le «pourquoi», et d'une partie pratique, le «comment». On pensait que les différentes *technai* avaient permis aux humains de quitter le stade de l'animalité et les avaient aidés à se rapprocher du monde des Immortels. Dans la mythologie, Prométhée apporte aux mortels les *technai* des dieux, comme le feu. L'auteur du traité *Du régime I* compare la médecine aux autres *technai*: elle ressemble à la *technê* du cordonnier (15) parce qu'il coupe et coud pour obtenir un produit sain en ôtant ce qui est abîmé, et à la *technê* des architectes (17) parce qu'ils mouillent des matériaux secs et sèchent ceux qui sont humides pour construire un ensemble harmonieux.

Cette conception d'une médecine axée sur la pratique, envisageant le corps comme un tout, nous rappelle la démarche de la philosophie présocratique. Platon, l'un des rares témoins contemporains de la médecine hippocratique, établit un parallèle entre la technique médicale et l'éloquence. Socrate rappelle l'importance d'envisager le corps dans son entier et de définir précisément sa nature avant de prescrire des remèdes et un régime:

S'il faut en croire Hippocrate, ce descendant d'Asclépios, on ne peut même pas traiter du corps en dehors de cette méthode. (*Phèdre* 270 c; trad. P. Vicaire, CUF)

CHAPITRE 2

La médecine hippocratique

Au 1^{er} siècle de notre ère, Hippocrate est désigné par Sénèque comme « le plus grand des médecins et le fondateur de la médecine » (*Lettres à Lucilius* 95.20); au 16^e siècle, on le proclame « Père de la médecine ». D'où vient cette renommée exceptionnelle ? Et quelles sont les principales caractéristiques de la médecine hippocratique ?

LE CORPUS HIPPOCRATIQUE

Environ soixante textes forment le *Corpus hippocratique* ou *Collection hippocratique*; s'ils datent en majorité de l'époque classique, entre 420 et 370 av. J.-C., quelques-uns sont beaucoup plus récents. Cet ensemble de traités médicaux de nature diverse fut réuni en Égypte dans la bibliothèque d'Alexandrie, peut-être déjà au début du 3^e siècle av. J.-C. Certains textes sont des œuvres substantielles, apparemment rédigées par un seul auteur, d'autres des compilations; d'autres encore sont de brefs écrits qui ont pu faire partie d'œuvres plus importantes aujourd'hui perdues. Certains traités livrent des théories élaborées sur la nature du corps et l'origine des maladies; d'autres donnent des recettes de remèdes ou des conseils pratiques sur la manière de panser une blessure. Le caractère disparate de ces textes, qu'il s'agisse de leur origine, de leur style, de leur date de composition ou des théories qu'ils véhiculent peut être expliqué de différentes façons.

HIPPOCRATE, ENTRE MYTHE ET RÉALITÉ

Depuis l'Antiquité, la « question hippocratique » traditionnelle consiste à tenter de déterminer quels textes du *Corpus* sont de la main d'Hippocrate lui-même. Nous ne savons cependant presque rien de l'Hippocrate historique. Un médecin de ce nom est mentionné par Platon dans le *Protagoras* (311 b). Il était donc actif vers 430 av. J.-C., à l'époque où se situe ce dialogue, et suffisamment bien connu pour que les Athé-

niens en aient entendu parler, bien qu'aucun témoignage n'indique qu'il se soit rendu à Athènes. Hippocrate est simplement décrit comme un médecin originaire de Cos qui se fait rétribuer pour son enseignement. L'île de Cos et la cité de Cnide, qui lui fait face sur la côte de l'Asie Mineure, étaient renommées pour leurs médecins dans l'Antiquité. Une manière d'expliquer la diversité des contenus des textes du *Corpus* a été de convenir que les uns venaient de Cos, les autres de Cnide. Comme Platon dit qu'Hippocrate est originaire de Cos, on en a conclu que les idées médicales que l'on trouvait correctes devaient provenir de Cos, tandis que tout ce qui était jugé inférieur était attribué à Cnide. La notion d'écoles rivales est cependant controversée et fait encore aujourd'hui l'objet de débats.

Dans le *Phèdre* (270 c-d), Platon apporte une information complémentaire : il précise qu'Hippocrate est un « Asclépiade ». Si nous n'avons aucun témoignage contemporain sur la famille d'Hippocrate, les Anciens lui ont fabriqué une généalogie fictive en partant de cette dénomination. On fait ainsi remonter sa famille au dieu guérisseur Asclépios en lui attribuant de nombreux fils et petit-fils qui auraient aussi pratiqué la médecine. Selon cette généalogie, qui suit les usages onomastiques grecs traditionnels, le grand-père et le petit-fils d'Hippocrate s'appelaient aussi Hippocrate, ce qui permet de manière commode d'attribuer les traités les moins convaincants du *Corpus hippocratique* à un autre auteur du même nom, voire à un autre membre de sa famille. Dès 200 av. J.-C., des écrivains rédigèrent une série de lettres fictives où Hippocrate échange des messages avec des figures historiques, comme le roi perse Artaxerxès et le philosophe Démocrite. Très populaires au début de l'époque romaine, ces lettres furent la source de nombreuses légendes tenaces sur Hippocrate. Dans l'une d'elles, Hippocrate intervient dans une « peste » qui pourrait être celle qui, selon l'historien Thucydide, frappa Athènes en 430-426 av. J.-C. (→ chap. 3) ; la source de cette histoire semble remonter à d'autres documents fictifs rédigés à Cos au 4^e siècle av. J.-C. Ces lettres imaginaires, qui montrent aussi Hippocrate refusant d'aider les Perses à cause des relations hostiles de la Perse avec la Grèce, furent plus tard utilisées pour alimenter le débat sur le devoir du médecin de secourir des ennemis. Voici comment Hippocrate aurait répondu à la demande d'assistance du roi perse :

Fais parvenir au roi ma réponse au plus tôt : nous avons provisions, vêtement, logement et tout ce qui suffit à la vie. À moi il n'est pas permis d'user de l'abondance des Perses ni de soustraire aux maladies les Barbares qui sont les ennemis de la Grèce (*Lettres* 5 ; trad. Littré IX.317-319)

Hippocrate est peut-être devenu le « Père de la médecine » par défaut, parce qu'il est tout simplement le plus ancien médecin grec pour lequel nous disposons d'informations. On pourrait même ajouter que c'est le nombre particulièrement élevé de points de vue différents réunis dans le *Corpus* qui fait d'Hippocrate un père si commode. Tous ceux qui proposent une nouvelle théorie médicale peuvent trouver quelque part dans le *Corpus* un passage qui soutient leurs idées et les fait ainsi bénéficier de l'autorité du « Père de la médecine ».

LA MÉDECINE HIPPOCRATIQUE

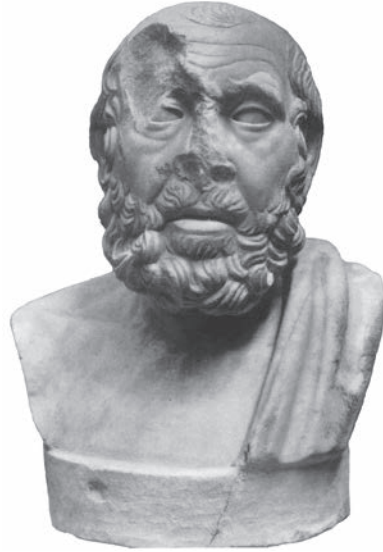
Bien que nous ne sachions presque rien de l'Hippocrate historique, nous pouvons toujours lire des textes traditionnellement associés à son nom. Ces œuvres, transmises par des papyrus et par la tradition manuscrite du Moyen Âge, ont survécu parce qu'elles ont été recopiées; elles furent reproduites car on pensait qu'elles apportaient des informations correctes sur le corps et sa physiologie et des moyens efficaces de soigner les maladies. De quelle sorte de textes s'agit-il, et pour qui furent-ils écrits?

Plusieurs traités remontent au 5^e siècle av. J.-C. et constituent les plus anciens exemples conservés d'œuvres grecques en prose. Certains textes sont rédigés à la première personne et débattent d'un sujet; ils sont écrits sur le ton d'une conférence publique. D'autres semblent dériver d'un enseignement, car ils ressemblent à des notes de cours, composées de phrases simples et faciles à mémoriser qui résument des situations particulières. On lit ainsi dans les *Aphorismes* que «les douleurs et les fièvres surviennent plus vers l'époque de la formation du pus qu'après qu'il est formé» (2.47; trad. Littré IV.483), et que «chez ceux qui sont pris de violentes douleurs dans le foie, la fièvre, survenant, dissipe la douleur» (7.52; trad. Littré IV.593).

Il est aussi possible que ces textes aient été rédigés sous forme de notes comme dans un journal où le médecin consigne tout ce qui lui paraît digne d'intérêt afin d'y réfléchir plus tard. Les sept livres des *Épidémies*, qui rapportent l'évolution d'un patient jour après jour, sont de ce type; plusieurs passages conservent aussi des sortes d'aide-mémoire, telle la liste de procédés thérapeutiques du deuxième livre:

Dilater, resserrer, dans un cas et non dans un autre. Des humeurs, expulser les unes, dessécher les autres, ingérer quelques-unes, tantôt par une voie, tantôt par une autre. Atténuer, épaissir le corps entier, la peau, les chairs, le reste, et ici le faire, là ne pas le faire. Rendre uni, rendre raboteux, durcir, amollir, ici le faire, là ne pas le faire; éveiller, endormir, et le reste de même nature. Faire la dérivation; faire la révulsion après un intervalle, mettre un intervalle après la révulsion. Évacuer l'humeur quand elle ne s'écoule pas, non quand elle s'écoule; concourir à l'évacuation de celle qui s'écoule; faire le semblable, par exemple la douleur calme la douleur; faire le dissemblable, par exemple si les humeurs se portent en haut, résoudre par le bas; faire l'opposé, par exemple, après avoir purgé la tête, ouvrir la veine, pourvu qu'on agisse avec réflexion. (2.2.1; trad. Littré V.277-279)

ou des questions d'ordre plus général que l'auteur se pose, comme à propos de la formation de calculs rénaux chez l'enfant:



Buste d'Hippocrate (H. 31.9 cm). Copie romaine de l'époque de Trajan d'un original grec d'époque hellénistique. De la nécropole d'Ostie, tombe érigée par l'archiatre K. Markios Demetrios. Musée d'Ostie 98..

La concrétion se fait après la miction [après avoir uriné] chez les enfants; est-ce parce qu'ils ont plus de chaleur? (*Épidémies* 6.3.7; trad. Littré v.297)

Dès le 17^e siècle, les *Épidémies* 1 et 3 ont été considérées comme des œuvres authentiques d'Hippocrate à cause de la qualité remarquable de l'observation de cas réels, si essentielle à l'exercice de la médecine. Le titre de ces récits, *Épidémies*, semble annoncer l'étude de maladies épidémiques, mais il serait plus juste de le traduire par *Les visites*, car l'épidémie signifie ici le fait de se déplacer dans une population (en grec *démos*), et désigne les périples du médecin.

Le livre 3 des *Épidémies* nous livre le cas suivant :

À Larissa, un homme chauve éprouva subitement une douleur dans la cuisse droite; aucun des remèdes qu'on lui administra le soulagea.

Premier jour, fièvre aiguë, ardente; il n'avait point d'agitation; les souffrances persistaient.

Second jour, la douleur de la cuisse diminua à la vérité, mais la fièvre prit de l'intensité; le malade avait du malaise; il ne dormait pas; extrémités froides; il rendit une grande quantité d'une urine qui n'était pas favorable.

Troisième jour, la douleur de la cuisse cessa, mais il y eut dérangement de l'intelligence, trouble et beaucoup d'agitation.

Quatrième jour, vers le milieu de la journée il mourut. Maladie aiguë.
(*Épidémies* 3.17.5; trad. Littré III.119)

Comme dans le cas de cet homme chauve, la majorité des maladies des textes hippocratiques concerne des fièvres. Il s'agit peut-être de la conséquence d'infections dont la cause ne pouvait pas être traitée avec les connaissances d'alors.

On attendait du médecin antique qu'il pose un diagnostic en étudiant les signes externes afin de déterminer ce qui se passe à l'intérieur du corps. Non seulement l'urine, mais tout ce que le corps produit était examiné avec intérêt comme autant de moyens de découvrir ce qu'il advient dans les mystérieuses parties internes. Quelques instruments permettaient au médecin de voir à l'intérieur du corps, comme le *speculum* ou *katopteris*, qui permet d'examiner les condylomes en cas d'hémorroïdes (*Hémorrhoides* 5; Littré VI.411). En l'absence de radiographie, de scanner et de test sanguin, le diagnostic reposait habituellement sur les réponses du patient aux questions, et sur ce qu'il était possible de percevoir avec ses propres sens. L'auteur du livre III des *Épidémies* note ainsi que les extrémités de l'homme chauve sont froides, probablement parce qu'il a touché lui-même ses mains et ses pieds. Un autre auteur relève que Philiskos, qui mourut d'une fièvre, souffrit du gonflement de la rate qui « forma une tumeur arrondie » (*Épidémies* 1.3.13 premier malade; trad. Littré II.683). L'ouïe était aussi sollicitée que la vue et le toucher. Le médecin secoue ainsi un patient atteint d'une inflammation pulmonaire, et écoute le bruit qu'émet sa poitrine avant de le saigner pour faire sortir le pus (*Maladies* 2.47). Dans un autre cas de maladie pulmonaire, l'auteur note « un bruit de cuir » dans les poumons (*Maladies* 2.59). Le goût joue aussi un rôle important; ainsi, « chez les hommes, le cérumen doux annonce la mort, amer ne l'annonce pas » (*Épidémies* 6.5.12; trad. Littré v.319).

Dans le cas de l'homme chauve, nous voyons aussi que les médecins hippocratiques ne séparent pas le corps et l'esprit; les désordres de l'un peuvent produire des

symptômes chez l'autre. Ailleurs, la folie est attribuée à l'humidité du cerveau. Trop de phlegme cause l'épilepsie, trop de bile noire engendre la mélancolie.

Dans l'exemple de Larissa, les jours de maladie sont simplement énumérés successivement, mais des auteurs hippocratiques estiment que certains jours ont plus d'importance que d'autres. En se basant sur l'observation de la malaria, où les crises se produisent à jours fixes, ils suggèrent que d'autres maladies ont aussi leurs jours critiques auxquels on peut survivre à condition de prendre des précautions particulières. On ne sait pas pourquoi l'auteur d'*Épidémies* 3 choisit de préciser que son patient est chauve : ce trait physique constituait-il un signe pour lui, ou n'était-ce qu'un indice destiné à raviver sa mémoire quand il relirait ses notes ?

Il est impossible de savoir si une partie des *Épidémies* peut être attribuée à l'Hippocrate historique. Platon livre un témoignage contemporain sur ses théories médicales. Dans le *Phèdre* 279c-d, comme nous l'avons vu, il affirme qu'Hippocrate estime que le médecin a besoin de comprendre la nature du patient dans sa totalité. Faut-il entendre par là qu'il doit connaître son corps entier, toute son histoire médicale, ou l'ensemble de son contexte familial et de son environnement ? Il se peut aussi que Platon ait orienté ses sources pour faire d'Hippocrate le tenant de l'une de ses propres théories.

CHAUD ET FROID, HUMIDE ET SEC

Comme nous l'avons déjà souligné, les philosophes antiques s'intéressent aux origines et ont livré différentes théories sur les éléments premiers de l'univers. De la même manière, la plupart des textes hippocratiques se préoccupent de définir les éléments constitutifs du corps. Selon eux, les fluides corporels sont la cause principale des maladies. Le traité *De la nature de l'homme* nomme ces fluides bile jaune, bile noire, sang et phlegme (ou pituite), désignés plus tard sous l'appellation des « quatre humeurs ».

Le corps humain a en lui sang, pituite, bile jaune et bile noire. C'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et que le mélange en est parfait. Il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut, soit en excès, ou s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste. (*De la nature de l'homme* 4 ; trad. Littré VI.33)

D'autres traités hippocratiques parlent d'un ensemble de deux, trois ou quatre fluides différents, voire considèrent que le corps est constitué de feu et d'eau. La santé est le signe que les éléments constitutifs du corps sont en équilibre ; la maladie montre que l'un d'eux l'a emporté sur les autres. Si la maladie est due à la chaleur insuffisante du corps, elle pourra être traitée par des aliments échauffants ; dans cette logique, l'exercice physique sera, par exemple, jugé échauffant.

Pour l'auteur du traité hippocratique *Des chairs*, le chaud est le principe premier :

Ce que nous appelons le chaud est, à mon avis, immortel, a l'intelligence de tout, voit, entend, connaît tout, le présent comme l'avenir. (*Des chairs* 2 ; trad. R. Joly, CUF)

Plus loin, il ajoute qu'à son avis :

La plus grande quantité de chaud est dans les veines et le cœur ; c'est pourquoi le cœur a du souffle, étant la partie la plus chaude de l'homme. On se convainc facilement que le souffle est chaud. (*Des chairs* 6 ; trad. R. Joly, CUF)

L'humide et le sec constituent deux autres catégories fondamentales de la médecine hippocratique. Les traités consacrés aux maladies des femmes suggèrent que les femmes sont plus « humides » que les hommes, car leur chair a une texture spongieuse qui retire plus de fluide de la nourriture ; les femmes doivent donc avoir des menstruations régulières sous peine d'être envahies par un excès de fluides et de tomber malades. L'utérus joue un rôle essentiel pour la santé car il sert à collecter ces fluides sous la forme de sang. On croit l'organe capable de se déplacer dans tout le corps ; comme le foie est censé être particulièrement humide, on estime élevé le risque qu'un utérus déshydraté monte s'attacher au foie.

Pour expliquer ce qu'ils ne peuvent pas voir, les auteurs hippocratiques recourent souvent à des analogies entre le corps humain et le monde naturel. Ils comparent ainsi l'enfant dans le ventre de sa mère à une plante croissant dans un pot. Si le « récipient » est mal conformé, l'enfant (ou la plante) ne pourra pas grandir convenablement. Les comparaisons avec la cuisine et le monde végétal sont très répandues. Le développement fœtal est décrit comme un long processus au cours duquel le fœtus est d'abord comparé au lait qui caille sous l'effet de la présure, puis à un morceau de pâte qui lève dans un endroit chaud. Suit le stade de la ramification quand les doigts des mains et des pieds se forment, puis d'enracinement quand les cheveux et les ongles apparaissent.

Les auteurs hippocratiques cherchent non seulement à créer un équilibre entre les différents éléments constitutifs du corps, mais à préserver l'harmonie de l'individu avec les éléments extérieurs, y compris l'environnement, les saisons et le vent dominant à l'endroit où il vit. Tous ces facteurs interagissent avec la constitution de la personne. Si une femme, par nature plus humide que l'homme, vit dans une cité au climat humide, elle s'expose à souffrir de surabondance de phlegme ; ses symptômes seront de type relâché, comme la diarrhée, et si elle est enceinte, elle court le risque de faire une fausse-couche (→ chap. 8).

LA PROFESSION MÉDICALE

« Professer » signifie à l'origine prononcer un serment. L'un des documents historiques les plus influents du *Corpus hippocratique* est le fameux *Serment* que le médecin dit à haute voix en invoquant les dieux. Il y déclare qu'il respectera son maître et ses apprentis, qu'il gardera les secrets entendus au cours de son travail, et s'abstiendra de relations sexuelles avec les personnes, masculines ou féminines, libres ou esclaves, qu'il rencontrera. Il jure aussi qu'il ne donnera pas de poison (*pharmakon*), une clause utilisée à l'époque contemporaine pour condamner l'euthanasie, mais qui doit être replacée dans le contexte d'une société où poisons et médicaments, tous deux désignés

par le terme *pharmakon*, sont dangereusement proches (→ chap. 7). Une autre clause affirme qu'il ne donnera pas de pessaire pour provoquer un avortement. Cela n'implique pas que la médecine hippocratique ait interdit toute forme d'avortement ; dans le traité hippocratique *De la nature de l'enfant* 13, une esclave prostituée est encouragée à sauter vigoureusement pour en déclencher un. L'auteur *Des chairs* 19 affirme aussi que ses connaissances sur le développement du fœtus viennent de l'observation de fœtus avortés par des « filles publiques », mais il ne dit pas par quels moyens. Il est possible que des formes d'avortement aient été jugées plus sûres que d'autres, mais il est aussi possible qu'il n'y ait pas eu de consensus à ce sujet parmi les médecins hippocratiques.

Quoi qu'il en soit, le *Serment* n'est pas représentatif de la médecine hippocratique. Nous ne savons pas à quelle date il fut rédigé – les parties concernant les règles auxquelles doivent obéir les apprentis sont peut-être antérieures à 400 av. J.-C., d'autres sections plus tardives –, ni le nombre et l'identité de ceux qui l'adoptèrent, ni dans quelles circonstances on le prononçait.

Ces incertitudes importent peu. Dans l'Antiquité classique, un médecin n'est en principe pas identifié par la proclamation d'un serment ; il lui suffit de s'afficher comme tel et de procurer des traitements médicaux contre de l'argent ou des dons en nature. En dehors des grandes agglomérations, le médecin n'exerce souvent pas à plein-temps ; ses activités sont probablement complétées par d'autres occupations, comme la gestion d'un domaine. D'autres sortes de soignants, comme les sages-femmes, partagent cette même absence de statut professionnel unique. Au 1^{er} siècle de notre ère, Soranos d'Éphèse dresse le portrait de la sage-femme idéale, une femme rassurante et compatissante, ni superstitieuse, ni avide d'argent. Il estime qu'elle doit savoir lire et écrire, et avoir les connaissances théoriques nécessaires à sa pratique. Cet idéal ne pouvait être atteint que dans une grande ville ; ailleurs, une sage-femme n'était sollicitée qu'occasionnellement pour une naissance. Une sage-femme de l'Antiquité tardive aurait même combiné sa profession avec celle de tenancière de taverne (Eunape, *Vies des philosophes* p. 386 éd. Wright).

Les conseils relatifs à la manière de faire bonne impression constituent un des thèmes récurrents des écrits hippocratiques et participent à la construction d'une identité professionnelle. Pour gagner la confiance du patient et de sa famille, le médecin doit avoir une apparence soignée et paraître en bonne santé, « car le vulgaire s' imagine que ceux dont le corps n'est pas ainsi en bon état ne sauraient soigner convenablement les autres » (*Du médecin* 1 ; trad. Littré IX.206). Il doit



Deux ventouses entourent une trousse de médecin ouverte avec six instruments chirurgicaux. Base en marbre (H. 33 cm) de l'Asclépiéion d'Athènes, 3^e-2^e s. av. J.-C. Athènes, Musée archéologique national 1378. .

adopter des manières cordiales et aimables, tout en évitant les tenues extravagantes et en s'abstenant de parler d'honoraires au chevet du malade.

Le médecin vit dans une culture où règne l'esprit de compétition et où fleurissent toutes sortes de concours, théâtraux ou sportifs, comme les Jeux olympiques. Des inscriptions nous apprennent que des concours de médecins, probablement annuels, eurent lieu dans la cité d'Éphèse à l'époque romaine impériale. Les compétitions se composaient de quatre volets où les spécialistes pouvaient se mesurer dans le domaine des remèdes, du traitement, de la chirurgie et des instruments (*syntagma, problema, cheirurgia, organa*).

Les textes hippocratiques évoquent des traitements accomplis devant des spectateurs. L'auteur du traité *Des articulations* raconte comment certains médecins tentèrent de soigner une bosse causée par un accident en secouant le patient attaché à une échelle; il ajoute que ces pratiques impressionnantes furent parfois exécutées dans le but d'attirer le public:

Les succussions sur l'échelle n'ont jamais redressé personne, à ma connaissance du moins; mais les médecins qui s'en servent sont surtout ceux qui veulent faire l'ébahissement de la foule. La foule, en effet, est saisie d'admiration quand elle voit un homme ou suspendu, ou lancé en l'air, ou soumis à quelque épreuve analogue [...]. Ce procédé est plutôt le fait de charlatans. (*Des articulations* 42; trad. Littré IV.183)

Ce genre de traitement par secousses ou « succussions » devait aussi accélérer un accouchement trop long, mais dans les *Épidémies* 7.49, l'auteur rend le procédé responsable de l'aggravation de l'état de la patiente:

Chez la femme de Simos qui avait subi la succussion lors de l'accouchement, il y eut de la douleur à la poitrine et au côté. Toux, fièvres, crachats subpurulents. (trad. J. Jouanna, CUF)

Le traité *Des articulations* condamne aussi ceux qui « aiment les beaux bandages » et appliquent un pansement sophistiqué sur un nez cassé pour impressionner la foule plus que pour soigner le patient. Bien que le bandage soit d'un style remarquable, il fait plus de mal que de bien:

Ceux qui recherchent une dextérité irréfléchie aspirent à rencontrer une fracture du nez, afin d'y appliquer le bandage. Pendant un jour ou deux le médecin se pavane, et le patient se réjouit; mais celui-ci ne tarde pas à s'ennuyer de porter le bandage, qui est fatigant: quant au médecin, il lui suffit d'avoir montré qu'il sait poser sur le nez des bandages variés. Un tel bandage fait tout le contraire de ce qu'il faut. (*Des articulations* 35; trad. Littré IV.159)

Le patient est parfois responsable; l'auteur du traité *Des fractures* critique ainsi les malades qui préfèrent les nouveautés aux traitements éprouvés pour remettre un membre luxé:

Le nouveau, dont on ignore l'utilité, est loué plus que la méthode habituelle dont la bonté est déjà connue, et les choses étranges le sont plus que les choses évidentes de soi. (*Des fractures* 1; trad. Littré III.415)

Le besoin de prêter serment s'inscrit dans ce contexte social compétitif. Les médecins ne rivalisent pas seulement avec d'autres médecins: en s'octroyant l'autorité de

donner des médicaments, ils entrent en concurrence avec d'autres fournisseurs de soins, y compris les membres de la famille, des voisins influents, les herboristes, les sages-femmes, les prophètes ambulants, la médecine de temple et les magiciens. Quand le général athénien Périclès tomba malade en 429 av. J.-C., des femmes lui suspendirent une amulette autour du cou pour le soulager (Plutarque, *Vie de Périclès* 38.2).

Les médecins antiques pouvaient rarement faire valoir leur formation pour se donner de l'autorité. Le monde classique n'a en effet pas connu d'école médicale avec examen, ni de permis d'exercer ou de diplôme qui atteste de leurs compétences. Les médecins apprenaient leur art comme apprentis, souvent auprès d'un membre de leur famille. Quelques-uns, surtout dans l'Empire romain, voyageaient par le monde en étudiant avec les médecins célèbres de leur temps, mais rien ne pouvait empêcher quelqu'un de prétendre être capable de soigner des patients. Le meilleur moyen d'acquérir une excellente réputation pouvait simplement consister à traiter un patient célèbre; au 2^e siècle de notre ère, Galien (129-216 apr. J.-C.), le médecin le plus fameux du monde antique, assura sa réputation à Rome en devenant le médecin personnel de l'empereur Marc Aurèle et de sa famille (→ chap. 6).

Des médecins pouvaient aussi s'associer; ceux qui prononcent le *Serment* promettent de s'occuper de leurs maîtres âgés comme de leurs parents, et d'enseigner la médecine à leurs enfants et aux enfants de leurs maîtres sans demander d'honoraires. Le fait de jurer par « Apollon médecin, Asclépios, Hygie et Panacée » souligne l'importance de ce lien intergénérationnel: Asclépios est le fils d'Apollon, tandis qu'Hygie et Panacée sont les filles d'Asclépios.

Le médecin indépendant jugeait parfois nécessaire d'impressionner les patients potentiels de manière abusive, comme dans les cas dénoncés dans le traité *Des articulations*. L'art du pronostic, qui utilise le présent pour prédire le futur, représente l'une des techniques préconisées par les médecins hippocratiques pour gagner la confiance non seulement du patient, mais aussi de sa famille. Dans un passage célèbre, le pronostic est associé à la relation triangulaire entre la maladie, le patient et le soignant:

Il faut dire les antécédents de la maladie, connaître l'état présent, prédire les événements futurs; s'exercer sur ces objets; avoir, dans les maladies, deux choses en vue: être utile ou du moins ne pas nuire. L'art se compose de trois termes: la maladie, le malade et le médecin. Le médecin est le serviteur de l'art; il faut que le malade aide le médecin à combattre la maladie. (*Épidémies* 1.2.5; trad. Littré II.635-637)

La médecine hippocratique rassure aussi ses patients en affirmant que les aléas de la santé et de la maladie obéissent à un modèle que l'observation révèle:

Ne rien faire au hasard, ne rien manquer à observer. (*Épidémies* 6.2.12; trad. Littré v.285)

Elle donne également un rôle important à la nature:

La nature est le médecin des maladies. (*Épidémies* 6.5.1; trad. Littré v.315)

D'autres caractéristiques seront attribuées par la suite à Hippocrate; toutes, à leur manière, idéalisent la médecine hippocratique ou mettent en avant un traité au détri-

ment des autres. Comment définir les principaux signes distinctifs de cette médecine ? Elle est libre de toute superstition ; elle replace le patient dans son environnement ; elle ne cache pas ses échecs et ne prétend pas parvenir à guérir tous les maux ; elle se soucie plus du bien du patient que de l'argent, et soigne indifféremment les esclaves, les hommes libres, les pauvres et les riches. Toutes ces caractéristiques sont confirmées par les sources antiques ; elles constituent un héritage, la « médecine hippocratique », qui est bien plus que la somme de ses parties.

CHAPITRE 3

La « peste » d'Athènes

La « peste » d'Athènes constitue l'un des événements les plus marquants de l'histoire de la cité. En 430-426 av. J.-C., Athènes est victime de deux vagues d'une épidémie mystérieuse et très virulente qui intrigue aujourd'hui encore les historiens de la médecine. Les symptômes ne sont pas ceux de la peste bubonique, qui sera plus tard responsable de pandémies européennes, comme la fameuse Mort noire. En se basant sur d'autres exemples d'épidémies « en terrain vierge » – des maladies devenues bénignes pour la plupart, mais avec un effet dévastateur sur les groupes humains qui y sont exposés pour la première fois –, plusieurs maladies ont été rendues responsables de l'épisode athénien, comme la rougeole, le typhus, l'anthrax ou la grippe. Des analyses d'ADN, menées sur des corps retrouvés dans une fosse commune à Athènes lors des travaux du métro, ont montré qu'il pourrait s'agir d'une forme de fièvre typhoïde. Des auteurs de l'époque romaine, du Moyen Âge et de l'époque moderne ont utilisé la description historique de la « peste d'Athènes » pour décrire l'impact socio-économique des maladies épidémiques. Mais comment les Grecs expliquèrent-ils cette maladie ?

THÉORIES HIPPOCRATIQUES SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES

Les traités hippocratiques voient dans la maladie la conséquence d'un déséquilibre entre les différents fluides corporels. Ce déséquilibre est produit par une disharmonie entre le mode de vie, le milieu ambiant et la nature de l'individu qui varie selon son âge, son sexe et sa constitution. Se maintenir en bonne santé constitue un exercice délicat qui suppose une bonne connaissance de soi et une grande attention aux facteurs externes. Pour préserver son équilibre, il faut savoir adapter son régime et ses activités physiques, en recourant si nécessaire à des moyens plus radicaux comme le jeûne, les purgatifs et les vomitifs.

Dans ce système très individualisé, les maladies épidémiques constituent un problème particulier. Comment expliquer qu'un très grand nombre d'individus d'âge, de sexe et de constitution différents soient frappés en même temps par des symptômes

très similaires ? La colère divine est parfois invoquée, comme dans l'épisode de la peste qui décime l'armée grecque au début de l'*Illiade*, ou l'apparition de la maladie est mise en relation avec un phénomène naturel inhabituel, comme une éclipse de lune ou de soleil. Le traité hippocratique *De la nature de l'homme* 9 distingue les maladies issues du mode de vie des épidémies qui ont une autre origine :

On distinguera ainsi ces deux séries : quand un grand nombre d'hommes sont saisis en même temps d'une même maladie, la cause en doit être attribuée à ce qui est le plus commun, à ce qui sert le plus à tous ; or cela, c'est l'air que nous respirons. Évidemment, en effet, on ne peut imputer au régime suivi par chacun de nous une maladie qui attaque sans interruption tout le monde, les jeunes comme les vieux, les hommes comme les femmes, ceux qui boivent du vin et ceux qui boivent de l'eau, ceux qui mangent de la pâte d'orge et ceux qui mangent du pain, ceux qui font beaucoup d'exercice et ceux qui en font peu. (trad. Littré VI.55)

On raconta plus tard qu'Hippocrate et ses fils débarrassèrent Athènes de sa « peste » en allumant d'immenses brasiers pour purifier l'air. Dans son traité d'histoire naturelle, Plinie explique ainsi le procédé :

Les feux ont eux-mêmes aussi une vertu médicinale. Il est arrivé qu'en beaucoup d'endroits l'on combat, en allumant des feux, la peste qui provient lors de l'éclipse de soleil. Empédocle et Hippocrate l'ont démontré en plusieurs passages. (*Histoire naturelle* 36.202 ; trad. R. Bloch, CUF)

D'autres textes hippocratiques signalent que les maladies épidémiques ne touchent pas de la même manière les hommes et les femmes. L'air est à nouveau responsable de ce phénomène dans la mesure où les deux sexes n'y sont pas exposés avec la même intensité. Dans les *Épidémies* 6.7.1, l'auteur décrit comment une mauvaise toux hivernale accompagnée de fièvres peut dégénérer en pneumonie ; il observe que si beaucoup d'hommes moururent, la plupart des femmes libres ne contractèrent pas la forme la plus aiguë de la maladie :

Les femmes ne souffrirent pas autant de la toux ; peu eurent de la fièvre ; de celles-là peu tombèrent dans la péripneumonie [...] ; toutes guérissent. J'attribuai cette immunité à ce qu'elles ne sortent pas comme les hommes. (trad. Littré V.335-337)

Les femmes esclaves, qui étaient amenées à s'éloigner de la maison pour accomplir différentes tâches, furent plus gravement atteintes.

LE TÉMOIGNAGE DE THUCYDIDE

L'historien Thucydide nous livre le seul témoignage contemporain de la « peste » d'Athènes (*La guerre du Péloponnèse* 2.47-55). Né vers 460 av. J.-C., Thucydide déclare qu'il souffrit lui-même de cette maladie, mais qu'il y survécut. Convaincu que la seule véritable histoire est une histoire contemporaine, celle pour laquelle on dispose de témoins oculaires, il décrit en détail les symptômes et les effets de ce mal pour que les générations futures puissent l'identifier s'il se produit à nouveau.

Des doutes, toutefois, subsistent sur la valeur historique du récit de Thucydide. Si l'irruption de la « peste » fut si déterminante pour l'histoire de la cité, comment expliquer que des auteurs contemporains ne la mentionnent pas ? Aristophane ne l'inclut pas dans la liste des fléaux de la guerre du Péloponnèse énumérés dans les *Acharniens*, une pièce de théâtre datant de 425 av. J.-C. Seul Platon semble y faire une brève allusion dans *Le banquet* 201d au sujet d'un sacrifice que les Athéniens accomplirent « avant la peste (*loimos*) ».

Le monde romain connut plusieurs épidémies graves entre 437 et 427 av. J.-C., ce qui pourrait correspondre à un schéma général de mouvement d'est en ouest d'épidémies dans le monde méditerranéen. Mais si cette maladie a constitué un événement si important dans le tableau nosologique de la Méditerranée antique, pourquoi n'est-elle pas mentionnée dans le *Corpus hippocratique*, si ce n'est dans des récits légendaires postérieurs qui attribuent son éradication à Hippocrate ? Pour Thucydide, la « peste » porta un coup fatal aux forces des Athéniens et fut la principale cause de leur déclin :

Rien ne fit autant de mal aux Athéniens que ce fléau ; rien n'entama à ce point leur puissance militaire. (*La guerre du Péloponnèse* 3.87 ; trad. D. Roussel, Pléiade)

Il lui attribue la perte de plus de 25% des hommes et d'une grande partie de la population. Selon Plutarque, elle causa la mort du général Périclès en automne 429 av. J.-C. :

C'est à ce moment, croit-on, que Périclès fut atteint de la peste. L'attaque ne fut pas, comme chez d'autres, aiguë ni violente. Ce fut une sorte de langueur qui se prolongea avec des phases diverses, qui lui consuma lentement le corps et mina la vigueur de son esprit. (*Vie de Périclès* 38.1 ; trad. R. Flacelière, CUF)

LA « PESTE », UN SUJET LITTÉRAIRE

La place qu'occupe la description de la « peste » et de ses effets dans le récit de Thucydide soulève d'autres questions. Thucydide introduit sa narration immédiatement après l'oraison funèbre de Périclès à la fin de la première année de la guerre qui opposa Athènes à Sparte et ses alliés de 431 à 404 av. J.-C. Ce genre de discours fut probablement prononcé chaque année à l'occasion des funérailles publiques des Athéniens morts au combat. Thucydide ne reproduit pas d'autre éloge funéraire, mais semble les avoir tous condensés en un seul, placé à la fin du livre, qui relate la première année de conflit.

« L'oraison funèbre de Périclès » glorifie Athènes : la cité est un modèle pour toute la Grèce sur le plan des arts, de la politique et des vertus civiques. Le fait de passer en quelques phrases de cet héritage glorieux aux horreurs de la « peste » semble être un choix rhétorique délibéré. Pour les lecteurs de Thucydide, l'épidémie a une portée symbolique supplémentaire : cette épreuve témoigne de la puissance d'Athènes qui se remettra de ce désastre et poursuivra la guerre pendant un quart de siècle encore avant de tomber aux mains de Sparte et de ses alliés.

Thucydide souligne les conséquences sociales de l'épidémie et montre combien les forces du chaos et de la barbarie peuvent rapidement ressurgir. À cause de la pestilence, on cessa d'observer les rites funéraires traditionnels :

Les familles que la mort avait frappées à plusieurs reprises manquaient des objets nécessaires aux obsèques et beaucoup eurent alors recours à des pratiques indécentes. Trouvant des bûchers dressés par d'autres, ils [les habitants d'Athènes] y déposaient avant eux les cadavres des leurs et y mettaient le feu. Ou bien, sur les bûchers où des corps étaient déjà en train de brûler, ils jetaient les cadavres qu'ils avaient apportés et prenaient la fuite. (*La guerre du Péloponnèse* 2.52; trad. D. Roussel, Pléiade)

Mais il est possible que Thucydide noircisse le tableau pour des raisons littéraires, afin d'opposer le prestige des funérailles publiques au désordre des funérailles privées. D'autres sources indiquent la poursuite d'obsèques régulières; l'archéologie montre que les cimetières d'Athènes continuèrent d'être utilisés à l'époque où Thucydide situe la « peste ».

EXPLIQUER LA « PESTE »

Selon Thucydide, les Athéniens tentèrent d'expliquer l'épidémie de différentes façons. Ceux qui pensaient que le fléau venait des dieux prièrent, consultèrent les oracles et fréquentèrent les sanctuaires; mais quand il devint manifeste que l'on mourait autant dans un temple qu'ailleurs, un manque de respect envers les dieux se répandit et on cessa de les honorer (2.47). Thucydide souligne ainsi que ni les dieux, ni les mortels ne pouvaient arrêter une épidémie aussi exceptionnelle. Une accalmie se produisit durant la paix de Nicias (420 / 419 av. J.-C.); les Athéniens semblent avoir espéré qu'un nouveau dieu servirait de médecine préventive et ils introduisirent le dieu guérisseur Asclépios dans la cité. La purification de l'île de Délos, consacrée à Apollon en 426 av. J.-C. (Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* 12.58.6-7), et l'attribution à Apollon du qualificatif *alexikakos*, « celui qui détourne le mal », s'inscrivent sans doute dans le même contexte.

Pour d'autres Athéniens, la maladie serait partie d'Éthiopie, se serait répandue en Égypte, en Libye et dans l'Empire perse avant de toucher Lemnos puis Athènes (2.47). Cette large diffusion géographique ne correspond pas à la conception hippocratique de l'influence de l'environnement local sur l'apparition de certains types de maladies. Mais Thucydide précise que la maladie fut d'une virulence exceptionnelle à Athènes.

On avança aussi une autre explication: au début de l'épidémie, certains crurent que les Péloponnésiens avaient souillé les réserves d'eau du Pirée. Dès qu'Athènes elle-même fut touchée, cette hypothèse fut abandonnée car l'approvisionnement en eau de la ville venait de puits profonds et non de réservoirs faciles d'accès.

On retrouve ces différents types d'explication à d'autres moments de l'histoire. À l'époque de la Mort noire, les Juifs furent également accusés d'avoir empoisonné l'approvisionnement en eau. Quand la syphilis se développa en Europe à la fin du 15^e siècle, chaque pays en rendit ses voisins responsables. En anglais, on l'appela le

French disease, « le mal français », et en français « le mal napolitain ». Sa diffusion fut aussi considérée comme un châtement divin produit par un alignement inhabituel d'étoiles et transmis par les airs. Quant à la grippe, on l'appela *influenza* à cause de l'« influence » présumée des astres sur la terre.

Thucydide lui-même renonce à spéculer sur l'origine de l'épidémie et déclare qu'il laisse à d'autres le soin d'élucider la question. Sa description suggère toutefois que la rapide propagation de la maladie dans la cité fut due à la forte densité de la population pendant la guerre. L'armée de Sparte avait installé ses campements dans la campagne environnant Athènes, ce qui avait entraîné un afflux de réfugiés dans la cité. C'était aussi le moment le plus chaud de l'année, et on manquait de logements pour les nouveaux venus. Selon Plutarque (*Vie de Périclès* 34.5), les ennemis politiques de Périclès défendirent les premiers l'idée que la surpopulation et la chaleur étaient responsables de la propagation du mal, car ils désapprouvaient sa décision de déplacer dans la cité la population de l'Attique.

À la lecture de Thucydide, des historiens de la médecine ont pensé qu'il était le premier auteur à avoir compris le phénomène de la contagion, c'est-à-dire de la transmission d'une maladie par contact direct d'une personne à une autre. Mais il s'agit sans doute d'une lecture anachronique. Ce n'est que dans les années 1860 que la théorie de la contagion l'emporta sur sa rivale, la théorie des miasmes, qui prétend que l'air diffuse des poisons produits par des matières en décomposition ou par de l'eau stagnante. Thucydide note que la surpopulation aggrava la situation, mais cette observation pourrait être liée à la théorie des miasmes où la promiscuité et la chaleur sont des facteurs qui accélèrent le processus de décomposition. Il est intéressant de relever qu'au 1^{er} siècle av. J.-C., Diodore de Sicile prit Thucydide comme modèle littéraire pour décrire l'épidémie qui frappa l'armée carthaginoise pendant le siège de Syracuse en 397 av. J.-C. Son explication diverge toutefois de celle de Thucydide. Selon Diodore, le fléau est envoyé par les dieux et se déclare suite au pillage du temple de Déméter et Coré; il ajoute que la situation empira à cause de l'entassement des soldats, d'un été particulièrement chaud et de la nature marécageuse du site (Diodore de Sicile 14.70-71).

Les passages de Thucydide susceptibles d'indiquer une conscience précoce de la notion de contagion se rapportent aux victimes atteintes après s'être occupées de malades. Un premier texte concerne les soins donnés dans le cadre familial :

C'était aussi le fait qu'en soignant les autres, on contractait soi-même la maladie et qu'ainsi les hommes périssaient comme des troupeaux. Les ravages causés par l'épidémie s'en trouvèrent décuplés. Quand pris de peur, les gens refusaient d'aller les uns chez les autres, ils périssaient abandonnés de tous [...]. D'autre part, ceux qui approchaient des patients se voyaient mortellement atteints. (*La guerre du Péloponnèse* 2.51; trad. D. Roussel, Pléiade)

Il était en effet normal que la famille et les amis s'occupent des malades, comme le confirment les plaidoyers des orateurs athéniens du 4^e siècle av. J.-C. Dans un discours d'Isocrate (*Éginétique* 19.24-28), un homme raconte comment il s'occupa de son père adoptif pendant plusieurs mois avec l'appui d'un seul esclave, au prix de son sommeil et de beaucoup de peines; la sœur et la mère de l'homme malade ne vinrent qu'épi-

sodiquement lui rendre visite, et l'orateur s'étonne qu'aucun membre de la famille ne soit venu l'aider. On relèvera toutefois que Thucydide ne s'attarde pas sur le fait que ces soins aient pu propager le fléau ; il insiste davantage sur les conséquences sociales de cette crainte : comme les gens se mirent à redouter de rendre visite aux malades, beaucoup moururent faute de soins.

La deuxième référence à une contagion se trouve dans l'introduction de la section sur la « peste », quand Thucydide note que la mortalité fut plus élevée parmi les médecins car ils étaient souvent en contact avec les malades (2.47). Mais à nouveau, l'auteur fait une simple observation sans tenter d'expliquer par quel mécanisme la maladie s'est répandue.

LA MÉDECINE ET LA « PESTE »

Thucydide affirme que les médecins furent incapables de soigner la maladie, non parce qu'elle était incurable, mais parce qu'ils ne savaient pas comment la maîtriser. Tous ne furent pas impuissants : Plutarque, qui, comme Galien, croyait aux vertus de la combustion de bois odorants pour combattre un air vicié, raconte qu'un médecin nommé Acron réussit à aider les victimes d'Athènes en allumant de grands feux auprès des malades (Plutarque, *Isis et Osiris* 383 c-d).

En lisant la description détaillée des symptômes que donne Thucydide (2.49), on peut s'imaginer combien les médecins furent désorientés. La maladie commençait à la tête puis descendait dans le corps, affectant tout à tour les yeux, la bouche, la voix, la poitrine et l'estomac. Si les patients survivaient aux nausées et aux vomissements, la maladie s'en prenait aux intestins. Ceux qui ne mouraient pas pouvaient perdre leurs doigts ou leurs orteils, devenir aveugles ou perdre la mémoire. Rien ne parvenait à soulager les malades en proie à une forte fièvre et à une soif inextinguible, et des malheureux se jetèrent même dans les puits.

Quelques-unes des expressions de Thucydide suggèrent qu'il connaissait la médecine hippocratique. Il commence ainsi sa description des symptômes par une remarque générale sur le fait que les maladies avaient été exceptionnellement rares cette année-là. Ce genre de commentaire sur les caractéristiques générales de l'année est courant dans les *Épidémies* hippocratiques. Thucydide dit aussi que les patients vomirent « toutes les espèces bilieuses que les médecins ont distinguées » (2.49), et désigne le septième ou huitième jour comme une « période critique » pour le malade, ce qui rappelle la théorie hippocratique des « jours critiques ». Il est difficile de dire si d'autres aspects de sa description, tels que les termes utilisés pour désigner l'inflammation, l'enrouement et les ulcères appartiennent au langage médical, car la langue de la médecine hippocratique était très proche du langage quotidien. Mais la démarche générale de Thucydide, qui cherche à identifier les modèles auxquels correspondent les symptômes et utilise les expériences individuelles pour brosser un tableau global, est certainement hippocratique au sens large.

Thucydide n'est pas le seul auteur grec à utiliser un style et des expressions qui évoquent le langage médical. Tous les auteurs tragiques se servent de métaphores médicales; les personnages sont en proie à des douleurs autant physiques que mentales, tandis que l'image de la maladie et de la guérison traduit la lutte contre le désordre social. Sophocle, qui semble avoir été personnellement associé au culte d'Asclépios, utilise la maladie pour dire la souffrance du héros, comme la folie d'Ajax ou le pied empoisonné de Philoctète. Il ne s'agit pas de maladies ordinaires; elles sont particulièrement « sauvages », comme il convient à des héros, hors de la portée de la médecine humaine. La folie furieuse d'Ajax, qui finit par le mener au suicide, est causée par la déesse Athéna. Dans *Philoctète*, le héros est découvert alors qu'il souffre depuis des années d'une morsure de serpent qui l'a empoisonné. Il recherche des herbes pour soulager sa douleur jusqu'à ce qu'Asclépios en personne guérisse sa plaie.

Le but du récit de Thucydide n'est toutefois pas médical, mais moral et historique. Il raconte comment la peste rendit les gens égoïstes quand ils décidèrent de dépenser leur argent pour le plaisir tant qu'ils en avaient la force. Comme plus personne n'espérait vivre assez longtemps pour bénéficier d'une bonne réputation, tout souci d'honorabilité s'évanouit. Le crime augmenta :

On en vint à considérer comme à la fois estimables et utiles les jouissances immédiates et toute chose, d'où qu'elle vînt, qui permettait de se les procurer. On n'était plus retenu ni par la crainte des dieux ni par les lois humaines. Voyant autour de soi la mort abattre indistinctement les uns et les autres, on ne faisait plus aucune différence entre la piété et l'impiété. Et quant aux délits que l'on pourrait commettre, nul ne s'attendait à vivre assez longtemps pour subir le châtement. (*La guerre du Péloponnèse* 2.53; trad. D. Roussel, Pléiade)

Les rescapés s'imaginaient qu'ils mèneraient désormais une vie enchantée et ne succomberaient plus à aucune maladie. Thucydide souligne à plusieurs reprises le caractère unique de cet événement, sa virulence exceptionnelle et ses effets désastreux sur les individus et la cité d'Athènes. Il démontre qu'une catastrophe sanitaire peut menacer le plus puissant des États et qu'aucune société humaine ne devrait sous-estimer la rapidité avec laquelle un fléau naturel peut détruire ses valeurs les plus fondamentales.

CHAPITRE 4

La médecine alexandrine

Le grand philosophe et scientifique Aristote, fils de médecin, avait entrepris avec ses élèves « une enquête sur la nature », c'est-à-dire une investigation organisée du monde naturel, y compris des êtres humains. L'entreprise d'Aristote englobait tout, des systèmes politiques aux techniques de la reproduction. Il fut le précepteur d'Alexandre le Grand, et la cité d'Alexandrie, fondée par Alexandre en 331 av. J.-C., devint le plus important centre médical du monde antique dont la réputation se maintint bien après la fin de l'Empire romain.

À la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., l'Empire se morcela et le gouvernement de l'Égypte revint à Ptolémée, l'un de ses généraux macédoniens. Ptolémée fonda une dynastie royale et Alexandrie devint une cité prospère. La majorité du territoire fut classée terre royale, tandis que le roi prélevait sa part du revenu des impôts et des taxes dans toutes les sphères de l'économie. Malgré une crise politique à la fin du 3^e siècle av. J.-C., due à des insurrections locales, à quelques défaites militaires en Asie Mineure et à des disputes de succession, l'Égypte resta politiquement stable jusqu'au 2^e siècle av. J.-C. avec à sa tête une élite grecque régnant sur la population locale.

Afin d'établir la suprématie de la culture grecque, les Ptolémées investirent beaucoup dans le mécénat des arts et des sciences. Sous les successeurs de Ptolémée I^{er}, Alexandrie devint un lieu réputé de recherche sur le monde naturel. La Bibliothèque et le Musée (littéralement « le sanctuaire des Muses ») constituèrent un véritable « centre culturel international ». L'ambition de la Bibliothèque était de rassembler tous les livres du monde. Des anecdotes rapportées par Galien et d'autres auteurs racontent comment furent acquis les centaines de milliers de rouleaux de papyrus qu'elle contenait (on estime leur nombre à 700'000) : tout livre découvert dans un bateau amarré à Alexandrie devait être amené à la Bibliothèque. L'original y était conservé tandis qu'une copie était remise à son propriétaire. Les livres étaient aussi achetés de manière plus conventionnelle, notamment à Athènes et à Rhodes. Selon Athénée (*Deipnosophistes* 3 b), la bibliothèque d'Aristote aurait compté parmi les œuvres acquises par Ptolémée II. Les souverains ne cherchaient pas seulement à collectionner des livres,

mais à soutenir des savants; leur mécénat attira à Alexandrie des philosophes, mathématiciens, astronomes, poètes et médecins de l'ensemble du monde grec.

HÉROPHILE ET ÉRASISTRATE

Hérophile et Érasistrate comptent parmi les médecins les plus célèbres qui s'installèrent à Alexandrie vers 280 av. J.-C., probablement séduits par le cadre privilégié que leur offraient les Ptolémées. Tous deux venaient d'Asie Mineure: Hérophile de Chalcédoine (~ 330-260 av. J.-C.) et Érasistrate de Céos (~ 330-255 av. J.-C.). Hérophile s'illustra par ses travaux sur l'anatomie, et plus particulièrement sur le cerveau et les organes de la reproduction, tandis qu'Érasistrate fit des découvertes qui concernent davantage le domaine de la physiologie. Cette distinction entre anatomie et physiologie, structure et fonctionnement, est cependant artificielle; elle reflète des idées beaucoup plus récentes sur les différentes manières d'organiser le champ de la médecine, et illustre combien les conceptions modernes influencent notre connaissance de la médecine antique.

Il est difficile de se faire aujourd'hui une image précise des travaux d'Hérophile et d'Érasistrate car aucune de leurs œuvres n'a été conservée dans son intégralité. Nous n'en connaissons que des extraits par des citations d'auteurs postérieurs. Il n'est pas toujours aisé de différencier les passages où un auteur comme Galien résume les résultats de son prédécesseur (peut-être en introduisant ses propres idées) de ceux où il cite le texte de manière précise. Il faut savoir aussi que Galien écrivit plusieurs traités pour attaquer les idées d'Érasistrate. Paradoxalement, nous connaissons ainsi mieux Érasistrate, dont Galien décrit les théories pour les critiquer, qu'Hérophile dont il respectait davantage les idées. Son jugement de l'œuvre des deux hommes oriente les informations qu'il nous a transmises.

Hérophile est apparemment l'auteur des commentaires de deux traités hippocratiques, les *Aphorismes* et le *Pronostic*, ainsi que d'un traité *Contre les idées reçues* où il se présente comme un pionnier rejetant les acquis de ses prédécesseurs. Sans doute cherchait-il à s'inscrire dans la lignée du grand Hippocrate tout en affirmant sa propre originalité.

L'œuvre d'Hérophile sur le cerveau et les nerfs est célèbre car il y démontre le premier que le cerveau est le centre du système nerveux et de l'intellect. En cela il se distingue d'Aristote qui attribuait ce rôle au cœur, mais rejoint le traité hippocratique *De la maladie sacrée* qui affirme que « [...] le cerveau est la partie dans l'homme qui possède la puissance la plus grande » (16.1; trad. J. Jouanna, CUF). Après avoir vu battre un cœur humain mis à nu par une blessure, Hérophile en conclut que si le patient était encore en vie, le cœur ne pouvait être un organe aussi important qu'Aristote l'imaginait. Les travaux d'Hérophile sur les organes de la reproduction identifient de nombreuses structures jusque-là inconnues; dans le corps masculin, l'auteur distingue le canal spermatique, et dans le corps féminin les ovaires et les trompes utérines.

Hérophile ignorait toutefois à quoi servaient ces organes; il croyait peut-être que les trompes utérines étaient reliées à la vessie.

Les auteurs hippocratiques avaient expliqué que la matrice était un organe particulier qui peut se déplacer dans le corps; l'usage de la dissection permit à Hérophile d'affirmer qu'elle « est issue des mêmes matériaux que les autres parties du corps, qu'elle est régie par les mêmes facultés, qu'elle a à sa disposition les mêmes substances et qu'elle tombe malade sous l'effet des mêmes causes » (Soranos 3.1; trad. D. Gourevitch, CUF). Il donne la première description détaillée du foie, analysant avec justesse sa taille, sa forme et sa position. Ses travaux sur le pouls décrivent les variations de son amplitude, de sa rapidité et de son rythme par analogie avec la musique, « Hérophile [...] disait que le flux des veines a un mouvement conforme à celui des rythmes musicaux », explique Censorin (3^e s.), *Le jour natal* (trad. G. Rocca-Serra, Vrin).

Érasistrate était le fils d'un médecin, à une époque où l'on recevait une formation dans le cadre familial. On pense qu'il a étudié à Athènes et à Cos avant d'exercer à Alexandrie. Il s'intéresse au mécanisme des différentes valvules du cœur et se représente cet organe comme une pompe: le sang, fabriqué dans le foie, se dirige vers le cœur d'où ressortent les artères qui véhiculent le souffle (*pneuma*), et les veines, qui transportent le sang dans le corps. Il compare le processus de la croissance chez les animaux à la fabrication d'une corde ou d'un panier où de nouveaux matériaux viennent s'intégrer à la structure existante.

Érasistrate étudie aussi le processus de la digestion, ou *pepsis* (l'origine du nom de la marque Pepsi). Il réfute la théorie selon laquelle la chaleur opère une cuisson des aliments et affirme que la nourriture est réduite dans l'estomac stimulé par le *pneuma* des artères. Contrairement aux Hippocratiques, Érasistrate réalise des expériences pour prouver ses théories. Il prive ainsi de nourriture un oiseau après l'avoir pesé. Il continue de peser l'oiseau et ses déjections, et découvre qu'il manque du poids au total; il en conclut que l'oiseau éliminait de la matière de manière invisible.

Selon lui, la principale cause des maladies est un excès de sang qui produit une inflammation en passant des veines dans les artères. Il estime néanmoins très dangereux de recourir à la traditionnelle saignée et préconise le jeûne, qui est censé réduire la production de sang.

Les deux auteurs durent inventer de nouveaux termes pour désigner leurs découvertes; ils choisirent des mots existants en procédant par analogie. Ainsi, Hérophile appelle *amnion* une des membranes du fœtus dans l'utérus. Le terme désigne la peau douce d'un agneau qui évoque la fonction protectrice de l'organe; il suggère aussi que le fœtus est formé à partir du sang de sa mère, par référence au terme homérique qui décrit le récipient servant à recueillir le sang d'un animal sacrifié. En étudiant la structure de l'œil, Hérophile compare une de ses « tuniques » ou « membranes » à un filet, d'où, par l'intermédiaire du mot latin *retina* « filet », notre terme « rétine ». Ces termes, utilisés encore aujourd'hui, possédaient une signification très différente dans leur contexte original où ils étaient associés à des objets de la vie quotidienne et à des croyances disparus depuis.

DISSECTION ET VIVISECTION

Les découvertes d'Hérophile et d'Érasistrate n'auraient pas pu se faire sans bénéficier de conditions particulières pour étudier des corps humains. Des auteurs plus tardifs, notamment des chrétiens de l'époque romaine impériale, accusèrent ces deux médecins d'avoir non seulement disséqué des cadavres mais pratiqué des opérations sur des personnes encore en vie. Selon Celse :

Hérophile et Érasistrate, disent-ils, ont obtenu de loin les meilleurs résultats en disséquant à vif des criminels emprisonnés que les souverains leur livraient. (*Préface* 23 ; trad. Ph. Mudry)

Comme la dissection humaine, et à plus forte raison la vivisection, étaient inconnues dans le monde grec et romain, des spécialistes ont cherché à expliquer pourquoi de telles pratiques furent autorisées, et même encouragées, dans l'Alexandrie du 3^e siècle av. J.-C.

Alexandrie était une ville portuaire frontière où des idées nouvelles pouvaient éclore ; Cos et Cnide, les berceaux de la médecine hippocratique, étaient dans une situation géographique similaire, à la limite entre le monde grec et l'Empire perse. Les Grecs d'Égypte avaient connaissance d'autres traditions sur la façon de traiter un cadavre humain. Dans le processus de la momification égyptienne, l'abdomen est incisé pour retirer les organes internes, et le cerveau extrait par les narines. Les viscères sont séparés et déposés dans des jarres. Les auteurs grecs du 5^e siècle av. J.-C., tel Hérodote, trouvaient cela répugnant. Il ne s'agissait toutefois pas de dissection visant à acquérir des connaissances scientifiques, mais uniquement à préserver le corps de la putréfaction ; Hérodote (2.81) ajoute que des formes de momification moins coûteuses se contentaient de dissoudre les organes internes sans les prélever. La conception des rapports du corps et de l'âme a sans doute aussi évolué au 4^e siècle av. J.-C. Si le corps n'est que la simple enveloppe de l'âme, un cadavre n'est plus une personne, et on le découpe avec moins de réticence.

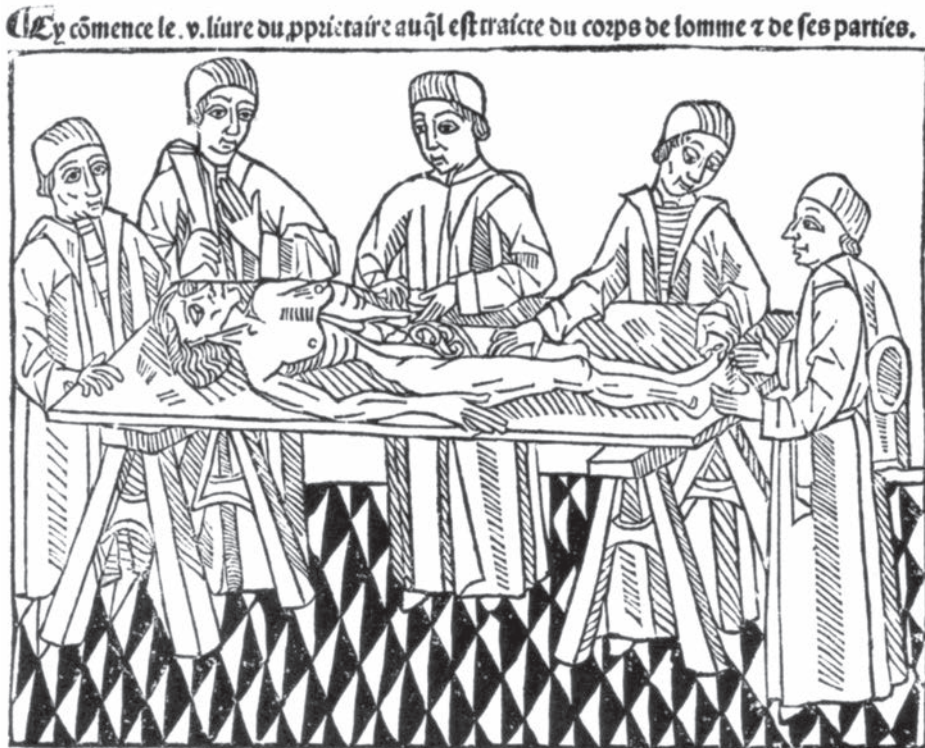
D'un point de vue concret, le mécénat des Ptolémées a rendu possible des pratiques unimaginables en Grèce classique. Le débat démocratique n'est pas toujours favorable à la science : à Athènes, on pouvait être exilé pour avoir tenu des propos déplacés. En Égypte, les rois protégeaient leurs chercheurs, et ils ne semblent pas avoir hésité à leur livrer des criminels détenus dans les prisons royales. Dans le monde grec, il était légalement admis que l'on soumette à la torture des esclaves témoins d'un crime pour connaître la vérité, et que l'on teste des poisons sur des criminels. La vivisection n'a peut-être représenté qu'un pas supplémentaire relativement facile à franchir. Les premiers Ptolémées n'essayèrent pas d'acculturer la population égyptienne. Peut-être jugeaient-ils que les Égyptiens n'étaient pas des êtres humains à part entière et qu'ils échappaient aux règles communes – un glissement éthique qui n'est pas sans rappeler les dérapages des médecins nazis.

Après Hérophile et Érasistrate, la médecine occidentale abandonna la dissection du corps humain pendant près de 1500 ans. Les rois qui succédèrent aux premiers Ptolémées ne jouissaient plus d'un aussi grand pouvoir politique. Il est aussi possible

qu'aient ressurgi les réactions habituelles de dégoût que suscite la manipulation de cadavres. De plus, un autre type de démarche médicale se développa où la dissection n'était plus jugée comme scientifiquement nécessaire. Selon une nouvelle école médicale, un corps mort ne peut rien révéler d'utile pour le vivant, et la dissection n'aide pas à comprendre les maladies :

C'est que la couleur, le pli, la mollesse, la fermeté et toutes les caractéristiques de cet ordre ne sont pas, une fois le corps ouvert, telles qu'elles étaient dans le corps intact [...]. Il n'est rien de plus absurde que de croire que chez un homme qui est en train de mourir, à plus forte raison lorsqu'il est déjà mort, tout est exactement comme lorsqu'il était vivant. (Celse, *Préface* 41; trad. Ph. Mudry)

Cette approche, qui se développa vers 200 av. J.-C., est connue sous le nom de « méthode empirique ». Les Empiriques pensaient que les causes cachées des maladies ne sont pas importantes; seule compte la pratique thérapeutique qui ne peut pas s'apprendre sur des cadavres, mais seulement en accumulant l'observation et les expériences sur des remèdes qui font la preuve de leur efficacité.



La plus ancienne représentation de dissection humaine sur une gravure sur bois. Barthélémy l'Anglais, *Le propriétaire des choses*, Lyon, 1482.

CHAPITRE 5

La médecine grecque à Rome

Nous savons très peu de choses sur la pratique de la médecine au début de l'époque romaine. Il n'existe pas d'équivalent latin du *Corpus hippocratique*. Pour la période précédant le premier siècle de notre ère, nous ne disposons que d'allusions isolées dans des sources littéraires postérieures ainsi que de quelques documents archéologiques, dont des instruments chirurgicaux de l'époque républicaine. Dès le 3^e siècle av. J.-C., les influences grecques sont manifestes dans la médecine romaine, mais ces traces sont souvent associées à l'effort patriotique de démontrer que la médecine romaine est à la fois plus simple, meilleur marché et plus efficace que la médecine grecque. La médecine grecque est présentée comme le fait d'étrangers qui font payer leurs services, alors que la médecine romaine se pratique dans le cadre familial, sous l'autorité du *pater familias*, le chef de la maisonnée. On raconte aussi que la médecine grecque varie au gré des modes, tandis que la médecine romaine, respectueuse des traditions, est à la fois stable et fiable. Il est impossible de dire quelle est la part de vérité dans ces propos si idéologiquement connotés.

DES MÉDECINS GRECS À ROME

Selon l'encyclopédiste Pline l'Ancien, qui compila le savoir qu'un Romain cultivé du milieu du 1^{er} siècle de notre ère se devait de connaître, il n'y avait pas de médecins (*medici*) à Rome avant l'arrivée en 219 av. J.-C. d'un médecin grec nommé Archagathus. On ne sait pas pourquoi Archagathus vint à Rome, mais le fait qu'il obtint le droit de citoyenneté suggère qu'il fut probablement invité officiellement par l'État romain. Nous ne savons rien de sa formation, mais il fut accueilli avec ferveur comme le « vulnéraire » ou médecin des plaies, un talent approprié au moment où allait éclater la seconde guerre punique contre Carthage (218 av. J.-C.). Mais Archagathus émigra peut-être à Rome de sa propre initiative, à la recherche d'une nouvelle clientèle. À cette époque, les Romains accueillaient avec enthousiasme la culture grecque, et des œuvres littéraires, épiques, tragiques, comiques et historiques furent alors adaptées

pour convenir à un public romain. Archagathus reçut pour sa pratique une « boutique », située à un carrefour important. Pline, notre unique source, ajoute qu'il perdit rapidement de sa popularité et fut surnommé « le bourreau » (*carnifex*) à cause de son usage du scalpel et de la cautérisation :

Mais bientôt sa cruauté à trancher et à brûler lui valut le surnom de bourreau et fit prendre en dégoût la médecine et tous les médecins. (Pline, *Histoire naturelle* 29.12-13 ; trad. A. Ernout, CUF)

Une autre source romaine, presque contemporaine d'Archagathus, suggère que les médecins grecs étaient des figures familières à Rome à la fin du 3^e siècle av. J.-C. Les *Ménechmes* de Plaute, une comédie inspirée d'une pièce grecque, et probablement représentée vers 215 av. J.-C., met en scène un médecin caricatural. Quand l'un des deux frères jumeaux, appelés Ménechmes, s'évanouit, un personnage s'écrie :

Allons chercher le médecin le plus vite que nous pourrons. (Plaute, *Ménechmes* 875 ; trad. A. Ernout, CUF)

Ils doivent alors attendre que l'homme revienne de sa tournée. Le personnage est présenté sous un jour peu avenant : sa démarche est affectée, il avance à « pas de fourmi ». Quand il demande au beau-père quel est son diagnostic, celui-ci a beau jeu de répliquer que s'il l'a fait venir « c'est justement pour que tu me le dises ». Le manque de confiance en son art est total. Le médecin interroge son patient :

Bois-tu du vin blanc ou du rouge ? Est-ce que tes yeux deviennent durs, par moments ? N'as-tu jamais les boyaux qui crient ? Est-ce que tu t'endors facilement ? (Plaute, *Ménechmes* 915 ; trad. A. Ernout, CUF)

Ce genre de questionnement appartient à la tradition hippocratique, même si la consultation se fait en latin, sans termes empruntés au grec.

Tous les médecins grecs de la Rome républicaine ne furent pas aussi impopulaires. À la fin du 2^e siècle av. J.-C., un autre médecin grec, Asclépiade de Bithynie, s'installa avec succès à Rome. Asclépiade n'avait pas adopté les méthodes agressives de la médecine grecque traditionnelle. Selon lui, toutes les maladies sont dues à un excès ou à une rétention de fluides, ainsi qu'au déplacement de « particules » dans le corps. Une rétention peut être associée à un flux si l'excès de particules se meut dans le corps avant de le quitter par un autre chemin. Il était réputé pour ses traitements doux, alliant des exercices non violents, comme le balancement dans un lit suspendu, un régime, des bains et des massages. Cette méthode contrastait avec l'utilisation du couteau et du cautère par Archagathus. Mais les méthodes douces ne furent pas toujours les préférées des Romains. Pline attaque un médecin grec contemporain, Charmis de Marseille, qui réussit à convaincre les gens de se baigner dans de l'eau froide même en hiver. Selon Pline, des vieillards de rang consulaire n'hésitèrent pas à se raidir de froid pour suivre ce traitement à la mode (*Histoire naturelle* 29.10).

L'une des raisons de la méfiance des Romains envers les médecins grecs provient sans doute de leur incompréhension du *Serment* hippocratique. Selon Pline, Caton prétendait que les médecins « se sont juré d'exterminer tous les barbares par la méde-

cine» (Pline, *Histoire naturelle* 29.14; trad. A. Ernout, CUF). Plutarque raconte que Caton l’Ancien craignait que les médecins grecs ne prêtent un serment qui les engage à « jamais ne se mettre au service des barbares, ennemis de la Grèce » (*Vie de Caton* 23.4; trad. R. Flacelière, É. Chambry, CUF); il était sans doute influencé par la réponse négative qu’Hippocrate aurait adressée au roi perse Artaxerxès qui lui demandait de venir le soigner.

Même sous l’Empire, la plupart des médecins étaient Grecs; si certains avaient le statut de citoyen, la majorité étaient des esclaves ou des affranchis. À l’exception d’un médecin de l’élite comme Galien, le statut de médecin ne fut jamais très élevé à Rome; comme d’autres artisans, ils pouvaient appartenir à des associations qui fonctionnaient comme des confréries, et organisaient des banquets et des funérailles pour leurs membres. Comme les cités grecques de l’époque hellénistique, des villes romaines engagèrent des « médecins publics » en leur octroyant des privilèges, notamment divers droits civiques, l’exemption d’impôts et du service militaire ainsi qu’un salaire, bien que les patients aient probablement dû leur verser des honoraires pour recevoir des soins.

UNE MÉDECINE « ROMAINE » ?

Jusqu’à l’arrivée d’Archagathus, raconte Pline, les Romains auraient vécu sans médecin pendant plus de 600 ans. Bien qu’à son époque les médecins grecs soient des personnages familiers de la scène médicale romaine, Pline continue de croire que la profession médicale est inutile parce que la Nature procure tous les remèdes nécessaires :

Mais la terre, bienveillante, douce, complaisante et toujours esclave des besoins des hommes, que n’engendre-t-elle sous la contrainte ! Que ne répand-elle spontanément ! Quels parfums et quelles saveurs ! Quels sucres ! Quels contacts ! Quelles couleurs ! [...] La terre prodigue les plantes médicinales et ne cesse d’enfanter pour l’homme. (Pline, *Histoire naturelle* 2.155; trad. J. Beaujeu, CUF)

Pline a une mauvaise opinion des médecins parce qu’ils déresponsabilisent le citoyen; quand ce sont des esclaves, c’est encore pire, car ils renversent l’ordre social naturel en exerçant un pouvoir sur des hommes libres. Vivre sans médecin ne signifie toutefois pas vivre sans médecine : du point de vue d’une médecine « romaine » patriotique, il était normal de recourir à l’automédication ou aux soins prodigués à domicile par un membre de la famille.

Attachés à un idéal autarcique, les Romains estiment que la meilleure médecine doit être simple et basée sur un petit nombre d’ingrédients disponibles dans la ferme familiale, comme la laine, les œufs et les choux. Le principal témoignage relatif aux remèdes domestiques se trouve dans l’œuvre de Caton l’Ancien (234-149 av. J.-C.) :

Le chou est un légume qui surpasse tous les autres; mangez-le soit cuit, soit cru; si vous le mangez cru, faites-le macérer dans le vinaigre: il fait digérer merveilleusement, fait du bien au ventre et l’urine en est bonne pour tout. Le chou erratique [sauvage] a une très grande force. Il faut le dessécher et bien le broyer menu; si vous voulez purger quelqu’un, qu’il ne dîne pas la veille; le matin, donnez-lui, à jeun, du chou broyé, et quatre cyathes d’eau, rien ne purgera aussi bien [...]. (Caton, *De l’agriculture* 156.1, 157.12; trad. R. Goujard, CUF)



Adam et Ève entourés des plantes offertes par Dieu aux humains pour se soigner, une interprétation chrétienne du discours de Pline l'Ancien sur la générosité de la nature. Frontispice du livre de jardinage du botaniste et apothicaire John Parkinson, *Paradisi in sole*, London, 1629.

L'apparent dédain affiché envers la médecine grecque cache de nombreuses similarités entre les pratiques grecques et romaines. Caton estimait que les médecins grecs pouvaient sérieusement nuire à la santé; cependant, il admettait feuilleter leurs ouvrages, à défaut d'avouer les lire. Son éloge du chou a peut-être été inspiré par le traité qu'un auteur grec, Chrysippe de Cnide, consacra à ce légume, ce qui ferait de ce symbole de la « médecine romaine traditionnelle » un remède entièrement grec. L'encyclopédie rédigée par Celse pour l'élite romaine vers 40 apr. J.-C. comprend un livre sur la médecine; l'auteur utilise principalement des sources grecques, et fait référence à de nombreux instruments médicaux grecs, comme « le cyathisque de Dioclès » (littéralement, une sonde en forme de cuillère) inventé par Dioclès de Caryste au 4^e siècle av. J.-C. pour extraire une arme enfoncée dans le corps (*De la médecine* 7.5.3). Pline cite également de nombreux remèdes grecs tirés des plantes, probablement collectés chez Théophraste, un élève d'Aristote.

Caton a noté les remèdes qu'il utilisait pour soigner sa famille, ses serviteurs et ses esclaves en sa qualité de chef de la maisonnée; certains ont été conservés dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien qui rapporte ses propos sur les vertus de l'absinthe du Pont (26.91) ou de la chair de lièvre (28.260). Dans son ouvrage sur *L'économie rurale* du 1^{er} siècle av. J.-C., Varron affirme qu'un berger instruit peut gérer les besoins sanitaires des hommes et du bétail grâce aux notes conservées à la ferme; il saura traiter lui-même, « sans l'aide d'un *medicus* », la plupart des maladies, sans doute plus par souci d'économie que de charité (2.1.21-22).

À première vue, les sources conservées semblent indiquer que la médecine romaine possédait davantage d'éléments « magiques » que la médecine grecque. Des auteurs de l'époque impériale nous livrent de nombreuses superstitions. Selon Pline, des personnes croient que le sang encore chaud d'un gladiateur égorgé peut guérir l'épilepsie (*Histoire naturelle* 28.4). Il dit aussi que « certains conservent dans un petit vase d'argent un cœur de lézard qu'ils utilisent contre les scrofules des femmes et des hommes » (*Histoire naturelle* 30.36-37), et « qu'on arrête le rhume de cerveau en embrassant les naseaux d'une mule » (30.31). On avait aussi recours à la numérologie (le nombre trois était censé détenir une très grande force), ainsi qu'à une magie « homéopathique », fonctionnant par analogie, selon laquelle, par exemple, le fait d'éteindre un feu avec du vin devait réduire la fièvre. On lit ainsi au chapitre 4 des *Remèdes tirés des légumes et des fruits* de Gargile Martial (3^e siècle apr. J.-C.) que les fièvres tierces sont repoussées par la prise de trois graines de coriandre. Dans un passage célèbre, Caton l'Ancien cite deux incantations – la première composée de mots imaginaires vaguement dérivés du latin, la deuxième rédigée dans une langue inconnue – qui suggèrent que la médecine romaine traditionnelle recourait à des pratiques magiques pour guérir une luxation :

Si une luxation se produit, elle sera guérie par cette incantation : prenez un roseau vert de quatre ou cinq pieds de long, fendez-le en deux par le milieu, et que deux hommes le tiennent contre leur hanche; commencez l'incantation : *motas vaeta daries dardares astataries dissunapiter*, jusqu'à ce que les deux moitiés se rejoignent. Brandissez un fer au-dessus. Après que les deux moitiés se seront rejointes et seront en contact, prenez le roseau en main et coupez-en l'extrémité à droite et à gauche; fixez-le par une ligature sur la luxation ou sur la fracture: elle se guérira. (Caton, *De l'agriculture* 160; trad. R. Goujard, CUF)

L'usage combiné d'une formule magique et d'un roseau contraste avec les commentaires de Caton sur le chou cités plus haut : les vertus du légume résident clairement dans ses propriétés intrinsèques et non dans une incantation.

Il se peut que les aspects magiques de la médecine romaine traditionnelle soient dus au type de sources conservées ; nous savons en fait très peu de choses sur la manière de se soigner en Grèce à la campagne. La magie joue d'ailleurs un rôle important dans la médecine homérique ; les pansements sont associés à des incantations pour stopper l'hémorragie du jeune Ulysse blessé par un sanglier (Homère, *Odyssée* 19.457-458). Dans les textes hippocratiques, le rôle de la magie est néanmoins réduit, mais des objets sont parfois utilisés d'une manière qui suggère qu'ils détiennent en eux-mêmes un pouvoir. Ainsi, un texte de gynécologie mentionne une amulette pour accélérer l'accouchement :

Fruit déjà blanc du concombre sauvage, l'emplâtrer de cire, l'enrouler dans une laine rouge, l'attacher autour des lombes. (*Des maladies des femmes* 1.77 ; trad. Littré VIII.172-173)

On attribuait traditionnellement aux amulettes de couleur rouge, ici la laine, le pouvoir d'accélérer la naissance. Dans la médecine hippocratique, les mots possèdent aussi un pouvoir, mais celui-ci réside plus dans la force de persuasion du médecin que dans une formule magique que tout un chacun peut apprendre et utiliser.

CHAPITRE 6

Galien et ses contemporains

Il serait impossible de parler de la médecine de l'époque romaine impériale sans évoquer la personnalité de Galien de Pergame (~ 216 apr. J.-C.), le plus influent et le plus prolifique de tous les médecins antiques. Il opéra la synthèse des théories médicales antérieures en utilisant la philosophie pour en faire une création originale. Certaines parties de son œuvre ont dominé la pensée médicale jusqu'au 17^e siècle. La plupart de ses écrits ont survécu en grec, d'autres en latin, en arabe, en syriaque ou en hébreu. Il semble avoir écrit deux ou trois pages par jour tout au long de sa vie, et nous a ainsi légué plus de matériel que n'importe quel autre auteur de l'Antiquité; nous lui connaissons plus de 350 traités, dont beaucoup sont aujourd'hui perdus.

Originaire d'Asie Mineure, Galien écrivait en grec et se considérait comme Grec; bien qu'il ait passé la majeure partie de sa vie à Rome, où il exerçait, son cœur resta profondément attaché à la culture grecque. Sa renommée fut immense; il déclare avoir soigné par correspondance des patients de provinces aussi éloignées que la Gaule, l'Espagne ou la Thrace. Dans ses ouvrages, il se décrit au cœur de l'activité médicale de Rome, et dénonce les rumeurs malveillantes lancées par des rivaux jaloux qui attribuent le succès extraordinaire de ses pronostics à ses compétences de mage plutôt que de médecin :

Au début de l'été, chez les premiers citoyens de Rome, je fis des pronostics et des traitements dignes d'une grande louange, et ma réputation auprès de tous était grande, tu le sais, et célèbre était le nom de Galien. Mais, en même temps que ma réputation, croissait la jalousie de ceux qui croyaient être aussi quelque chose, dans la mesure où je les avais vaincus dans chaque partie de l'art; et ils parcouraient la ville chacun avec une calomnie différente à la bouche, l'un disant que j'avais guéri tel ou tel par hasard [...], l'autre que mes pronostics venaient de la mantique [l'art divinatoire] et non de la science médicale. (*De la prénotion*, Kühn XIV.625; trad. D. Gourevitch in M.D. Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale...*, 1995, p. 118-119)

Galien explique que son talent tient surtout à l'application des principes hippocratiques, basés sur l'observation des signes corporels et la connaissance de tous les éléments de la vie du patient. Dans un épisode célèbre du traité *Du pronostic*, il raconte comment il fut appelé au chevet d'une femme atteinte d'une maladie mystérieuse; il

découvrit la cause de son mal en observant que le rythme de son pouls s'accélérait quand on prononçait le nom d'un homme qu'elle aimait.

Il attaque les confrères qui n'ont pas compris le véritable sens de la pensée d'Hippocrate qu'il surnomme « notre guide pour toute bonne chose ». Il affirme que pour savoir si un médecin sait réellement ce qu'est la médecine, il faut lui demander de situer un élément dans l'œuvre d'Hippocrate, et d'expliquer comment celui-ci parvint aux conclusions qu'il propose.

Mais faut-il croire tout ce que Galien nous dit ? En racontant que ses succès semblent être dus à des compétences surnaturelles, il s'inscrit à la fois dans la tradition hippocratique de la promotion personnelle, et dans celle des guérisseurs de l'Antiquité, tel Empédocle, à qui l'on attribuait le pouvoir de ressusciter les morts. Son insistance à dire qu'il ne fait que suivre fidèlement les recommandations d'Hippocrate est une manière de conférer à ses actions l'autorité de la tradition, même si ce qu'il fait est nouveau. En d'autres termes, l'Hippocrate que nous montre Galien a été modelé sur Galien lui-même. Le jugement très personnel de Galien sur les traités attribués ou non à Hippocrate dans le *Corpus hippocratique* a influencé tous les travaux postérieurs sur ces traités. Tant d'œuvres de Galien ont survécu que nous nous laissons convaincre, prêts à croire qu'il a personifié la médecine de l'époque impériale.

La vie de Galien, telle qu'il la raconte lui-même, montre pourtant qu'il fut loin d'être un médecin typique de son temps. La plupart des médecins, dont des inscriptions nous livrent les noms et d'autres informations biographiques, opéraient à petite échelle, et souvent se spécialisaient dans une maladie particulière. Leur formation, quand ils en avaient une, avait peut-être été acquise dans le cadre familial. Dans l'Empire romain du 2^e siècle apr. J.-C., des femmes furent aussi médecins. Une inscription funéraire découverte en Espagne fut dédiée par son mari à Julia Saturnina, « la meilleure *medica* et la plus pieuse des femmes » (CIL II 492 = ILS 7802). Il est difficile de savoir si une *medica* avait les mêmes compétences qu'un *medicus* ; il est possible qu'une femme

n'ait été autorisée à traiter que d'autres femmes, des enfants et des esclaves, et qu'un couple de médecins se soit partagé la clientèle. Un relief en terre cuite de la deuxième moitié du 2^e siècle apr. J.-C. provient de la tombe d'une sage-femme, Scribonia Atticae, à Ostie ; assise sur un tabouret face à la parturiente placée sur un siège d'accouchement, Scribonia suit les progrès de la délivrance. Son époux, M. Ulpius Amerimnus, était médecin et chirurgien ; son relief semble le montrer en train de procéder à une saignée, tandis qu'une trousse ouverte avec des instruments chirurgicaux occupe l'autre moitié de la scène.



Tombe de Scribonia Atticae et de son mari M. Ulpius Amerimnus. Plaque en terre cuite peinte (28 x 41,5 cm), d'Ostie, Isola sacra, tombe 100, vers 140 apr. J.-C. Musée d'Ostie 5203.

FORMATION ET CARRIÈRE DE GALIEN

Le traité hippocratique de la *Loi 2* énumère les qualités idéales de celui qui se destine à être médecin ; aux « dispositions naturelles » s'ajoute une « instruction dès l'enfance ». L'étendue de la formation de Galien, acquise dans un milieu privilégié, est exceptionnelle pour le monde antique. Il est né à Pergame, une des capitales du monde hellénistique, intégrée à l'Empire romain dès le milieu du 2^e siècle av. J.-C., qui abritait un temple célèbre d'Asclépios. Fils d'un riche architecte très cultivé, Galien avait entamé des études de philosophie quand son père vit en rêve le dieu Asclépios qui lui conseilla d'orienter son fils vers la médecine. Galien débuta sa formation médicale en 145-146 apr. J.-C. dans sa ville natale. Sa famille était si fortunée qu'il put suivre l'enseignement de maîtres réputés à Smyrne, Corinthe et Alexandrie, puis continua sa formation pendant plusieurs années. À l'âge où Galien rencontra son premier patient, la plupart des médecins du monde romain avaient déjà pratiqué depuis plus de dix ans. À partir de 157, il devint le médecin de la troupe de gladiateurs de Pergame, où il affirme avoir réduit de manière significative le taux de décès parmi les blessés de l'arène.

Galien arrive à Rome en 162. À cette époque, la ville comptait une population d'environ un million d'habitants qui constituaient une large clientèle potentielle. Beaucoup de médecins y trouvèrent des conditions de travail très favorables, même ceux dont les compétences étaient relativement spécialisées. Pour un jeune homme fortuné et extraordinairement cultivé, l'endroit était idéal. Galien continua d'y exercer les talents qu'il avait développés à Pergame pour s'imposer auprès des hommes importants de Rome. Dans son traité *Sur la manière de reconnaître le meilleur médecin*, Galien décrit comment il exécuta des démonstrations anatomiques sur des animaux, ôtant puis remettant en place les intestins d'un singe afin d'impressionner ses confrères et les citoyens de Pergame ; à Rome, il continua de faire des démonstrations publiques du même genre.

La médecine grecque faisait désormais partie de la culture romaine ; dans l'Empire, la grande majorité des médecins provenait, comme Galien, d'Asie Mineure ou de la Grèce de l'Est. La mauvaise réputation de l'art médical, jugé indigne d'un homme respectable, n'avait pas disparu pour autant. Galien vaincra en partie ce préjugé du fait de son appartenance à un milieu privilégié ; il obtient ses premiers patients grâce aux contacts de son père et de ses professeurs. Il explique fièrement dans son traité *Du pronostic 2*, qu'il eut bientôt des clients dans « presque toute l'élite de la société romaine ». Les soins donnés au philosophe Eudème comptent parmi les succès qu'il rapporte. Alors que d'autres médecins avaient déclaré leur impuissance, Galien soigne la fièvre du philosophe, probablement atteint de malaria, et il prédit avec précision le moment de son prochain accès de fièvre. Impressionné par ses compétences médicales, Eudème parle de Galien à ses visiteurs, Flavius Boethus, un ancien consul, et Sergius Paulus, qui deviendra plus tard préfet de la ville de Rome. Afin de rendre respectable sa discipline, Galien insiste sur le fait qu'un bon médecin doit être aussi un philosophe. Comme Barbarus, consul en 157 et oncle de l'empereur, Eudème et

Boethus appartiennent à l'école aristotélicienne. Galien le rapporte en nous faisant comprendre qu'il parlait ainsi « le même langage » qu'eux.

En 165, cependant, Galien quitte Rome en prétextant que ses collègues, jaloux de ses succès, tentent de nuire à sa réputation et l'empêchent de voir ses patients. Son départ brutal est peut-être dû à la volonté d'éviter l'épidémie de variole qui frappe Rome quelque temps plus tard. À son retour en 169, il devient le médecin de l'empereur Marc Aurèle et de sa famille, mais il réussit à éviter de l'accompagner dans sa périlleuse campagne de Germanie en prétendant qu'il ne peut pas partir pour des raisons religieuses ; il explique qu'Asclépios l'a averti en rêve de ne pas voyager. Une de ses fonctions dans la maison impériale est alors de préparer la thériaque, un remède aux nombreux composants censé être capable de tout guérir. Marc Aurèle et de nombreux autres membres de l'élite romaine tenaient beaucoup à cette panacée ; la recette personnelle de Galien comprenait 77 ingrédients, dont le latex tiré du pavot opiacé. La thériaque était aussi utilisée comme médicament prophylactique pour prévenir les maladies.

LE CORPS GALÉNIQUE

Galien estime que la médecine demande des connaissances pratiques aussi bien que théoriques :

Il faut pratiquer la mise à l'épreuve, et cet examen est utile. En effet, la médecine en quelque sorte possède deux jambes, l'expérience (*empeiria*) et le raisonnement (*logos*). (*Commentaire au traité d'Hippocrate sur les humeurs* 7 ; Kühn xv1.80-81 ; trad. D. Gourevitch in M.D. Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale...*, 1995, p. 116)

Il raconte avoir quotidiennement disséqué des animaux, le plus souvent des singes, en particulier des macaques, mais aussi des cochons, des chèvres et des moutons, et même à l'occasion le cœur d'un éléphant impérial. La plupart des expériences avaient lieu dans un cadre privé ; Galien s'exerçait pour les démonstrations publiques où il demandait aux spectateurs de choisir la partie qu'il allait disséquer. Conscient de la frontière ténue entre les sentiments de stupéfaction et de dégoût du public, il relève qu'il est difficile de procéder à des expériences sur le cerveau de singes vivants car leurs expressions « trop humaines » créent un malaise, et il recommande d'utiliser plutôt des cochons ou des chèvres pour travailler sur cet organe. Les cochons et les chèvres lui plaisent aussi car ils sont plus bruyants que les autres animaux au cours d'une dissection. Les résultats de ces expériences sont célèbres ; ses travaux sur la moelle épinière lui permirent ainsi de démontrer que les muscles sont contrôlés par les nerfs.

On notera que toutes ces expériences furent accomplies sur des animaux et non sur l'homme. La représentation que Galien nous propose du corps humain comporte dès lors des erreurs qui proviennent d'analogies incorrectes entre les animaux et les êtres humains ; ainsi, le *rete mirabile* (« le filet miraculeux ») qu'il décrit à la base du crâne

n'existe pas chez l'homme. D'autres erreurs, comme les pores invisibles que Galien situe dans la paroi séparant les deux moitiés du cœur, s'expliquent par sa conception du corps et ne correspondent à aucune réalité. Plusieurs siècles s'écoulèrent avant que ces méprises ne soient corrigées.

Dans le corps galénique, chaque partie a été créée pour remplir une fonction particulière par une divinité providentielle qui a composé avec la matière produite par la nature :

Certaines choses sont impossibles à la nature, et Dieu n'y peut absolument rien ; mais de toutes les choses qui peuvent être, il choisit ce qu'il y a de mieux. (*De l'utilité des parties du corps humain* 11.14 : Kühn III.906 ; trad. D. Gourevitch in M.D. Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale...*, 1995, p. 114)

La chaleur joue un rôle essentiel. Les trois « facultés » du corps sont, dans l'ordre croissant d'importance, les fonctions nutritive, vitale et logique. Trois sortes de *pneuma* ou souffles vitaux leur sont associés. Dans la sphère nutritive – commune aux plantes et aux animaux – la nourriture subit une cuisson partielle dans l'estomac qui la transforme en un fluide appelé *chyle* que la veine porte amène jusqu'au foie où sa cuisson se poursuit ; un *pneuma* physique ou « esprit naturel » s'y ajoute alors.

Pour se nourrir, des parties du corps attirent le « sang veineux » produit par le foie. Une partie de ce fluide se déplace plus loin par la veine cave jusqu'au cœur, où dans une dernière étape, il absorbe un autre *pneuma* ou « esprit vital » pour se transformer en « sang artériel », plus léger et plus fin. Ce sang transmet aux autres parties du corps le principe vital commun aux humains et aux autres animaux, procurant la chaleur et la force de croître qui peut être mesurée par le pouls.

Le cerveau produit le *pneuma* psychique qui se répand dans le corps au moyen des nerfs ; du cerveau dépendent la faculté logique, le pouvoir de la pensée, de la volonté et du choix qui sont spécifiques à l'être humain. Contrairement au modèle circulatoire proposé par William Harvey en 1628, le corps galénique a des veines, des artères et des nerfs qui forment trois systèmes séparés avec des fonctions distinctes. Pour Galien, tout vaisseau qui commence ou se termine dans la partie droite du cœur est une veine, et celui qui est relié au côté gauche est une artère. Pour Harvey, les veines et les artères forment un système axé sur le cœur, les artères transportant le sang hors du cœur, et les veines l'y ramenant.

Chez Galien, comme dans la médecine hippocratique, les fluides constituent les éléments les plus importants du corps. Les organes solides possèdent aussi des « facultés » : ils peuvent attirer ou repousser, retenir ou expulser. Une maladie peut résulter aussi bien de la défectuosité d'un organe, trop faible par exemple pour attirer le sang nutritif hors du foie, d'un conduit rétréci par une obstruction, ou d'un fluide épaissi et ralenti, peut-être par une nourriture inappropriée.

Au cours de sa longue existence, les idées de Galien sur le corps ont évolué en s'adaptant aux attentes des différents publics à qui il destinait son œuvre. À sa mort, ses nombreux travaux furent utilisés pour construire « le galénisme », un modèle de corps bien plus systématisé que celui livré par aucun traité galénique. Ce système cor-

porel combine plusieurs héritages empruntés à la médecine hippocratique, à Platon et à Aristote. Sa logique scientifique est aristotélicienne, tandis que la théorie des trois systèmes corporels gouvernés par le cœur, le cerveau et le foie vient de Platon dont le dialogue de *La république* divise l'âme en trois parties : la raison (*noûs*), le cœur ou émotion (*thumos*), et le désir (*épithumia*).

Galien a repris du traité hippocratique *De la nature de l'homme* la notion des quatre humeurs ou fluides corporels dont l'équilibre détermine l'état de santé. Dans la pensée de Galien, et plus encore dans les travaux des auteurs postérieurs qui tentèrent de rendre accessible son apport considérable, ce système atteint un haut degré de complexité, associant chaque humeur à une qualité, une saison, une période du cycle de la vie, un moment du jour, une couleur ou un goût. Le sang, chaud et humide, est ainsi lié au printemps et prédomine dans l'enfance ; la bile jaune, chaude et sèche, à l'été et à la jeunesse ; la bile noire, froide et sèche, à l'automne et à l'âge adulte ; le phlegme, froid et humide, est l'humeur de l'hiver et de la vieillesse. Soigner, pour Galien, signifie appliquer des principes généraux à des cas individuels spécifiques.

Outre la nature commune à tous les hommes, ô Glaucon, le médecin doit connaître encore la nature individuelle de chacun. Il y a longtemps qu'Hippocrate a donné cet excellent précepte, auquel je m'efforce, comme tu le sais, de me conformer dans l'exercice de l'art. (*De la méthode thérapeutique*, à Glaucon 1 ; trad. Ch. Daremberg)

Si le maintien d'un équilibre entre les quatre humeurs du corps garantit la santé, les déséquilibres peuvent être corrigés en fonction de l'air, de la nourriture et de la boisson, de l'exercice physique, du sommeil, de la pléthore et de l'évacuation, ainsi que des émotions.

CHAPITRE 7

Soigner la maladie

Selon Celse, la médecine fut divisée après Hippocrate en trois parties principales : la diététique, la pharmaceutique et la chirurgie. Ces activités thérapeutiques n'avaient pas le même statut, bien qu'un médecin fût supposé capable de les pratiquer toutes les trois. La diététique était la plus importante. Au 4^e siècle av. J.-C., Platon (*Timée* 89 b-d) affirme que les maladies qui ne sont pas dangereuses doivent être traitées dans la mesure du possible par la diététique ; l'emploi de médicaments (*pharmaka*) risque de causer plus de mal que de bien parce qu'ils abrègent le cycle de la maladie, ce qui rend le corps vulnérable à d'autres maux plus graves. On ne recourt à la chirurgie que si les autres traitements ont échoué. Ceux qui prononcent le *Serment* hippocratique déclarent qu'ils n'accompliront pas « la taille » et laisseront les cas de calculs rénaux à ceux qui se sont spécialisés dans la chirurgie ; cependant, d'autres textes hippocratiques ne partagent pas cette réticence et incluent la chirurgie parmi les moyens qu'un médecin peut employer. Pour Galien, qui accomplit pourtant toutes sortes d'actes chirurgicaux délicats, y compris l'amputation du sternum, le meilleur médecin est celui qui sait guérir les maladies sans recourir à la chirurgie (*Sur la manière de connaître le meilleur médecin* 10.2), par exemple en évacuant le sang en excès afin de déplacer les humeurs qui se sont accumulées et produisent des symptômes.

LE RÉGIME

La médecine antique repose en grande partie sur le régime, pris au sens large du terme grec *diaita*, qui signifie « mode de vie ». La médecine galénique attire l'attention sur six facteurs qui influent sur la santé : la nourriture solide et liquide, l'air, le mouvement et le repos, le sommeil et l'éveil, l'excrétion et la rétention ainsi que les passions de l'âme. Ces facteurs sont les plus susceptibles d'affecter l'état naturel du corps, et, s'ils ne sont pas gérés de manière adéquate, il en résultera un état maladif « contre-nature ». Parce que la nourriture produit les humeurs, un changement de régime doit rétablir les perturbations de l'équilibre humoral. Dans les traités diététiques antiques les plus

élaborés, le régime est également adapté à l'âge, au sexe, ainsi qu'aux changements saisonniers; en hiver, il faut ainsi suivre un régime chaud et sec.

Le traité hippocratique *Du régime*, qui date du début du 5^e siècle ou de la fin du 4^e siècle av. J.-C., comprend à ce sujet la discussion la plus complète du *Corpus*. L'auteur distribue les qualités fondamentales selon les âges: les enfants sont chauds et humides, les jeunes gens chauds et secs, les hommes mûrs froids et secs, les hommes âgés froids et humides. De manière générale, les hommes sont plus chauds et plus secs que les femmes (*Du régime* 1.33-34). Dans le deuxième livre, les effets de l'exercice physique sont passés en revue selon le moment du jour et le nombre de vêtements portés. Tous les sens sont mobilisés par les exercices, la vue, l'ouïe, la parole et la pensée. Ainsi, quand le son frappe l'âme, il la fait travailler, l'échauffe et la dessèche. La pensée, elle aussi, «en consumant l'humidité, travaille, vide les chairs et amaigrit le corps» (*Du régime* 2.61; trad. R. Joly, CUF). Les aliments sont énumérés par types – fruits, légumes, viandes et ainsi de suite – selon leurs qualités:

La coriandre est chaude et resserrante; elle fait cesser les aigreurs; mangée en dernier lieu, elle fait aussi dormir. La laitue est plus froide avant d'avoir du jus et elle affaiblit parfois le corps. L'aneth est chaud et resserrant; si on le flaire, il fait cesser l'éternuement. (*Du régime* 2.54.3; trad. R. Joly, CUF)

La différence entre nourriture et médicament est parfois ténue. Tous les aliments ont des propriétés qui agissent sur le corps, et il faut y prendre garde même quand on est en bonne santé. Une modification de l'alimentation quotidienne peut échauffer ou dessécher le corps, produire moins de phlegme ou plus de sang; certaines substances peuvent être prises en dehors des repas ou administrées de manière externe.

Un cas tiré du traité des *Maladies* 2.56 illustre ce statut ambivalent de l'alimentation. L'auteur décrit un patient qui souffre depuis 14 jours de douleurs au dos avec de la fièvre et du sang dans l'urine, c'est-à-dire probablement atteint d'une grave infection des reins. On prescrit de lui donner au déjeuner du millet et le soir de la viande de jeune chien ou de la volaille bouillie, en soulignant qu'il doit en boire aussi le bouillon. Pourquoi cette insistance? L'aliment est autant une nourriture qu'un remède. Le traité *Du régime* 2.46.4 décrit en effet la viande de chiot comme humidifiante, laxative et diurétique; le médecin la juge donc particulièrement bénéfique pour son patient. Un deuxième exemple illustre l'usage d'aliments en application externe. On lit dans le traité des *Affections* 38 que le patient atteint d'une blessure doit rester à jeun: il ne boira que de l'eau avec du vinaigre accompagné d'un léger gruau. L'inflammation de sa plaie est par contre soignée avec des emplâtres refroidissants contenant une foule d'aliments aux propriétés curatives: de la betterave cuite, du céleri ou des feuilles cuites d'olivier, de figuier, de sureau, de mûrier ou de grenadier.

Dans la médecine romaine, le régime a de plus une forte connotation morale. Tout au long de l'histoire romaine, des lois visèrent à restreindre la consommation d'aliments raffinés. Une nourriture riche et très épicée était jugée pernicieuse; les moralistes romains exhortèrent souvent leurs concitoyens à retourner au régime frugal de leurs ancêtres où le navet cuit occupait une place de choix. À la fin de la République, le discours politique s'intéresse aussi à l'alimentation: le contact avec d'autres nations,

notamment avec un Orient jugé décadent, était censé affaiblir les valeurs traditionnelles d'austérité et de contrôle de soi. Les aliments importés étaient potentiellement dangereux.

Dans le *Pseudolus* de Plaute, un cuisinier insinue ironiquement que les Romains de l'élite se mettent à « épicer leurs herbes avec d'autres herbes » (*Pseudolus* 1.810). Le raffinement culinaire cultive alors l'art de l'illusion, de l'artifice et du spectacle. Dans le célèbre banquet fictif de Trimalchion, on sert des plats avec des coings percés d'épines qui ressemblent à des oursins; l'oie entourée de poissons et d'oiseaux est entièrement faite de viande de porc (Pétrone, *Satyricon* 69-70). Ce luxe est pernicieux. Plutarque dénonce les effets pervers de ces mets raffinés sur la santé; ce qui doit conserver en vie peut aussi rendre malade, note-t-il dans ses *Propos de table* 731 d. Il signale que le vin au miel et la matrice de truie sont des nouveaux venus dans le menu des Romains, et que de nombreux changements se sont également produits dans l'ordre des plats et les façons de boire. Pline fait remonter au règne de Tibère l'usage de prendre à jeun du vin avant le repas, une pratique d'origine étrangère qu'il attribue aux médecins « qui se font toujours valoir par quelque nouveauté » (*Histoire naturelle* 14.143). Sénèque s'en prend aussi aux dangers des nouveautés culinaires; depuis que mille assaisonnements ont été inventés, le système digestif est en déroute :

Aujourd'hui le champ de nos misères physiologiques s'étend à l'infini: nous payons ainsi la redevance de nos plaisirs poursuivis sans mesure ni respect de rien. Nos malades sont innombrables. Il ne faut pas que tu t'en étonnes: compte nos cuisiniers. (*Lettres à Lucilius* 95.23; trad. H. Noblot, P. Veyne, Bouquins)

Le vomissement volontaire est la réponse à ce régime. Comme le résume Sénèque :

Cela va s'avaler facilement et remonter de même. (*Lettres à Lucilius* 108.15; trad. H. Noblot, P. Veyne, Bouquins)

LES MÉDICAMENTS

Certains produits ne sont pas consommés de manière usuelle, mais associés d'une façon particulière qui ne correspond pas aux habitudes de table: il s'agit de ce que nous pourrions appeler des « remèdes ». Voici quelques exemples tirés des traités hippocratiques :

Les choses étant ainsi, on lui administrera cinq oboles d'ellébore noir qu'on donnera dans du vin doux. (*Affections internes* 48; trad. Littré VII.287);

Électuaire [préparation pharmaceutique de consistance molle] pour la péripneumonie: du galbanum et de la graine de pomme de pin dans du miel attique. (Appendice au traité *Du régime des maladies aiguës* 34; trad. R. Joly, CUF)

Certains médicaments sont des substances répandues dans l'aire méditerranéenne, d'autres des produits exotiques importés de régions éloignées, comme les parfums

d'Égypte, la myrrhe et l'huile de narcisse. Quelques médicaments sont très célèbres : selon Galien, il existait ainsi trois sortes de terre de Lemnos, une seule possédant des propriétés médicinales. Utilisée pour stopper les saignements des blessures et comme vomitif en cas d'empoisonnement, la terre de Lemnos devait provenir d'une colline particulière, où seule une prêtresse avait le droit de marcher ; le cachet devait porter estampillée une image de Diane (Galien, *Des médicaments simples* 9.2). La liste des remèdes pour chaque maladie indiquait souvent plusieurs alternatives, soit parce que les produits n'étaient pas disponibles toute l'année, soit pour permettre au médecin de prescrire au patient un médicament qu'il avait les moyens d'acheter.

Alors que la médecine babylonienne attribuait certaines maladies à la volonté divine, ce sont les remèdes qu'Hérophile considère comme « la main de dieu » (fr. 248-249 von Staden). Pline croyait en la bienveillance providentielle d'une Nature qui « prodigue les plantes médicinales et ne cesse d'enfanter pour l'homme » (*Histoire naturelle* 2.155-156 ; trad. J. Beaujeu, CUF). Mais la Nature produit aussi des poisons. Dans le monde antique, on se soucie beaucoup de bien différencier le remède du poison, tous deux désignés par le même terme grec : *pharmakon*. Dioclès de Caryste (4^e siècle av. J.-C.), que Pline décrit comme un deuxième Hippocrate (*Histoire naturelle* 26.10), aurait rédigé un traité aujourd'hui perdu intitulé *Rhizotomikon* (*L'art de couper les racines*) qui dressait une liste de plantes avec leurs effets thérapeutiques. On lui attribue encore deux autres traités, *Des légumes* et *Sur les drogues mortelles*. Des traités hippocratiques mentionnent aussi une œuvre perdue intitulée *Pharmaka* qui regroupait peut-être les médicaments selon leurs principales qualités. La fin du traité *Des lieux dans l'homme* livre des recommandations qui indiquent des qualités très générales : « Employez ce que vous voudrez parmi les substances de mauvaise odeur » (47.5), « employez les aromatiques qui échauffent en même temps » (47.6), « employez des substances échauffantes », à savoir « la bouse de vache, la bile de bœuf, la myrrhe, l'alun, le galbanum et autres substances semblables » (47.8), ou encore purgez avec des « médicaments évacuants qui ne provoquent pas le vomissement » et ainsi de suite (47.8 ; trad. R. Joly, CUF).

Parfois les rapports entre la substance et ses propriétés thérapeutiques sont clairement symboliques. Ainsi :

Les œufs des oiseaux sont forts, nourrissants et flatulents : forts, parce que c'est l'origine de l'animal, nourrissants, parce que c'est le lait pour le petit ; flatulents parce qu'à partir d'un petit volume, ils se développent beaucoup. (*Du régime* 2.50 ; trad. R. Joly, CUF)

De nombreuses substances utilisées en médecine détiennent aussi une valeur religieuse et rituelle. Dans l'*Hymne homérique à Déméter* (210), Déméter boit un *kykeon* alors qu'elle est à la recherche de Perséphone, sa fille disparue ; cette boisson, composée d'orge, de fromage et de vin, aromatisée de miel ou d'herbes comme le pouliot, fut très employée dans la médecine hippocratique comme fortifiant de choix. Le gattilier (*agnus castus*) était utilisé lors du rituel des Thesmophories pour préserver la chasteté des femmes mariées hors de chez elles et stimuler leur fertilité de retour à la maison ; cette plante figure également dans les recettes concernant les maladies des femmes.

L'usage de la scille (*scilla bifolia*) se retrouve en médecine comme dans les rites de purification pour chasser les influences malignes.

Si le dosage n'est pas toujours indiqué dans la médecine hippocratique, on le savait essentiel pour certains produits. Dans l'Athènes du 5^e siècle av. J.-C., une femme fut accusée d'avoir empoisonné son amant, Philoneos. Pour se défendre, elle prétendit qu'elle lui avait donné une drogue pour le rendre encore plus amoureux d'elle; elle croyait qu'en augmentant la dose, elle amplifierait sa passion, mais Philoneos mourut sur-le-champ (Antiphon, *Discours 1, Accusation d'empoisonnement contre une belle-mère* 19). On savait en Grèce classique que certaines substances peuvent avoir des effets très différents, bénéfiques ou nocifs, voire mortels, selon leur posologie. Mais la limite entre une posologie faible, moyenne ou élevée était encore difficile à tracer.

FEMMES ET PHARMAKA

Les femmes sont souvent associées aux drogues et aux médicaments désignés de manière générique par le terme de *pharmaka*. Les récits d'Homère mettent en scène Agamède, la fille du roi Augias, «experte à tous les *pharmaka* que nourrit la vaste terre» (Homère, *Iliade* 11.739; trad. P. Mazon, CUF), et Hélène de Troie, dont la célèbre drogue égyptienne, mêlée au vin, calmait «la douleur, la colère, dissolvait tous les maux» (*Odyssée* 4.220-232; trad. V. Bérard, CUF). Les effets des potions homé-

riques ne sont pas toujours positifs: la drogue que la magicienne Circé fait boire aux hommes d'Ulysse leur fait oublier leurs maisons et les transforme en animaux. Chez les auteurs latins, les histoires d'empoisonneuses et de magiciennes foisonnent et constituent un véritable *topos* littéraire; selon Suétone, l'empereur Caligula serait devenu fou après avoir bu le philtre que lui a donné son épouse Caesonia (*Vie de Caligula* 50.6), tandis que l'empereur Claude serait mort empoisonné par la sulfureuse Locuste sur l'ordre de son épouse Agrippine avec l'aide du médecin Xénophon (Tacite, *Annales* 12.66-67).

Les textes hippocratiques qui contiennent le plus de recettes de médicaments composés se trouvent dans une série de trois textes qui constituent les *Gynaikeia* ou *Maladies des femmes*. Ces textes présentent la particularité de



Circé tenant une coupe contenant une potion. Gravure de William Sharp, 1780.

livrer de nombreux remèdes fabriqués à partir d'excréments d'animaux. Ces produits traduisent peut-être l'idée que le produit nocif attirera et éliminera la substance responsable des symptômes ou que les excréments représentent une sorte de fertilisant de la matrice assimilée à un sol où le fœtus va grandir. Le nombre élevé de recettes que contiennent ces traités gynécologiques semble constituer une collection de remèdes « de bonne femme », transmis de mère en fille, et transcrits ici pour la première fois. Cette hypothèse séduisante est difficile à vérifier. Les médecins hippocratiques ont pu composer des médicaments adaptés aux théories sur la nature particulière du corps féminin et ses traitements.

Dans la médecine classique postérieure, beaucoup de recettes ont été transmises sous le nom de leur auteur, avec une formule du type : « Recette de Dioclès, contre le mal de dents ».

Mais toutes ne sont pas associées à des médecins célèbres ; certaines sont attribuées à des entraîneurs de boxe, des barbiers et des sages-femmes. Vers 50-70 de notre ère, Dioscoride, originaire du sud de la Turquie actuelle, produisit la plus célèbre *Materia medica* (*De la matière médicale*) de l'Antiquité en compilant de nombreux ouvrages plus anciens sur la préparation des remèdes qui n'ont pas été conservés. Il classa plus de 1'000 substances, essentiellement des plantes, selon les effets que chacune a sur le corps ; par la suite, les éditeurs réorganisèrent le tout par ordre alphabétique. Chaque plante est nommée, avec la description de son habitat et de ses caractéristiques. Dioscoride indique ensuite ses usages thérapeutiques et ses effets secondaires, puis décrit comment récolter, préparer et conserver le remède. Il note que les plantes ont différents effets selon la nature du sol où elles poussent et la saison de leur récolte. Il inclut aussi toutes les utilisations magiques des plantes. Galien utilisa Dioscoride, mais réorganisa la classification en « degrés » – une plante pouvant « chauffer et assécher au quatrième degré ». L'œuvre de Dioscoride servit de référence pendant tout le Moyen Âge et fut traduite en latin, en arabe et en arménien. Après l'invention de l'imprimerie, elle fut diffusée dans plusieurs langues européennes et souvent illustrée de gravures sur bois. D'une édition à l'autre, ces images offrent tant de variantes qu'il est difficile d'identifier les plantes décrites dans son traité avec celles que nous connaissons aujourd'hui.

L'EFFICACITÉ

La médecine occidentale a proposé peu de remèdes efficaces avant le 20^e siècle. Les sédatifs comme le vin, l'opium et la ciguë étaient connus dans l'Antiquité, mais ce n'est qu'à partir de la Renaissance qu'on utilisa des produits comme la « poudre des Jésuites » (*Cinchona officinalis* ou quinine) pour traiter les fièvres, ou le mercure, pour faire transpirer en cas de syphilis, mais avec le risque d'empoisonner peu à peu le patient ; c'est ce qui arriva vraisemblablement à la malheureuse Agnès Sorel, infestée de vers intestinaux, qui mourut d'un médicament à base de mercure servant de vermifuge au 15^e siècle.

Les propriétés de la digitale pour les problèmes cardiaques ne furent identifiées qu'au 18^e siècle. Mais la définition de l'efficacité dépend de celle de la maladie. Dans la médecine humorale antique, la maladie est une affaire très individuelle liée à une combinaison particulière de facteurs propres à un seul patient. Bien que la formule « la maladie s'empare du patient » soit aussi employée, les patients souffrant d'une maladie identique, comme la goutte ou l'hydropisie, ne recevaient pas nécessairement le même traitement.

Dans certains traités hippocratiques, les maladies sont désignées de manière très vague par leurs symptômes les plus spectaculaires : « Maladie du hoquet, Léthargie, Maladie desséchante, Maladie de l'éruption ».

La liste de remèdes et les instructions diététiques sont pareilles pour tous ceux qui sont atteints de cette affection, mais l'auteur précise que certains maux n'affectent que des groupes particuliers : la phlegmasie « atteint l'homme, mais de préférence la femme » (*Maladies* 2.70 ; trad. J. Jouanna, CUF). Dans d'autres textes, comme le traité *Des maladies des femmes*, des listes de remèdes énumèrent de nombreuses alternatives pour soigner un seul mal : « Si la matrice cause une pression, on emploiera, ... ; une autre recette..., ou on appliquera... », sans préciser ce qu'il faut choisir. Autant de variantes qui devaient sans doute permettre de prendre en compte les facteurs individuels. Une autre section du traité *Des maladies des femmes* indique que les femmes doivent recevoir des traitements différenciés selon leur âge et leur complexion, brune ou blonde.

La médecine humorale traite chaque patient de manière personnalisée : pour bien le soigner, il faut prendre en considération son âge, son sexe, son tempérament, son mode de vie et son environnement. À l'inverse, dans la médecine moderne, tous les patients atteints de la même « maladie » sont traités de la même façon, avec « une pastille par maladie ».

UN EFFET PLACEBO ?

La médecine moderne reconnaît ce que nous appelons « l'effet placebo », du latin « je plairai ». On sait qu'une substance sans propriété chimique peut parfois soulager le patient. Le simple fait de prendre une pilule peut avoir des effets réels, mesurables, sur le corps, capables de modifier le rythme cardiaque et la pression sanguine. Des études ont montré que les capsules ont des effets placebo supérieurs aux comprimés, et que les capsules colorées ont plus d'effet que les blanches. L'auteur du traité hippocratique *Des lieux dans l'homme* 46 critique l'effet placebo. Il explique que la médecine n'est pas une affaire de chance, mais de savoir. Les « vrais » remèdes ne guérissent pas « par hasard », et les substances qui ne sont pas des médicaments, même avec de la chance, ne soignent pas le patient. Pour lui, les substances administrées au patient doivent posséder un réel pouvoir thérapeutique.

La médecine antique a-t-elle ou non fonctionné grâce à l'effet placebo ? Si certains traitements, comme l'onction de graisse ou d'huile sur une zone douloureuse ont pu

soulager, il est plus difficile d'évaluer l'efficacité de la plupart des remèdes. Parmi les plantes employées, certaines étaient de puissants émétiques ou purgatifs, comme le fameux ellébore. Certaines substances pouvaient produire rapidement une sensation de chaleur ou de fraîcheur, et le patient s'attendait à ce que cet effet s'étende à son corps tout entier. Même des substances sans valeur du point de vue moderne possédaient un effet grâce à leurs connotations religieuses. Les patients étaient rassurés par les explications que leur donnait le médecin ; elles leur permettaient de comprendre leurs symptômes et les causes de leur mal. L'extrême attention portée à leur régime et à leur mode de vie leur donnait le sentiment d'être bien suivis. Même les traitements les plus désagréables devaient soulager le malade qui faisait confiance aux méthodes de son médecin.

CHAPITRE 8

Les femmes et la médecine antique

Notre compréhension de la médecine antique est conditionnée à la fois par notre conception actuelle de la médecine et du corps, et par des préjugés hérités de la médecine postclassique. L'histoire de la « médecine des femmes » est un cas exemplaire. En ce qui concerne l'obstétrique, beaucoup de sociétés occidentales confient traditionnellement le suivi des naissances « ordinaires » aux femmes – pas uniquement des sages-femmes, mais aussi des proches et des voisins de la parturiente – tandis que les chirurgiens ne sont appelés que quand les choses se passent mal. Les historiens en ont conclu qu'il en était de même à l'époque gréco-romaine, mais ces allégations sont-elles soutenues par les sources ? La santé féminine était-elle exclusivement une « affaire de femmes » ?

À la fin du 17^e siècle et au 18^e siècle, les hommes commencèrent à s'emparer du domaine de l'accouchement, notamment en France et en Grande-Bretagne ; dans la foulée, ils créèrent l'image de la « sage-femme ignorante » dont les pratiques sont proches de celles d'une sorcière. Notre représentation des compétences des sages-femmes antiques est peut-être injustement influencée par ce stéréotype inventé par des hommes pour faciliter leur mainmise sur l'obstétrique. Ces considérations modernes sur l'ignorance et la compétence peuvent déteindre sur notre lecture des textes. À qui fut destiné le traité *Des maladies des femmes* écrit par Soranos d'Éphèse au début de l'époque impériale ? S'agissait-il d'instruire des sages-femmes dont les compétences étaient jugées insuffisantes, d'améliorer au contraire une formation de niveau élevé, ou simplement d'aider le *pater familias* à choisir la meilleure sage-femme pour son épouse ?

Au 19^e siècle, quand les femmes commencèrent à recevoir une éducation supérieure et à demander d'être traitées à droits égaux avec les hommes, y compris d'avoir accès aux études de médecine, de nombreuses voix s'élevèrent pour protester. Les adversaires du changement avancèrent des arguments basés sur de vieux préjugés quant à l'instabilité mentale et la faiblesse physique du sexe féminin, issus entre autres de la notion de matrice errante des Hippocratiques et des affirmations d'Aristote sur la nature inférieure des femmes, version mutilée ou imparfaite du mâle qui représente

la norme idéale. Les controverses politiques sur les femmes, leurs capacités et leurs rôles dans le domaine médical reposent sur des idées reçues héritées de l'Antiquité classique; l'actualité de ces débats fait courir le risque de projeter sur le passé des revendications modernes.

LES FEMMES ET LE SAVOIR MÉDICAL

Que savaient les Anciens sur la « nature de la femme » ? Faute de dissection humaine durant la majeure partie de l'Antiquité classique, les idées reposaient, comme pour d'autres sujets, sur un mélange d'observations et de croyances; dans le mythe de Pandora, Hésiode impute à la première femme tous les maux du monde, la maladie, la souffrance et la mort (→ chap. 1). Créée après les hommes, la femme est une catégorie secondaire dans la pensée grecque, un « beau mal » nécessaire à la perpétuation de l'espèce.

Les auteurs médicaux antiques ne s'accordent pas sur la question de savoir si les femmes sont ou non fondamentalement semblables aux hommes, à l'exception de quelques organes et fonctions. Certains pensent qu'hommes et femmes sont si différents que leurs maladies doivent être abordées de manière radicalement séparée. Dans le *Corpus hippocratique*, une série de traités relatifs aux femmes, les *Gynaikeia* (fin du 5^e et 4^e siècle av. J.-C.) expliquent que les femmes sont profondément différentes des hommes, d'une altérité qui s'étend jusqu'à la nature de leur chair. Le terme de *Gynaikeia* ne signifie pas seulement les « maladies des femmes », mais désigne aussi les remèdes spécifiques aux femmes, les menstruations et les organes génitaux féminins; le mot lui-même résume à sa manière tout ce qui fait que les femmes sont « différentes ».

Hérophile, par contre, estime que le corps féminin est formé des mêmes matériaux que le corps masculin (→ chap. 4). Dans le monde romain, des auteurs avancent des idées similaires. Soranos explique que la chair féminine ne diffère pas de celle de l'homme, ce qui implique que toutes les maladies qui ne sont pas liées à des fonctions spécifiques comme la grossesse doivent être interprétées selon les mêmes principes que pour un homme :

Parmi les affections conformes à la nature, il en est de proprement féminines – ainsi la conception, la parturition, la lactation, si l'on consent à appeler affections ces fonctions –, mais que dans le domaine des affections contraires à la nature, il n'est pas d'affection générique qui soit féminine. (Soranos 3.2; trad. D. Gourevitch, CUF)

D'où viennent les idées relatives au corps féminin que les textes médicaux nous transmettent ? Dérivent-elles d'une tradition orale perdue, transmise de mère en fille, puis reprise et mise par écrit à la fin du 5^e siècle av. J.-C. ? Ou s'agit-il essentiellement de fantasmes masculins qui doivent prouver combien la femme est « autre », et justifier ainsi son exclusion de la vie politique ? On se plaît à attribuer à des femmes les remarques les plus obscures des *Gynaikeia*. L'auteur d'un traité *Sur la stérilité* déclare que les femmes émettent une semence lors de rêves érotiques (*Histoire des animaux* 634b

29-31; 635a 34-36). Mais il s'agit probablement de femmes imaginaires, inventées par l'auteur pour épater d'autres médecins.

C'est dans le domaine des remèdes que les auteurs modernes ont espéré pouvoir déceler les traces d'un « savoir féminin » ; certains ingrédients évoquent davantage une recette concoctée dans une cuisine familiale qu'un produit élaboré par un « professionnel ». Comme nous l'avons vu au chapitre 7, les auteurs médicaux antiques attribuent l'invention de certains remèdes à des femmes, mais sans toujours préciser leur nom. Ces remèdes concernent parfois des maladies liées au sexe féminin. Dans son *Histoire naturelle* 28.81, Pline rapporte les recettes contradictoires de deux femmes, Laïs et Éléphantis, sur le pouvoir abortif du sang menstruel :

Elles disent aussi que les ânesses restent sans concevoir pendant autant d'années qu'elles ont mangé de grains d'orge imprégnés de ce même sang. Elles ont publié bien d'autres procédés monstrueux ou antagonistes, l'une garantissant la fécondité par les mêmes moyens que l'autre indique pour produire la stérilité ; le mieux est de n'en rien croire. (Pline, *Histoire naturelle* 28.81; trad. A. Ernout, CUF)

Ailleurs on attribue aux femmes des remèdes pour des maladies qui touchent les deux sexes, comme les recettes contre la rage et les fièvres attribuées par Pline à Laïs et Salpe, qui consistent à imprégner de sang menstruel de la laine de bélier noir enfermée dans un bracelet d'argent. On pourrait en conclure que les femmes sont associées à l'usage thérapeutique de produits issus du corps féminin. Pline donne aussi l'exemple de la sage-femme Sotira qui aurait conseillé de soigner les fièvres tierces et quarts en badigeonnant la plante des pieds avec une étoffe, voire même un fil imbibé de sang menstruel (28.82-83). Mais d'autres remèdes attribués aux femmes ne présentent rien de sexué ; Galien cite un médicament élaboré par une certaine Spendousa, composé de bile de porc et de miel, à répandre sur des cendres chaudes (*Sur la composition des médicaments selon les lieux* 3.1). Les connaissances médicales des femmes étaient-elles uniquement liées à la sphère domestique, ou s'étendaient-elles hors de la maison ? Leur savoir médical égalait-il celui des hommes ou en différait-il d'une manière ou d'une autre ?

Des spécialistes ont récemment cherché à repérer les traces d'une tradition médicale spécifiquement féminine, transmise de mère en fille, dans le domaine de l'avortement et de la contraception. Il serait erroné de croire que toutes les femmes détenaient de tels savoirs. Le traité hippocratique *De la génération/De la nature de l'enfant* 13 raconte comment une esclave prostituée fut encouragée à sauter « en faisant aller ses talons jusqu'aux fesses » afin d'avorter d'un enfant non désiré. L'auteur rapporte que la jeune fille se confia à sa maîtresse quand elle découvrit qu'elle était enceinte. Loin de savoir par « tradition orale féminine » comment résoudre le problème, la maîtresse posa la question à un proche, l'auteur du traité. On relèvera que la médecine fonctionne ici dans un cadre domestique, comme dans la pratique idéale de la médecine romaine (→ chap. 5), et que la maîtresse n'hésite pas à confier à un médecin une personne qui ne lui est pas apparentée. Le texte du *Serment* hippocratique permet de saisir le souci que représentait le fait de donner à des étrangers l'accès aux femmes de la famille qui constituaient des biens précieux (*Du médecin* 1) ; cette préoccupation

était sans doute moins importante quand la femme était une esclave, et que sa maîtresse était une proche du médecin.

Les remèdes proposés par les guérisseurs masculins et féminins étaient basés sur les mêmes théories, telle l'idée qu'un utérus déshydraté se déplace dans le corps à la recherche d'humidité. La patiente qui aurait contesté cette opinion n'aurait pas accepté de suivre le régime proposé pour la soigner. Plutôt que de chercher à distinguer dans ces théories et ces remèdes un savoir spécifiquement féminin ou masculin, une troisième voie nous amène probablement plus près de la vérité. L'image de la femme que proposent ces textes fut intériorisée par les hommes comme par les femmes, et les soignants des deux sexes connaissaient les mêmes substances pour soigner ce type particulier de maladies.

LA MENSTRUATION

Selon les auteurs médicaux antiques, la menstruation représente la fonction physiologique la plus importante pour la santé du corps féminin. Faute de connaître le rôle des ovaires ou des hormones, on pensait que le sang menstruel était la conséquence d'un régime particulier. Dans les traités gynécologiques du *Corpus hippocratique*, la menstruation est le produit d'un corps d'une texture totalement différente de celle de l'homme : les femmes ont une chair molle et spongieuse, qui tend naturellement à absorber et retenir l'humidité, comme de la laine non filée, contrairement à l'homme, dont les tissus sont fermes et bien resserrés.

Comme sa chair tire plus de fluide de la nourriture que l'homme, il est nécessaire que la femme élimine cet excès de manière régulière sous la forme de sang menstruel afin de rester en bonne santé. Cette croyance s'accorde avec le souci plus général des médecins antiques d'assurer la santé définie en terme d'équilibre des fluides corporels (→ chap. 2).

La femme étant d'une nature plus lâche, puise dans le ventre plus de fluide et plus vite que l'homme. S'il n'y a pas évacuation en l'état de pléthore et de chaleur où sont les chairs, la souffrance survient. (Hippocrate, *Des maladies des femmes* 1.1; trad. Littré VIII.13)

L'absence de règles peut indiquer que la femme est enceinte, puisque le sang menstruel constitue la matière première du fœtus, puis sa nourriture dans l'utérus. Une perte de sang en début de grossesse est jugée tolérable parce que le fœtus est encore trop petit pour pouvoir utiliser le surplus produit chaque mois.

Si les règles cessent sans que la femme soit enceinte, la situation devient très dangereuse et requiert toute une série de traitements ; des pessaires à base de scarabées et des fumigations utérines doivent ouvrir la matrice et la faire se déplacer dans la bonne position. Au sujet de la conception, on écoutait l'avis de la patiente, car on pensait qu'une femme pouvait sentir son utérus se « refermer » si elle avait conçu, ou observer que la semence masculine n'était pas ressortie après l'acte sexuel.

Chez la femme dont les règles cessent sans être enceinte, le sang est censé rester dans le corps. Quand il s'accumule dans l'utérus, on croit l'organe capable de pivoter et de déverser le sang par le haut plutôt que par le bas; le vomissement de sang et les saignements de nez sont donc jugés bénéfiques chez une femme qui n'a plus de règles. N'importe quel orifice corporel peut se substituer au vagin :

32. Chez une femme, le vomissement de sang cesse, quand les règles font irruption.

33. Chez une femme dont les règles manquent, il est bon que du sang s'écoule par les narines.
(*Aphorismes* 5,32-33; trad. Littré IV,543-545)

Alternativement, l'utérus peut bouger et faire pression sur d'autres organes en causant toutes sortes de symptômes, physiques et mentaux, dont la fameuse suffocation hystérique, *hustèrikè pnix*. Les travaux de Jean-Marie Charcot sur des patientes « hystériques » à l'hospice de la Salpêtrière à la fin du 19^e siècle marquent la dernière étape de l'histoire d'une idée reçue qui attribue au sexe féminin une instabilité particulière, à l'image des migrations présumées de l'organe, l'utérus, qui les caractérise. Une menstruation régulière est le signe d'une bonne santé (*Du fœtus de sept mois* 9). Le sang féminin est comparé à celui qui coule d'une victime sacrificielle, et il coagule rapidement si la femme est en bonne santé (*Des maladies des femmes* 1.6; *De la nature de l'enfant* 18). L'image du sang sacrificiel trouve un prolongement dans la sphère civique et religieuse : les femmes versent leur sang pour procréer des citoyens et garantir la survie de la communauté, comme l'animal rituellement sacrifié pour perpétuer la cité.

LES FEMMES ET LA PRATIQUE MÉDICALE

Les femmes ne furent pas uniquement des patientes. Si le monde antique n'a pas connu d'hôpitaux, et par conséquent d'infirmières professionnelles, des femmes se sont occupées des malades de la maisonnée, qu'il s'agisse de parents ou d'esclaves.

Le métier de sage-femme n'a pas pu constituer une véritable « profession », puisqu'aucune communauté, hors d'une très grande ville comme Rome, n'avait assez de naissances pour entretenir quelqu'un dans cette fonction. Le cas de la sage-femme décrite par Eunape, alliant sa pratique médicale à son métier de tenancière, est exceptionnel (→ chap. 2) ; il était normal que des femmes s'improvisent sages-femmes pour les membres de leurs familles et leurs voisines. Artémis, la divinité la plus étroitement associée à l'accouchement, n'a-t-elle pas aidé spontanément sa mère Lété à accoucher de son frère jumeau Apollon ? Certaines femmes ont sans doute acquis plus d'expérience que d'autres dans ce domaine.

Comme les médecins hippocratiques avaient besoin d'aide quand ils s'occupaient de femmes malades, il est possible que des proches leur aient servi d'assistantes, non seulement pour protéger la réputation du praticien, mais aussi pour ménager la pudeur des patientes. Le traité hippocratique des *Maladies des femmes* 1.46 fait référence à une « coupeuse de cordon », *omphaletomos*, mais ce passage ne suffit pas à démontrer l'existence d'une fonction spécifique ; il pourrait simplement s'agir de « la personne

qui se trouva couper le cordon », en l'occurrence une personne critiquée pour sa façon de procéder trop vite. Les textes hippocratiques évoquent de temps à autre des auxiliaires, pour remettre un os, ou pour secouer la patiente dans son lit. La rareté de ces mentions éclaire peut-être davantage la volonté des auteurs hippocratiques de se mettre en avant que le contexte réel de leur intervention dans le cadre domestique.

Il n'est pas impossible que des femmes particulièrement réputées comme sages-femmes aient travaillé avec des médecins hippocratiques, les femmes s'occupant des naissances sans problème, les hommes n'intervenant qu'en cas de complications. Cette hypothèse pourrait expliquer les silences des textes. Le traité hippocratique *De l'excision du fœtus* décrit ainsi comment découper un fœtus mort pour l'extraire de l'utérus, mais on ne semble pas avoir jugé nécessaire de consacrer de traité au déroulement d'une naissance ordinaire. Cette distinction entre naissance normale et anormale se retrouve plus tard dans la médecine occidentale. Ne serions-nous pas tentés de projeter sur le passé ce que nous nous attendons à y trouver ? Le traité des *Épidémies* donne à plusieurs reprises l'exemple d'un médecin appelé pour les suites d'une naissance, mais les textes ne permettent pas de savoir s'il prit aussi part à l'accouchement. Socrate ne termine-t-il pas sa description de l'accouchement de l'âme en assurant qu'une sage-femme peut mener à bonne fin une naissance difficile (Platon, *Théétète* 149 d) ?

Si une naissance s'avérait délicate d'un point de vue légal, notamment si la paternité de l'enfant pouvait être contestée, on avait coutume d'impliquer un nombre supérieur de sages-femmes pour représenter la famille du père et celle de la mère. Un édit du prétoire rapporte ainsi que lorsqu'une veuve s'apprête à accoucher, elle doit se rendre au domicile d'une femme de bonne réputation. La pièce où elle donnera naissance ne comportera qu'une seule issue, gardée par trois hommes et trois femmes de statut libre. Aux deux sages-femmes peuvent s'ajouter jusqu'à cinq femmes de rang libre et six femmes esclaves. Aucune d'entre elles ne doit être enceinte. Le juriste Ulpien ajoute qu'au moins trois lampes doivent éclairer la pièce, la pénombre étant propice aux substitutions d'enfant (Ulpien, *Digeste* 25.1.10). Il en allait probablement de même quand une naissance s'annonçait difficile ; la famille pouvait convoquer plusieurs sages-femmes ainsi qu'un médecin de confiance. Une démarche similaire fut suivie pour la femme de Flavius Boéthos dont Galien nous raconte l'histoire (*Pronostic* 8.3-21). Souffrant de « flux féminin », mais trop gênée pour parler à un médecin, elle consulta des sages-femmes, « les meilleures de la ville ». Comme leurs traitements s'avéraient inefficaces, Boéthos convoqua des médecins qui s'accordèrent pour appliquer la thérapeutique hippocratique. Ils convinrent de tenter d'assécher non seulement la matrice, mais le corps tout entier. Ce traitement fut également vain. Alors que sa servante, dont Galien vante les mérites, lui donnait un bain, la femme de Boéthos eut soudain une douleur très forte et perdit une quantité considérable d'humeur aqueuse. Galien raconte qu'il se précipita auprès d'elle tandis que les servantes criaient ; il lui frictionna l'estomac et réchauffa ses mains et ses pieds en ordonnant aux femmes « de ne pas rester là plantées à pousser de vains hurlements ». Galien décida d'entreprendre un nouveau traitement après avoir senti la mollesse des muscles des hypocondres. Jusqu'ici on avait tenté d'assécher et de réchauffer son corps en l'allongeant, par exemple,

dans du sable de mer chaud. Le traitement qu'entreprit Galien consista en frictions de miel et en un régime alimentaire spécifique associé à la prise de diurétiques pour évacuer l'excès de fluides par la peau et par les reins. Le traitement fut couronné de succès au bout de dix-sept jours, des soins d'une durée que seule une patiente de la classe privilégiée pouvait s'offrir, et Galien reçut 400 pièces d'or pour sa réussite.

Cet exemple montre que le rôle de la sage-femme allait bien au-delà de l'accouchement et des soins au nouveau-né. On la sollicitait pour tout trouble féminin, ce qui paraît logique en l'absence de distinction entre gynécologie et obstétrique : les maladies gynécologiques étaient attribuées au sang menstruel qui était aussi supposé former et nourrir le fœtus. Le fait de concevoir était en soi une méthode thérapeutique. Dans plusieurs cas pathologiques, tel celui d'un utérus dévié, ulcéré ou souffrant d'«écoulement blanc» ou leucorrhée, la description se termine par : «Si elle devient grosse, elle guérit» ou : «faire en sorte que la femme devienne enceinte ; car elle guérira» (*Maladies des femmes* 1.37, 1.63, Littré VIII.93 ; 131).

Les différents stades de la grossesse et de l'accouchement ne sont pas équivalents, mais ont des propriétés différentes : devenir enceinte est un signe de bonne santé, parce qu'une grossesse montre que l'utérus est bien positionné et correctement ouvert, tandis que l'accouchement le purge si la femme souffre d'hydropisie ou d'humeur aqueuse dans l'utérus :

Si elle porte l'enfant à terme, elle se mondifie [se purge] complètement et guérit.
(*Maladies des femmes* 2.175 ; trad. Littré VIII.359)

Dans la même logique, les problèmes d'allaitement relèvent de la gynécologie puisque le lait maternel est censé être du sang menstruel transformé.

Comme nous l'avons vu au chapitre 6, plusieurs inscriptions de l'époque romaine mentionnent des femmes qui sont désignées non comme des sages-femmes, mais comme des médecins. On les nomme en grec *iatreousa* ou *iatrine*, en latin *medica*, des termes dérivés de la forme masculine habituelle, *iatros* et *medicus*.

Une inscription de Cios en Bithynie dit ainsi :

Gaius Julius Vettianus, encore en vie, éleva ce monument pour lui-même et Empeiria, médecin, son épouse qui vécut 49 ans (CIG II.3736)

Quel était le champ d'activité d'une femme médecin ? En Europe, au début de l'époque moderne, quand les femmes ne pouvaient pas recevoir de formation médicale, quelques charlatans travaillaient avec leurs épouses, leur confiant les patientes qui présentaient des maux embarrassants pour établir le diagnostic et proposer un traitement. Il est possible qu'un arrangement similaire se soit produit dans le monde antique, les femmes médecins ne traitant que les femmes. À l'appui de cette hypothèse, nous rappellerons que dans le système humoral la maladie est le signe d'une incapacité à se contrôler ; dans une telle situation, il n'aurait probablement pas été approprié qu'une femme soit chargée d'aider un homme à se contrôler.

CHAPITRE 9

La postérité de la médecine antique

Les conceptions d'Hippocrate et de Galien ont formé la base de l'enseignement médical et de la thérapeutique jusqu'au 19^e siècle. Bien que l'histoire de la transmission des textes médicaux soit complexe, Hippocrate, « le Père de la médecine », et Galien, « le Prince des médecins », furent toujours considérés comme les fondateurs de l'art médical, même aux époques où leurs œuvres étaient difficilement accessibles. Leur autorité ne commença à être contestée qu'à partir de la Renaissance.

TRADUCTION ET TRANSMISSION

Dans la partie orientale de l'ex-Empire romain, où l'on parlait grec, Alexandrie demeura un centre important d'enseignement médical jusqu'au 8^e siècle; les étudiants y lisaient toujours les traités d'Hippocrate et de Galien. Ces œuvres étaient moins connues en Occident car peu d'entre elles étaient traduites en latin. Au 6^e siècle, on réalisa à Ravenne, en Italie, de nouvelles traductions latines des écrits hippocratiques à partir d'un choix de textes plus pratiques que théoriques.

Les traités théoriques, ainsi que la plupart des œuvres de Galien, ont quant à eux survécu dans le monde arabe où des princes des 9^e et 10^e siècles financèrent leur traduction en arabe. Ar-Razi (Rhazès), qui vécut vers 900, et Ibn Sina (Avicenne), qui naquit vers 980, comptent parmi les savants et les traducteurs les plus célèbres de cette époque.

Aux 11^e et 12^e siècles, certaines œuvres furent traduites de l'arabe en latin, les rendant à nouveau accessibles à la médecine occidentale. Constantin l'Africain (1015-1087) traduisit aussi des auteurs arabes imprégnés du galénisme alexandrin, tel l'*Ysagogue* de Johannitius (Hunayn ibn Ishāq) et le *Pantegni* (*Tout l'art*), de 'Alī ibn al-'Abbās al-Magusi. Aux 12^e et 13^e siècles, on traduisit de nouveaux textes grecs en latin. Des traités hippocratiques, galéniques, byzantins et arabes furent alors réunis pour servir à l'enseignement de la médecine. Connue sous le nom d'*Articella*, cette collection fut utilisée dans de nombreux pays d'Europe.

Dans les universités de l'Occident médiéval, l'enseignement de la médecine fut intégré à celui de la « philosophie de la nature » comme l'un des moyens de connaître Dieu par l'étude de la création. Le christianisme avait développé dès le 2^e siècle différents discours sur l'art médical. En principe, le Christ est « le meilleur des médecins », capable de guérir par le pouvoir de la prière et de la foi, sans demander d'honoraires. Si la maladie est le résultat d'un péché, un pèlerinage et un repentir sont censés être plus efficaces que l'intervention d'un médecin. Des auteurs chrétiens ont néanmoins jugé que la médecine pouvait être un don de Dieu, même si elle était enseignée par des auteurs païens. On ne pouvait pas reprocher à Hippocrate son manque de foi, puisqu'il avait vécu avant la naissance du Christ, tandis que Galien pouvait passer pour secrètement chrétien.

La foi médiévale en la révélation divine au travers de la création s'accordait parfaitement avec les idées de Galien et d'Aristote, tous deux persuadés que l'étude de l'anatomie révèle les desseins de la Nature qui n'a rien fait par hasard. Selon Pline, la Nature dispense tous les remèdes nécessaires à l'homme, une affirmation qui correspond aussi à l'idée que Dieu a pourvu à tout ce qu'il faut pour nous maintenir en bonne santé. Du 12^e au 16^e siècle, l'autorité de Galien allait rester indiscutée jusqu'à l'apparition d'une série de remises en question.

DE NOUVEAUX TEXTES ET DE NOUVELLES MALADIES

L'invention de l'imprimerie eut un impact considérable sur l'accès et le rapport au savoir. La publication de nouvelles éditions ouvrit la voie à une critique des sources. Au début du 16^e siècle, Fabius Calvus publia à Rome une traduction latine de l'ensemble du *Corpus hippocratique* (1525). Dans sa préface, il désigne Hippocrate comme « le Prince sans conteste de tous les médecins », *omnis medicinae sine controversia Princeps*, selon une formule traditionnellement appliquée à Galien. Comment devait réagir le médecin à la lecture de cette nouvelle édition si les traités hippocratiques contredisaient Galien ? Qui devait faire autorité, Hippocrate ou Galien ?

La langue grecque était encore peu connue en Europe occidentale. Même si des médecins érudits, formés à l'université, pouvaient avoir accès aux œuvres en latin d'Hippocrate, ils continuaient d'y lire ce que Galien leur disait d'y trouver, c'est-à-dire la quintessence de l'art médical, et appliquaient à la lettre les principes galéniques. À la fin du 15^e siècle apparurent différentes maladies que les Anciens n'avaient pas décrites, comme la syphilis ou l'épidémie d'*English sweat*, une sorte de grippe, qui toucha principalement l'Angleterre à plusieurs reprises de 1485 à 1578.

Plutôt que de juger les auteurs classiques dépassés, de nombreux érudits estimèrent qu'il fallait chercher de meilleures versions manuscrites des traités hippocratiques et galéniques, ou découvrir des traités jusqu'ici inconnus, susceptibles d'évoquer ces maladies. L'apparition de nouvelles maladies stimula donc la recherche de manuscrits médicaux dans toute l'Europe.

Les voyages hors d'Europe remirent aussi en question l'autorité de Galien. On découvrit des plantes qui n'étaient pas mentionnées dans les sources grecques et latines. Des savants, comme Pier Andrea Mattioli (1554), tentèrent de les faire correspondre avec des espèces décrites par Dioscoride, jusqu'ici non identifiées, tandis que d'autres essayèrent de les faire entrer dans le système de classification galénique en les ordonnant selon ses catégories ; le tabac fut ainsi défini comme « chaud et sec au deuxième degré » par l'Espagnol Nicolas Monardes.

Certains commencèrent aussi à se demander si la médecine antique était encore adaptée à leurs propres besoins. Au 17^e siècle, des auteurs anglais estimèrent que les remèdes gréco-romains n'étaient valables qu'en Méditerranée, et qu'il fallait « des plantes anglaises pour soigner les Anglais ». Le corps humain lui-même n'avait-il pas changé depuis l'Antiquité, comme semblaient le montrer les sculptures classiques que l'on découvrait alors ? Certains auteurs avancèrent même que la saignée antique prélevait plus de sang qu'un corps de la Renaissance ne pouvait le supporter.

VÉSALE ET LA DISSECTION HUMAINE



Des chérubins procèdent à la vivisection d'un porc. Initiale Q de Vésale, *La fabrique du corps humain*, Bâle, 1543.

L'œuvre du grand anatomiste Andreas Vesalius (1514-1564) suscita d'autres remises en question. Vésale était issu d'une famille de médecins. Son arrière-grand-père était le médecin attitré de la ville de Bruxelles, son grand-père avait écrit un commentaire des quatre premières sections des *Aphorismes*, et son père était l'un des pharmaciens de Charles Quint, l'empereur du Saint Empire romain germanique. Au 16^e siècle, la dissection, quasiment abandonnée après Hérophile et Érasistrate, était à nouveau pratiquée, non pour découvrir comment fonctionne le corps, mais pour rendre grâce à Dieu qui a créé les hommes, son œuvre la plus parfaite.

Dans l'Italie du début du 14^e siècle, il était d'usage d'autopsier le corps des saints afin d'y découvrir la présence de signes exceptionnels, comme l'empreinte de symboles chrétiens sur les organes internes, et des dissections furent réalisées dans des affaires criminelles à la demande de la justice. Peu à peu, d'autres régions d'Europe réintégrèrent la dissection dans la formation universitaire. Là où la dissection était autorisée, on mettait souvent à disposition les corps de criminels. Ces démonstrations étaient censées prouver que la perfection du plan divin pouvait se lire jusque dans le corps du plus vil scélérat. Elles confirmaient aussi la vérité de l'enseignement des Anciens. Un jeune professeur de médecine lisait à haute voix le traité d'une autorité comme

Galien, tandis que le chirurgien – ou le boucher – ouvrait le corps dont un professeur expérimenté désignait au fur et à mesure les différentes parties. Les dessins de « théâtres anatomiques » du 16^e siècle montrent une foule de spectateurs qui ne pouvaient pas voir les détails de la démonstration ; ils évoquent davantage les membres d'une congrégation rassemblés pour une cérémonie religieuse.

Après avoir achevé ses études de médecine à Padoue, Vésale acquit rapidement une réputation d'anatomiste novateur. Il affirma réunir les compétences de médecin, de chirurgien et de pharmacien, jusqu'ici séparées. Comme Galien, il accomplit régulièrement des dissections privées et publiques. On peut voir encore dans les illustrations des *Six tables anatomiques*, publiées en 1538, de nombreuses erreurs héritées de Galien qui associent des éléments humains et animaux, notamment de singes. Ainsi, les artères et les veines forment toujours deux systèmes distincts. Sur la troisième *Tabula*, Vésale montre le *rete mirabile*, ce réseau de veines à la base du cerveau de certains ruminants que Galien croyait avoir identifié chez l'homme. En 1543, âgé de 28 ans, Vésale publia *La fabrique du corps humain* en sept livres (*De humani corporis fabrica libri septem*), qui contient toujours des erreurs liées à des idées préconçues. Comme Galien, Vésale croit en la porosité de la cloison médiane du cœur : le sang passe du ventricule droit au ventricule gauche par des pores invisibles – qui n'existent en fait pas. Vésale corrige toutefois plus de deux cents erreurs de Galien, qui ne distinguait pas fondamentalement l'anatomie humaine de celle des animaux. En somme, Galien avait été « trompé par ses singes » (Vésale, *La fabrique*).

En dépit de ces remises en question, Vésale reste fidèle à la tradition galénique, tout en soulignant l'importance de l'autopsie, c'est-à-dire de l'observation directe. Les sept livres de *La fabrique du corps humain* adoptent le même ordre que le grand traité d'anatomie de Galien (*Des procédures anatomiques*) redécouvert quelques années avant la publication de l'ouvrage de Vésale. *La fabrique* traite ainsi d'abord des os, puis des muscles, des veines, des artères, de l'abdomen, du thorax et enfin de la tête. Quand on l'invita à exécuter des dissections à Bologne en 1540, Vésale, qui s'était lancé dans l'étude des os, amena avec lui un squelette afin de pouvoir décrire précisément la structure du corps au cours de sa démonstration. Cette démarche correspond exactement à celle recommandée par Galien. En pratiquant des dissections humaines ou animales et des vivisections, Vésale se considère comme l'héritier de Galien, même s'il apporte de nombreuses corrections à son œuvre.

LA MÉDECINE CHIMIQUE

Les principes de Galien furent aussi remis en question par l'œuvre du médecin et alchimiste suisse Paracelse (1492-1541) et de ses successeurs. Paracelse ne semble pas avoir obtenu de diplôme médical. Selon lui, le meilleur moyen d'apprendre n'était pas à l'université, mais au cours de voyages. Il préférait s'informer auprès d'individus de toutes sortes, barbiers, tenanciers de bains publics, médecins, femmes, magiciens, alchimistes. Il fut quelque temps le médecin de la ville de Bâle (1527), où, contrairement

à la tradition, il enseigna la médecine en allemand plutôt qu'en latin. Il attaqua l'autorité des Anciens en affirmant que l'expérience a plus de valeur que le savoir livresque. Il doit aussi sa célébrité au fait d'avoir brûlé à la Saint-Jean l'un des classiques de la médecine arabe, le *Canon de la médecine* d'Avicenne.

Il abandonna ainsi la théorie des quatre humeurs au profit d'un nouveau concept. Selon Paracelse, un processus comparable à celui de la distillation explique le fonctionnement du corps. L'effet du mélange et de la combustion permet d'obtenir une essence pure. Trois éléments régissent le corps : le soufre, le mercure et le sel. La maladie n'est plus causée par un déséquilibre des humeurs : c'est une entité qui pénètre dans le corps, envahit « la citadelle de la santé » et établit son siège à un endroit précis. Le traitement doit viser cette entité et non le corps tout entier. Paracelse croit aussi que la Nature indique par des signes les plantes qui conviennent à chaque maladie. Ainsi l'ortie, urticante, peut apaiser toutes les sensations de brûlures internes. Paracelse recourt également aux minéraux pour soigner, et même aux poisons, dosés de manière adéquate.

Girolamo Fracastoro (1483-1553) attribue lui aussi la maladie à des causes externes. En 1546, il consacre un ouvrage aux épidémies, *De contagione et contagiosis morbis*, et décrit ce qu'il appelle des « germes infectieux », de minuscules particules invisibles responsables de la propagation de la maladie. Il applique cependant les principes de la médecine humorale et suit la théorie des miasmes ; ses idées ne sont pas aussi révolutionnaires que celles de Paracelse, qui constituent une menace pour la médecine traditionnelle en proposant un autre modèle du corps humain et de son métabolisme.

LA RÉVOLUTION SCIENTIFIQUE

Le 17^e siècle a connu ce qu'on appelle une « révolution scientifique ». De nombreux débats agitérent toute l'Europe sur différents sujets. En Angleterre, la charte de la Royal Society fut établie en 1622 dans le but de fonder un savoir institutionnalisé. Elle édicte que le monde peut être saisi par l'observation grâce aux sens, mais que de nouveaux instruments permettent d'affiner ces derniers, comme le microscope et le télescope, qu'il convient de développer. Cette science nouvelle est une science expérimentale : elle part du principe que toute expérience peut être répétée et produire à chaque fois les mêmes résultats, car le monde est régi par des lois mathématiques que l'on peut découvrir et qui font l'objet de sciences distinctes. De nombreux auteurs estiment que l'univers – et le corps humain – fonctionnent de façon rationnelle et prévisible, à la manière d'une machine. Au 19^e siècle, après l'introduction de l'anesthésie en 1840, la chirurgie apparaîtra comme le meilleur moyen de soigner la machine humaine en ouvrant le corps et en réparant la partie défectueuse.

À Louvain, Jan Baptista Van Helmont (1547-1644) développe les théories de Paracelse et démontre que le processus digestif est associé à des modifications chimiques du corps. Selon lui, la recherche de nouvelles thérapies est justifiée par le fait que de nouvelles maladies sont créées par Dieu tandis que les anciennes continuent d'évoluer

en s'aggravant. Son œuvre met l'accent sur les remèdes qui constituent pour lui le fondement de la thérapeutique. Comme Paracelse, Van Helmont pense que la maladie est une « semence » qui vient de l'extérieur et il tente de trouver le remède correspondant à chaque maladie. Ses recherches sont encouragées par le « marché médical » de l'époque. Des remèdes de toutes sortes sont alors librement vendus au marché par des charlatans sans formation qui mélangent idées nouvelles et anciennes. Leur seul point commun est de prétendre que tous ceux qui souffrent de la même maladie peuvent prendre le même remède. Cette sorte de médecine, centrée sur la maladie et non plus sur le malade, est moins coûteuse que celle qui consiste à recourir aux services d'un médecin galénique qui doit préalablement connaître la constitution et la vie de son patient afin de le soigner efficacement. On se souvient que dans la philosophie galénique, tout médicament doit être évalué en fonction de la nature de chaque individu.

De nouvelles découvertes remettent alors en question le modèle galénique. Les expériences scientifiques de Robert Boyle (1627-1691) démontrent ainsi le rôle vital de l'air et réfutent l'idée galénique que les poumons ne servent qu'à rafraîchir le cœur. Les conceptions de Galien sont aussi corrigées par la découverte de la circulation du sang par William Harvey (1578-1657). En 1628, Harvey démontre que les veines et les artères ne forment pas deux systèmes distincts, mais un seul : le sang est pompé hors du cœur et y retourne.

La science nouvelle ne renie cependant pas toujours Galien. Au 17^e siècle, l'invention du microscope permet aux chercheurs d'observer de « petits vers » dans le sang. L'usage de l'instrument conforte l'idée que des structures invisibles existent, dont seuls des microscopes plus puissants pourront un jour démontrer l'existence. Les sens ne suffisent plus : il existe un monde imperceptible à l'œil nu, « au-delà des sens ».

Les pores invisibles décrits par Galien dans la cloison interventriculaire restent ainsi théoriquement possibles. La découverte de la circulation du sang ne postulait-elle pas l'existence d'un réseau capillaire invisible entre les veines et les artères que Harvey n'avait pas pu observer ? Les progrès de la microscopie allaient enfin les rendre visibles.

Au cours du 18^e siècle, d'autres découvertes vont ébranler l'idée galénique qu'un médecin doit être aussi un philosophe pour exceller. Les premières attaques furent émises par Hermann Boerhaave (1668-1738), un célèbre professeur de Leyde qui enseignait la médecine théorique et clinique, la botanique et la chimie. La médecine hippocratique constituait son modèle de référence, mais en 1703 il se met à recommander la lecture de traités de mécanique et de physique, comme ceux d'Isaac Newton. Pour Boerhaave, le corps fonctionne selon un modèle hydraulique, avec des structures comparables à des leviers, des poulies et des soufflets. Les médecins n'ont donc pas à se soucier de l'âme ni de l'essence de la vie, car la médecine n'est pas censée s'occuper des causes secondaires. À la même époque, de nombreux auteurs estiment, contrairement à Galien, que l'anatomie n'est pas l'unique clé d'accès au savoir médical et que le traitement des patients n'est pas amélioré par une connaissance plus détaillée de l'anatomie. François Boissier de Sauvages, professeur de médecine à Montpellier dès

1734, prône l'importance d'une *anatomia animata*, basée sur l'étude du corps vivant et non d'un cadavre.

LA MÉDECINE MODERNE

La fin du galénisme résulte aussi du développement technologique. Au 18^e siècle, il devient possible de mesurer le pouls en le chiffrant de manière précise au lieu de le décrire en terme de « fort, erratique ou rampant ». Au 19^e siècle, l'invention d'une série d'instruments accroît l'intérêt des médecins pour l'objectivité de la quantification numérique au détriment de la vérité des sens. Parmi les nouveautés, signalons le stéthoscope (1816), le thermomètre (1860) et différentes méthodes d'analyse du sang, comme l'hémocytomètre de Gower (1871) qui permet de compter plus facilement le nombre de globules rouges d'un échantillon. Le rôle du praticien évolue en même temps que celui des laboratoires. La visite à domicile est peu à peu remplacée par la consultation au cabinet médical où le médecin interprète les résultats des analyses que lui livre l'hôpital. Selon la théorie des germes, la plupart des maladies sont causées par l'invasion d'organismes – désormais visibles grâce à des microscopes toujours plus sophistiqués – et ne résultent plus d'un déséquilibre interne.

Au 17^e siècle, Antony Thomiszoon van Leeuwenhoek (1632-1723) avait observé des animalcules dans l'eau. Au 19^e siècle, on apporta la preuve du rapport entre la présence de certaines bactéries et l'irruption de maladies. Grâce aux rayons X (1895), qui rendent visibles les os, puis au CAT scanner (scanner par tomographie axiale computerisée) et aux IRM (imagerie par résonance magnétique) au début des années 1970 qui révèlent la structure des tissus mous, il est désormais possible de détecter de manière objective la présence d'une tumeur ou d'autres lésions que l'on devait jusqu'ici se contenter de deviner par des signes extérieurs ou par palpation.

L'amélioration de la santé publique et la production des antibiotiques ont modifié le tableau des maladies. Les « fièvres » et les infections aiguës qui constituaient les maladies les plus répandues autrefois ont été remplacées par des maladies dégénératives chroniques comme les troubles cardiaques et l'arthrite. L'évolution des connaissances diététiques et du rôle des vitamines et des minéraux a pratiquement éliminé les « maladies de déficience », du moins dans le monde développé. On a clarifié le rôle joué par les hormones (du grec *hormân* « exciter »). En 2003, enfin, le projet de cartographie du génome humain (*The Human Genome Project*) est parvenu à séquencer les gènes humains.

Platon et Galien l'approuveraient : la médecine contemporaine est centrée sur les médicaments qui ne sont plus des extraits de plantes, mais des produits de synthèse. L'acide salicylique, extrait de l'écorce de saule utilisée au 18^e siècle pour couper la fièvre et la douleur, est fabriqué artificiellement en laboratoire depuis la deuxième moitié du 19^e siècle. On a baptisé ce remède « Aspirine », littéralement « qui est fait sans *Spiraea (ulmaria)* » pour le distinguer du produit extrait de manière naturelle.

Beaucoup de médicaments ont été découverts à cette époque en testant des produits dérivés de l'industrie chimique. De nouveaux médicaments sont aujourd'hui créés pour cibler des maladies spécifiques. Pendant des siècles, on a ainsi traité les maladies psychiques de la même manière que les maux physiques, par la saignée et la purgation. À la fin du 18^e siècle, on soigne la folie en agissant sur le corps, comme s'il s'agissait d'un trouble organique; on restreint la liberté du patient en le menottant ou en l'enfermant dans une camisole de force, au mieux on l'infantilise en attendant que son état s'améliore. Au 20^e siècle, des thérapies de choc se développent avec le recours à l'électricité (les électrochocs) et à la chirurgie (la lobotomie, consistant à sectionner une portion du cerveau), à côté des traditionnelles douches d'eau froide. Depuis 1950, l'essor des traitements médicamenteux a entraîné la découverte de nouveaux produits qui permettent de stabiliser le patient, parallèlement à d'autres méthodes comme la psychanalyse.

Les progrès de la médecine vont toutefois de pair avec l'apparition de nouvelles exigences. Nous consultons de plus en plus les médecins, et nous nous attendons à être guéris toujours plus vite. En même temps, notre foi en une « pastille par maladie » est ébranlée par l'apparition de maladies résistantes aux traitements, par les effets secondaires de certains médicaments, comme dans la tragédie de la thalidomide, et par la pression politique sur la consommation des médicaments. Nous voulons bénéficier d'une médecine de pointe toujours plus efficace, tout en souhaitant être suivis de manière personnalisée par un médecin attentif à notre individualité comme par le passé.

CONCLUSION

Cette introduction à la médecine grecque et romaine a mis en évidence des similarités entre les façons antique et moderne de penser et de soigner la maladie. Cela n'a rien de surprenant puisque nous partageons non seulement une expérience commune du corps – de la croissance à la mort en passant par les faiblesses et le déclin –, mais aussi un héritage culturel et artistique. Comme les Grecs et les Romains, nous pensons que certaines maladies viennent du « dehors », comme si les microbes et les virus avaient d'une certaine manière remplacé les dieux. Comme eux, nous pensons que d'autres maladies viennent de l'intérieur du corps, et nous nous jugeons responsables d'équilibrer nos humeurs ou d'assurer un apport adéquat de protéines ou de fibres. Nous continuons de penser que l'environnement peut influencer notre santé et le climat notre bien-être. Nous attribuons toujours aux médecins le pouvoir de nous aider à comprendre ce qui se passe dans notre corps; ils nous rassurent en nous expliquant que nos symptômes sont connus et que d'autres personnes en souffrent. Les connaissances anatomiques modernes, ainsi que la terminologie médicale actuelle, sont un héritage direct des Grecs, même si les développements de la technologie, de la pathologie, de la microbiologie et de la génétique ont profondément modifié les méthodes de diagnostic et de traitement. Enfin, nous partageons les mêmes réticences au moment de confier notre corps aux soins d'un médecin.

Parvenons-nous aujourd'hui à tout expliquer? En Grèce ancienne, les maladies pouvaient être envoyées et soignées par les dieux. Dans le mythe hésiodique de la jarre de Pandore, les maladies sont des entités indépendantes, errant par le monde hors du contrôle de Zeus. Imprévisibles, elles sont redoutées. Pour les contrôler, les auteurs médicaux antiques se sont efforcés de trouver les moyens de prédire leur cours en établissant un pronostic basé sur l'examen des signes corporels et des jours critiques.

Aujourd'hui, si les causes des maladies sont mieux comprises, de vieilles questions restent sans réponse. Si nombre d'entre elles sont transmises par les microbes, pourquoi certaines personnes les attrapent-elles, tandis que d'autres restent en bonne santé? Au 18^e siècle, on rendit à nouveau responsables de ces variations le mode de vie et la moralité personnelle. Au début du 20^e siècle, quand le principe de l'immunité fut

découvert, on mit au point les moyens de protéger les gens contre certaines maladies grâce aux vaccins et aux « antitoxines ». Mais en même temps, une culture du « vivre sainement » a émergé, dont les médias nous bombardent en expliquant combien de fruits il faut manger, quelle quantité d'eau boire, et quels exercices pratiquer. À côté de la médecine scientifique, des idées plus anciennes sur la responsabilité individuelle envers la santé continuent ainsi d'exister.

Le besoin de sentir que nous avons le monde sous contrôle est toujours très présent, et l'arrivée de nouvelles maladies ébranle notre confiance collective. Quand la médecine semble échouer, d'autres sortes d'explications surgissent. On a récemment tenté de faire du sida une punition divine de la débauche sexuelle, comme à chaque fois qu'une maladie en apparence inexplicable apparaît. La diffusion de la syphilis en Europe à la fin du 15^e siècle notamment, mais aussi la peste qui frappa Athènes vers 430 av. J.-C. constituent des exemples célèbres.

Celles et ceux qui exercent la médecine diffèrent toutefois à plus d'un égard : tous les médecins sont actuellement formés et diplômés, voire financés par l'État dans certains pays. Les témoignages relatifs au monde classique sont biaisés par le hasard de la conservation des sources, nous livrant des informations détaillées sur un médecin d'exception comme Galien, mais rien ou presque sur les autres. Nous avons quelques renseignements sur les herboristes et les devins, mais ils ne nous ont pas légué l'équivalent de la masse de documents écrits qui concernent la médecine hippocratique et galénique. La médecine de campagne grecque a dû beaucoup ressembler à celle de l'Italie rurale ; la plupart des témoignages se rapportent à la médecine urbaine, mais nous pouvons discerner des façons de soigner ancrées dans le cadre familial aussi bien dans le monde grec que romain. Hier comme aujourd'hui, le médecin ne représente pas nécessairement notre premier recours, ni la seule alternative possible.

Dans cet ouvrage, nous avons insisté sur la dimension de l'individu : le médecin antique doit prouver ses compétences en alliant une rhétorique convaincante à un habillement discret, des théories astucieuses à des méthodes spectaculaires. Ces médecins n'étaient pas seulement organisés en groupes familiaux et en confrérie. L'État a aussi joué un rôle dans la médecine antique. Il a sans doute encouragé le travail des anatomistes alexandrins qui accomplirent des dissections humaines avec l'accord des souverains Ptolémées. Si le médecin grec Archagathus fut probablement bien accueilli par l'État romain en période de guerre, sa transformation de « médecin des plaies » en « boucher » redouté suggère de profondes incompréhensions entre Grecs et Romains sur la manière de concevoir la médecine.

Les exemples contrastés de la pratique de la médecine grecque en Égypte et de la médecine grecque à Rome montrent l'importance du contexte social dans lequel les idées circulent. Si le patient (romain) a d'autres opinions sur la façon dont le corps fonctionne et doit être soigné, ce que le médecin (grec) lui dira peut paraître absurde ; s'il ne croit pas aux explications de ses symptômes, il ne sera pas disposé à suivre le traitement qu'on lui propose. Les recherches actuelles en anthropologie médicale occidentale montrent que les médecins d'aujourd'hui utilisent parfois des expressions non scientifiques, issues du langage populaire, pour se faire mieux comprendre du

patient, telles que « couvrir un rhume » ou « couper la fièvre », comme si un refroidissement était préparé ou entretenu de façon quasi volontaire, ou que la fièvre devait être stoppée à la façon d'un envahisseur. Le décalage entre savoir médical et savoir populaire était autrefois moins important qu'aujourd'hui, comme le montrent les œuvres de Pline et de Celse qui représentent ce que l'élite masculine romaine était censée connaître de la médecine.

La médecine a quitté le domaine du savoir quotidien en devenant une science ; alors que la médecine antique était très étroitement basée sur l'usage des sens, la médecine moderne demande à un laboratoire d'établir la vérité. Mais la médecine reste un art où le médecin tente de convaincre le patient de ses compétences. Il est possible que la personnalité du praticien soit le placebo le plus efficace de tous. Dans les textes hippocratiques, ce qui compte est d'agir avec tact ; l'uniforme hospitalier contemporain, composé de la blouse blanche et du stéthoscope, renvoie plutôt à la technologie moderne pour impressionner le patient. Mais hier comme aujourd'hui, spécialistes et généralistes doivent convaincre le patient de leur crédibilité, de leur empathie ainsi que de l'étendue de leur savoir.

Pourquoi les textes antiques accordent-ils tant d'importance à celui ou celle qui prodigue des soins ? Est-ce dans l'intention de décourager le patient de se soigner lui-même ? Comme nous l'avons vu au chapitre 5, Caton, adepte de l'automédication dans le cadre familial, explique que l'efficacité du chou réside dans la plante elle-même, peut-être pour se distancer des remèdes qu'il faut accompagner d'une incantation ; sans doute veut-il aussi suggérer qu'il n'est pas nécessaire de recourir à un médecin pour savoir bien utiliser un chou. Selon Galien, toutefois, Hérophile a affirmé qu'une substance médicamenteuse ne sert à rien sans la personne qui sait comment l'utiliser (*Sur la composition des médicaments selon les lieux* 6.8). Ces conceptions opposées sont le reflet de sociétés et de cultures différentes. Les écrits hippocratiques comptent parmi les plus anciens textes littéraires grecs, avec leurs listes, leurs notes et leurs théories qui expliquent les observations. Les modèles qu'ils proposent furent acceptés parce qu'ils correspondaient aux idées en vigueur : sur la nature de l'univers, les différences entre les hommes et les femmes, et la signification religieuse de certains nombres. Alors que la pensée médicale antique s'élaborait par analogie avec le monde naturel, l'agriculture et la cuisine, le 18^e siècle s'inspira largement du monde des machines.

La mission de la médecine est restée constante : expliquer pourquoi une personne tombe malade et soulager ses maux. Si les méthodes ont changé, les praticiens gardent le besoin d'affirmer leur autorité, de gagner la confiance du patient, et d'expliquer ses symptômes tout en lui offrant de l'espoir.

II. MÉDECINE ET ICONOGRAPHIE : LE DISCOURS DES IMAGES

Véronique Dasen

INTRODUCTION

L'iconographie constitue une ressource d'une richesse inégalée, bavarde quand les sources écrites se taisent, et pourtant souvent inexploitée par les historiens. Centrée sur le monde grec, et associée à différents types de supports (peintures de vase, reliefs, terres cuites, gemmes...), la sélection de documents qui constitue cette deuxième partie illustre la variété des informations que peuvent nous livrer les images. Elles jettent une lumière originale sur la façon dont les Grecs perçoivent et se représentent le corps, sain ou souffrant (→ chap. 7, 10, 11), donnent à voir les gestes essentiels qui ouvrent, blessent ou soignent (→ chap. 3, 5, 8, 11), et mettent en scène la relation complexe de la médecine avec le divin (→ chap. 4, 5, 6).

Les représentations figurées démontrent ainsi la proximité des pratiques anatomiques et sacrificielles (→ chap. 1) qui a conditionné une manière d'appréhender l'intérieur du corps (→ chap. 2, 3). Sur les reliefs votifs, les choix des dédicants traduisent l'importance culturelle de certains organes; l'impératif de la maternité, chevillée au destin des femmes, est révélé par les nombreuses offrandes de seins, bassins et vulves (→ chap. 6), tandis que l'omniprésence de la matrice sur les gemmes magiques utérines (→ chap. 9) rappelle que l'organe a longtemps résumé le corps de la femme tout entier et été tenu pour responsable de tous les troubles qui en font un être imparfait.

Ces nombreux documents pallient le silence des textes (→ chap. 2, 10, 11) ou livrent un regard décalé, complémentaire, sur des événements comme la « peste » d'Athènes (→ chap. 7) ou l'introduction du culte d'Asclépios (→ chap. 4).

La lecture de ces témoignages iconographiques n'est certes pas toujours aisée. Les imagiers reconstruisent le réel en opérant des choix. S'il est vain d'y rechercher une reproduction directe de la réalité quotidienne, ces œuvres offrent cependant un moyen privilégié d'accéder à un imaginaire collectif disparu, à la fois exotique et familier.

1. DISSECTION ET DÉCOUPES SACRIFICIELLES

Une série de vases grecs des 6^e et 5^e siècles av. J.-C. représentent les différentes étapes de la découpe des bêtes. L'extraction des parties vitales, les viscères ou *splanchna* (cœur, foie, rate, reins...), constitue un moment important fixé par les imagiers. Le découpage s'opère selon différents circuits comparables aux techniques traditionnelles que J.-L. Durand et G. Berthiaume ont pu observer en Tunisie islamique.

Ces documents montrent que l'histoire de la dissection s'est inscrite dans le développement d'autres pratiques anatomiques. À défaut d'avoir exploré l'intérieur du corps humain, les médecins et biologistes de l'époque classique ont souvent projeté sur l'homme leurs connaissances du corps animal. Leur savoir dérive en partie des pratiques de la boucherie sacrificielle.

Sur l'épaule d'un vase à eau, l'hydrie « Ricci » (→ fig. 1.1), une frise représente la préparation de la viande sacrificielle. À gauche, un sanglier ou porc sauvage est étendu sur le dos, les pattes antérieures tirées en arrière pour faire ressortir sa gorge; un



1.1

Hydrie ionienne à figures noires (hydrie « Ricci »), ~ 530-520 av. J.-C. Rome, Villa Giulia.



1.2 Skyphos attique à figures rouges, attribué aux suiveurs de Douris, ~ 470 av. J.-C. Varsovie, Musée national 14.24.64.

l'embrochage et le rôtissage des viandes sur la flamme de l'autel. Sur le vase à boire de Varsovie (→ fig. 1.2), le prêtre plonge son bras dans la carcasse en direction des reins encore logés dans le dos de l'animal.

La découpe sacrificielle obéit aussi à des impératifs religieux. Certains viscères, comme le foie, se prêtent à une lecture divinatoire (hiéroskopie). Sur un petit nombre de scènes, un guerrier en armes, entouré des siens, examine les entrailles d'un animal que lui tend un enfant, peut-être un esclave (→ fig. 1.3). L'hoplite s'apprête à partir au combat et l'aspect de l'organe lui indique si les dieux jugent le moment propice. Chez Euripide, Égisthe s'inquiète ainsi à la vue des viscères du jeune taureau qui vient d'être sacrifié :

Égisthe prend dans ses mains les parties sacrées et les observe. Un lobe manque au foie ; la veine porte et les vaisseaux voisins de la vésicule biliaire montrent à ses regards des saillies funestes. (*Électre* 826-829 ; trad. H. Grégoire et L. Parmentier, CUF)

Les techniques du *mageiros*, alliant les compétences du sacrificateur, du boucher et du cuisinier, constituent à leur manière les prémisses du geste anatomique. Elles proposent un modèle de découpe dont un écho se retrouve dans les textes médicaux. Le médecin hippocratique adopte mentalement des gestes similaires dans ses descriptions de dissection imaginaire, usant des mêmes voies d'accès :

[... Si] la réduction n'est possible ni par succussion, ni par tout autre moyen, il ne resterait qu'à ouvrir le corps du blessé, enfoncer la main dans le ventre et repousser la vertèbre d'avant en arrière : mais cela ne se peut sur un mort et cela ne se peut sur un vivant. (*Des articulations* 46 ; Littré IV.196-198)



1.3 Amphore attique à figures rouges, attribuée au peintre de Kléophradès, ~ 500 av. J.-C. Würzburg, Martin v. Wagner Museum L 507.

La structure des descriptions anatomiques d'Aristote livre également la trace d'un savoir issu du traitement sacrificiel. Dans le traité des *Parties des animaux*, les organes internes sont énumérés en partant du cou, de l'œsophage et de la trachée-artère pour arriver aux entrailles. Les viscères sont décrits dans l'ordre déterminé par les pratiques rituelles, passant du cœur au poumon, au foie et à la rate pour finir avec les reins (*Parties des animaux* 4.665 a 27-28).

POUR EN SAVOIR PLUS

J.-M. Annoni, V. Barras, « La découpe du corps humain et ses justifications dans l'Antiquité », *Canadian Bulletin of Medical History*, 10, 1993, 189-204.

G. Berthiaume, *Les rôles du mégéiros : étude sur la boucherie, la cuisine et le sacrifice dans la Grèce ancienne*, Leiden / Montréal, 1982.

J.-L. Durand, « Bêtes grecques », in M. Detienne, J.-P. Vernant (éds), *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, 1979, 133-167.

F. Lissarrague, *L'autre guerrier. Archers, peltastes, cavaliers dans l'imagerie attique*, Paris / Rome, 1990.

M. Vegetti, *Il coltello e lo stilo*, Milano, 1996 (3^e éd.).

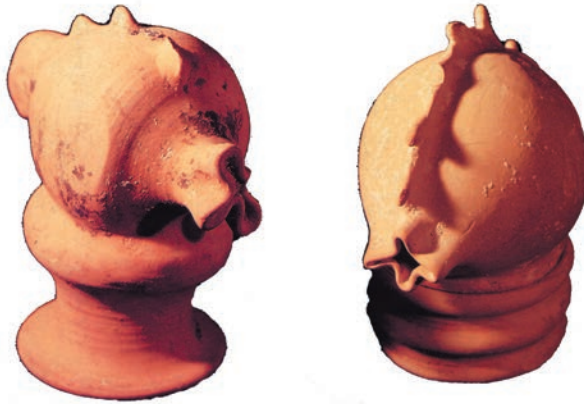
2. VOIR L'INTÉRIEUR



2.1 Terre cuite
(H. 12, L. 8 cm),
modèle d'utérus,
3^e-2^e s. av. J.-C.
Lausanne, Musée
cantonal d'archéologie
et d'histoire
08814.

Les sanctuaires d'Étrurie et d'Italie centrale ont livré de nombreuses offrandes anatomiques en terre cuite. Fabriquées entre la fin du 4^e siècle et la fin du 2^e siècle av. J.-C., elles ont été déposées dans des lieux de culte consacrés à des divinités salutaires comme Héra-Uni, Déméter-Véi à Vulci ou Aphrodite-Turan à Gravisca. À côté de représentations de parties du corps (tête, yeux, bras, mains, sein, jambes, pieds, sexe masculin, vulve...), d'autres modèles figurent des organes internes (utérus, intestins, cœur...), isolés ou groupés sous la forme de plaque dite polyviscérale ou de buste dont l'abdomen est ouvert.

L'utérus est l'organe le plus fréquemment figuré de manière isolée (→ fig. 2.1, 2.2). La typologie des terres cuites varie d'un site à l'autre. La plupart des objets sont de forme allongée avec un col ouvert, à l'image d'une petite outre, *utriculus*, à l'origine du terme « utérus » selon Pline l'Ancien (*Histoire naturelle* 11.209). L'image de la matrice comme contenant est répandue dans les textes médicaux grecs. Les traités hippocratiques la comparent à un récipient générique, *angos* (*Épidémies* 6.5.11; Littré v.318) et parfois plus spécifiquement à une outre, *askos* (*Des maladies des femmes* 1.61; Littré VIII.124-125), voire à un lécythe, *lekythos*, un vase à col étroit, pour illustrer une présentation difficile de l'enfant en position transversale (*Des*



2.2 Terre cuite, modèle d'utérus, de Vulci, Fontanile di Lignesina, 3^e-2^e s. av. J.-C. Museo archeologico di Toscana.

maladies des femmes 1.33 = Littré VIII.78). La surface des terres cuites présente souvent un relief côtelé qui semble reproduire les plis du cuir d'une outre: il pourrait aussi évoquer les contractions nécessaires au processus de l'accouchement, et traduire ainsi le vœu d'obtenir une délivrance facile et rapide. L'organe stylisé est figuré dans la région du bas-ventre sur des modèles plus complexes, comme la plaque de Berlin (→ fig. 2.3).

Les plaques polyviscérales et les bustes fendus exposent des entrailles avec une ostentation sans équivalent dans le monde classique. Dans quelle mesure ces objets dérivent-ils d'anatomies réelles? Leur modèle est-il humain ou animal? Le sujet reste controversé. Des spécialistes ont cherché à identifier les organes représentés. Sur la plaque de Berlin, on peut reconnaître l'utérus, le côlon, le foie, le diaphragme et le larynx (→ fig. 2.3), sur le buste masculin de Genève, les poumons, le foie, la rate et les intestins (→ fig. 2.5). Sur d'autres modèles, les tentatives d'identification ne parviennent pas toujours à des résultats concluants. Souvent l'artisan a mêlé des éléments réalistes et fantastiques; les organes sont animalisés, comme la trachée-artère de la plaque polyviscérale de Tessenano qui se termine en tête de serpent (→ fig. 2.4), ou l'utérus en forme de poisson ou d'animal étrange de Fontanile di Lignesina (→ fig. 2.2).

La profusion de ce type d'offrandes témoigne-t-elle d'un savoir médical plus avancé en Étrurie? Leur



2.3 Plaque en terre cuite polyviscérale (H. 16.2 cm, L. 17 cm), 3^e-2^e s. av. J.-C. Berlin, Antikenmuseum TC 1333.



2.4 Plaque en terre cuite poly-viscérale (H. 29,5 cm), de Tessenano, 3^e-2^e s. av. J.-C. Rome, Villa Giulia 87233.



2.5 Buste masculin en terre cuite (H. 64 cm.), 3^e s. av. J.-C. Coll. privée, Genève (provenance inconnue).

signification est éclairée par les pratiques religieuses. En milieu étrusque, l'observation des viscères de l'animal sacrifié, notamment du foie, mais aussi du cœur, détient une importance particulière. Le prêtre sait y déchiffrer une projection de la volonté divine. Cet intérêt pour la géographie corporelle interne est ici transféré sur le plan humain. Le pèlerin offre l'image de ses entrailles en témoignage de piété et de soumission (→ fig. 2.5). Il cherche à attirer la bienveillance de la divinité pour solliciter une guérison ou assurer la santé retrouvée en maintenant l'organe au regard du dieu (→ *infra* fig. 5.2).

POUR EN SAVOIR PLUS

- V. Dasen, S. Ducaté-Paarmann, « Hysteria and metaphors of the uterus », in S. Schroer (éd.), *Images and Gender. Contributions to the Hermeneutics of Reading Ancient Art* (OBO 220), Fribourg/Göttingen, 2006, 239-261.
- P. Decouflé, *La notion d'ex-voto anatomique chez les Étrusco-romains*, Bruxelles, 1964.
- S. Ducaté-Paarmann, « Voyage à l'intérieur du corps féminin. Embryons, utérus et autres organes internes dans l'art des offrandes anatomiques antiques », in V. Dasen (éd.), *L'embryon humain à travers l'histoire. Images, rites et savoirs*, Gollion, 2007, 65-82.
- J. MacIntosh Turfa, « Anatomical votives and Italian medical traditions », in R. De Puma & J. Penny Small (éds.), *Murlo and the Etruscans. Art and Society in Ancient Etruria*, Wisconsin, 1994, 224-240.
- , « Votive offerings in Etruscan religion », in N. Thomson de Grummond, E. Simon (éds), *The Religion of the Etruscans*, Austin, 2006, 90-115.
- M. Tabanelli, *Gli ex-voto poliviscerali etruschi e romani*, Firenze, 1962.

3. LE CORPS BLESSÉ

Ce n'est pas sans une grande répugnance que l'on peut voir de quoi est composé le genre humain, par exemple le sang, la chair, les os, les vaisseaux et autres parties semblables. (Aristote, *Parties des animaux* 645a ; trad. P. Louis, CUF)

Si l'observation de plaies ouvertes a fait progresser les connaissances de la structure interne du corps, rien dans l'imagerie classique ne rend compte de cette expérience. Les représentations de blessures foisonnent dans l'iconographie classique, mais elles restent d'une grande économie qui contraste avec la précision anatomique des descriptions littéraires.

Les scènes de combat de l'*Illiade* et les scènes figurées sur les vases grecs attiques ne suivent pas les mêmes conventions, même si des correspondances peuvent être trouvées. Alors que les textes homériques cherchent à rehausser les exploits des héros en décrivant par le menu des traumatismes atroces, les imagiers grecs opèrent des choix qui codifient l'expression de la violence et lui imposent des limites.

D'ordinaire, seul le jaillissement du sang rend l'impact des coups visibles. Sur le stamnos conservé à Munich, Hector s'effondre mortellement atteint par Achille (→ fig. 3.1). Le ventre ne libère pas ses entrailles, la tête n'éclate pas, comme c'est le cas dans l'*Illiade*. L'intégrité corporelle du héros est respectée. L'image du fluide vital qui s'écoule de son corps suffit à résumer la brutalité du combat et indique son issue fatale. Soigneusement mis en scène par de fins traits, le flot sanguin symbolise la vie qui s'échappe.

La localisation des blessures mortelles peut étonner. Le côté droit est souvent atteint, même dans les scènes de meurtre où l'on vise pour tuer, alors que l'on s'atten-



3.1 Stamnos attique à figures rouges, ~ 485 av. J.-C. Munich, Antikensammlungen 2406 WAF.

draît à voir le cœur transpercé. La partie droite est probablement une cible conventionnelle parce qu'il s'agit du côté le plus vulnérable de l'hoplite qui tient son bouclier de la main gauche et son épée de la droite.

S'il est vain de rechercher dans ces scènes des informations sur l'état des connaissances de l'anatomie interne, il reste que la fréquence plus élevée des représentations de blessures sur les vases à figures rouges du 5^e siècle pourrait témoigner de l'intérêt croissant des artistes pour l'anatomie humaine, mais externe.

Les blessures qui impliquent une mutilation ne sont qu'exceptionnellement figurées. L'exemple le plus célèbre est celui du démembrement du roi Penthée, tué par des ménades, les suivantes de Dionysos, que le dieu a plongées dans une transe meurtrière. Pris pour un animal, Penthée est déchiqueté. Si le spectacle de ses membres disjoints suscite l'horreur, celle-ci n'est pas exacerbée par l'ajout de détails anatomiques. Sur le vase conservé à Berlin (→ fig. 3.2), trois femmes en proie à la folie divine transportent la tête et les membres proprement découpés du héros.



3.2 Hydrie attique à figures rouges, ~ 500 av. J.-C. Berlin, Antikensammlung 1966.18.

Peut-on expliquer les limites que s'imposent les imagiers grecs ? Au souci de respecter la beauté physique du héros s'ajoute un rejet culturel de la vue des structures internes du corps. Aristote et d'autres auteurs expriment clairement un sentiment de dégoût qui explique en partie l'absence de dissection humaine avant l'époque hellénistique :

Si comme dit Aristote, les hommes avaient les yeux de Lyncée pour pénétrer ce qui fait obstacle à la vue, n'est-il pas vrai qu'une fois ses viscères perçus à l'intérieur, ce fameux corps d'Alcibiade, si beau en surface, leur paraîtrait d'une laideur extrême. (Boèce, *Consolations* 3.8 ; trad. J.-Y. Guillaumin, *La roue à livres*)

POUR EN SAVOIR PLUS

R. Bridler, S. Geroulanos, *Trauma. Wund-Entstehung und Wund-Pflege im antiken Griechenland*, Mainz, 1994.

M.D. Grmek, D. Gourevitch, *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998.

M. Halm-Tisserant, « Le sang et la blessure dans l'imagerie vasculaire de la guerre en Grèce », *Ktema*, 31, 2006, 309-338.

Ch. Salazar, *The Treatment of War Wounds in Graeco-Roman Antiquity*, Leiden, 2000.

4. ASCLÉPIOS

Réalisé à Athènes pendant la guerre du Péloponnèse (431-404 av. J.-C.), dans le style maniériste qui caractérise la production de l'atelier du peintre de Meidias, le plat de Leuven (→ fig. 4.1) nous offre l'image inhabituelle d'un Asclépios enfant qui évoque à la fois son destin singulier et le succès de son culte.

Au centre, une femme porte dans ses bras le jeune dieu, la tête parée d'une couronne végétale et d'une belle chevelure aux longues boucles. Son nom, Asclépios, est inscrit à sa gauche, tandis que celui d'Épidauros est partiellement conservé au-dessus



4.1 Plat attique à figures rouges, attribué au peintre de Meidias (H. 2.2 cm, D. 20.8 cm), ~420-410 av. J.-C. Leuven, Katolieke Universiteit, Didaktisch Museum (Archeologie).

de la nymphe personnifiant le lieu de son sanctuaire. Les noms des deux autres figures féminines font allusion à la prospérité qu'apporte l'enfant : Eudaimonia, « Le Bonheur », est assise face à lui, tandis qu'une troisième nymphe, dont seul le « Eu » initial est conservé (Eukleia ou Eutychia, « La Gloire » ou « La Bonne Fortune »), s'appuie sur l'épaule d'Épidauros. Les riches atours des nymphes, vêtues de fines étoffes plissées, ornées de bracelets, colliers et boucles d'oreilles, contrastent avec la nudité de l'enfant (→ fig. 4.3 et 4.4). Son âge tendre est caractérisé par sa pose, dans les bras d'une femme, et par l'absence de vêtement qui révèle la beauté de son jeune corps gracile. Sa vulnérabilité est soulignée par le port en bandoulière du traditionnel cordon d'amulettes, évoqué ici par un simple ruban, mais où pendent d'ordinaire diverses breloques destinées à protéger les tout-petits. Son regard frontal interpelle le spectateur avec une hardiesse qui révèle sa nature suprahumaine.

Deux éléments suggèrent la filiation d'Asclépios à Apollon, et peut-être aussi la dimension mantique de son art : le trépied, qui surmonte une colonne ionique à l'arrière-plan, et l'omniprésence du laurier sous différentes formes. Son feuillage coiffe la tête de l'enfant divin, il compose la couronne fleurie qui entoure l'ensemble de la scène, ainsi que la guirlande, agrémentée de baies rondes, que tient Eudaimonia.

On a proposé de voir dans cette scène une allusion à un concours choral de dithyrambe en l'honneur d'Apollon où le poète victorieux aurait chanté la naissance miraculeuse du bébé, extrait par son père du ventre de sa mère morte, Coronis, déjà livrée aux flammes du bûcher. Cette version du mythe, localisée en Thessalie (Pindare, *Pythiques* 3), met en scène le destin emblématique d'Asclépios, sous le signe d'une mort transgressée, qui fonde sa qualité de héros salvateur, d'intermédiaire entre les hommes et les dieux.

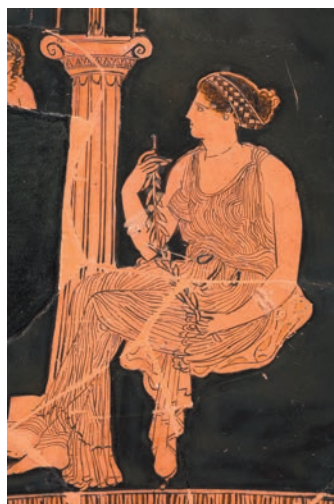
La scène pourrait se référer à une autre variante du mythe, rapportée par Pausanias (2.26), qui le fait naître moins tragiquement dans la région d'Épidaure. Séduite par



4.3

Détails

4.4



Apollon, Coronis aurait abandonné le nouveau-né après avoir accouché secrètement. Comme d'autres enfants légendaires protégés par les dieux, l'enfant fut miraculeusement nourri par une chèvre et gardé par un chien berger.

La fabrication du plat pourrait coïncider avec l'introduction du culte d'Asclépios à Athènes en 420 / 419 pendant la paix de Nicias ; selon Plutarque (*Vie de Numa* 4.10), le poète Sophocle aurait accueilli le dieu dans sa maison lors de son arrivée dans la cité. Sur le plat, aucun détail ne suggère les compétences médicales du dieu, mais les personifications du bonheur et de la bonne fortune évoquent l'espoir des Athéniens de retrouver la santé et la prospérité grâce à la protection du dieu nouvellement installé.

On relèvera que c'est aussi dans l'atelier du peintre de Meidias que se trouvent les plus anciennes représentations d'Hygie dont le culte est alors aussi introduit à Athènes.

POUR EN SAVOIR PLUS

L. Burn, *The Meidias Painter*, Oxford, 1987.

B. Holtzmann, s.v. *Asklepios*, in *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (LIMC)*, I, Zürich / München, 1981, 862-896.

H. A. Shapiro, *Personifications in Greek Art*, Kilchberg, 1993.

A. Verbanck-Piérard (dir.), *Au temps d'Hippocrate : médecine et société en Grèce antique*, Mariemont, 1998.

5. MÉDECINE ET RELIGION

Un abondant matériel dédicatoire a été déposé dans les sanctuaires de dieux et héros guérisseurs. Si les offrandes en matière périssable, comme les tableaux peints sur bois, ou en métal précieux, comme les plaquettes d'or ou d'argent, ne nous sont généralement pas parvenues, nous disposons de nombreux documents en terre cuite et en pierre. Favorisée par la présence à Athènes d'artisans spécialisés, la production des reliefs figurés de l'Asclépiéion du Pirée est particulièrement importante. Elle débute vers 425 av. J.-C. et se poursuit jusqu'à la fin du 4^e siècle. On peut répartir les monuments en deux groupes. Une série de reliefs représente l'épisode d'une guérison miraculeuse, obtenue par incubation, *enkoimêsis*, en dormant dans l'*abaton*, un portique aménagé en dortoir à l'intérieur du sanctuaire. L'autre série, plus importante, montre un groupe de fidèles s'avançant vers le dieu, parfois en lui offrant un sacrifice animal (bœuf, béliet, porc...) en témoignage de reconnaissance ou afin d'obtenir sa bienveillance.

Un relief conservé au Musée du Pirée appartient à la première catégorie (→ fig. 5.1). Il évoque la pratique de l'incubation et met en scène le rêve d'une malade, mais sans donner d'information sur l'espace architectural de l'*abaton*. La composition concentre différents niveaux de réalité, à gauche humain, à droite divin, et différents moments, pendant et après l'intervention du dieu. Les deux registres sont simplement séparés par un lit où repose une femme endormie, le visage de face, entre deux mondes par la grâce du sommeil. La partie de droite évoque l'intervention en rêve du dieu. Debout à la



5.1 Relief en marbre de l'Asclépiéion du Pirée (H. 41 cm, L. 78 cm), 4^e s. av. J.-C. Athènes, Musée du Pirée 405.

tête du lit, Asclépios, barbu et le front ceint d'un bandeau, se penche sur la malade en étendant les deux mains sur son cou et ses épaules. Cet attouchement transmet-il son pouvoir guérisseur ou s'agit-il d'un geste médical thérapeutique ? Derrière lui se tient un personnage féminin, Hygie, la fille d'Asclépios, qui soulève d'une main le coin de son *himation* avec la pudeur d'une mortelle ; elle personnifie la santé retrouvée, le bien le plus précieux des humains. À gauche, un groupe de quatre personnes, de taille plus réduite, avance en observant la scène, la main droite levée en signe de salut. Il s'agit sans doute de la famille de la jeune femme qui vient rendre hommage au dieu pour la guérison obtenue. La réalisation du relief constitue le gage de leur gratitude et place en même temps l'ensemble de la famille sous la protection divine.

Une iconographie similaire se retrouve sur les monuments dédiés à d'autres divinités guérisseuses. Sur le relief offert par Archinos au héros et dieu Amphiaraos (→ fig. 5.2), la représentation se découpe à nouveau en différents registres. Les deux piliers qui encadrent la scène situent l'épisode dans le sanctuaire. Symbole de l'attention et de l'omniprésence divines, une paire d'yeux surmonte l'édifice. À droite, l'arrière-plan décrit le malade allongé sur un lit, probablement endormi dans le portique d'incubation ; un homme debout, peut-être un prêtre, observe comment un serpent vient lécher l'épaule du patient. L'intervention du reptile pourrait déjà faire partie d'un rêve qui se développe au premier plan dans la partie gauche du relief. Le malade imagine qu'Amphiaraos le soigne à la manière d'un médecin ; le dieu, d'une taille sur-naturelle, tient le bras du jeune homme et semble utiliser un instrument pour pratiquer une incision. Au centre, dans le fond, une stèle se dresse sur un pilier, évocation de l'offrande que le patient a fait ériger en reconnaissance de sa guérison.

Dans la catégorie des reliefs de type sacrificiel, la dimension familiale du culte est soulignée par la présence régulière d'enfants parmi les dédicants. La composition d'un



5.2

Relief en marbre de l'Amphiaréion d'Oropos (H. 51 cm, L. 53 cm), début du 4^e s. av. J.-C. Athènes, Musée archéologique national 3369.

deuxième document de l'Asclépiéion du Pirée se découpe à nouveau en deux registres, humain et divin (→ fig. 5.3). À gauche, une famille de cinq personnes de tous âges vient sacrifier un bélier à l'autel du sanctuaire en remerciement pour une guérison ou pour se concilier la protection divine. Un jeune garçon tient l'animal et porte un panier d'offrandes; derrière lui, une petite fille marche à côté de ceux qui pourraient être ses parents suivis d'une servante. À la droite de l'autel, le dieu debout, appuyé sur un bâton, accueille la procession. Sur d'autres reliefs, il est souvent accompagné de membres de sa propre famille. Sa taille supérieure à celle des dédicants traduit sa nature divine, renforcée par l'apparition d'un immense serpent

5.3

Relief en marbre de l'Asclépiéion du Pirée (H. 25,5 cm, L. 30 cm), ~ 425-400 av. J.-C. Athènes, Musée archéologique national 1407.



enroulé qui se dresse derrière lui, emblème de son pouvoir thérapeutique. Sur certains reliefs, la présence du reptile suffit à évoquer celle du dieu. Lié aux forces régénératrices, à la protection de la fertilité et de la prospérité, le serpent est aussi le gardien de l'espace domestique. Il n'est cependant pas l'attribut exclusif d'Asclépios; on le trouve associé au culte d'autres dieux ou héros guérisseurs, comme Amphiaraos.

POUR EN SAVOIR PLUS

J. Boardman *et al.*, « Greek dedications », in *Thesaurus Cultus et Rituum Antiquorum (ThesCRA)*, I, Los Angeles, 2004, 269-318.

M. Edelmann, *Menschen auf griechischen Weihreliefs*, München, 1999.

U. Hausmann, *Griechische Weihreliefs*, Berlin, 1960.

G. Neumann, *Probleme des griechischen Weihreliefs*, Tübingen, 1979.

A. VERBANCK-PIÉRARD (dir.), *Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce antique*, Mariemont, 1998.

6. OFFRANDES ANATOMIQUES

De nombreuses offrandes dédicatoires représentent les parties du corps placées sous la protection d'une divinité guérisseuse. Les modèles en terre cuite sont relativement rares en Grèce, à l'exception de l'ensemble découvert dans le sanctuaire d'Asclépios à Corinthe. À la différence des modèles étrusco-romains, les offrandes anatomiques grecques représentent essentiellement des organes externes, une particularité à mettre peut-être en relation avec une réticence culturelle à plonger dans l'intérieur du corps (cf. *supra* 3 Le corps blessé). Leur production en masse s'échelonne de la fin du 5^e siècle av. J.-C. au 3^e siècle apr. J.-C.

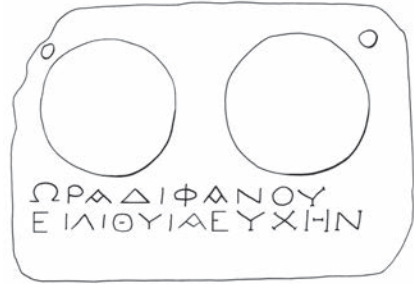


De manière générale, les organes les plus souvent représentés sont, dans l'ordre d'importance, les yeux, la main ou le bras, le pied ou la jambe (→ fig. 6.1), le torse, les seins (→ fig. 6.2), le sexe masculin, la vulve (→ fig. 6.3) et les oreilles. Mais cette distribution peut varier dans chaque sanctuaire selon le champ de compétence de la divinité. La représentation de certains organes peut aussi être trompeuse: leur valeur est purement symbolique, sans rapport avec une maladie. Les oreilles peuvent ainsi évoquer le souci du fidèle que le dieu écoute sa prière, une paire d'yeux qu'il veille sur sa santé avec attention, tandis que les empreintes de pieds suggèrent une présence surnaturelle bienveillante.

6.1 Relief en marbre de l'Asclépiéion de Mélos (H. 34,3 cm, L. 19,7 cm), ~ 100-200 apr. J.-C. Londres, British Museum, 809, GR 18675-8.117 (collection Blacas).

Sans inscription, il est impossible de savoir si l'offrande fut apportée afin d'obtenir une guérison ou en remerciement d'un vœu exaucé. Aucune pathologie n'est d'ordinaire figurée. La jambe gauche sculptée sur un relief en marbre de l'île de Mélos (→ fig. 6.1) porte une inscription qui nous apprend que le monument a été dédié à Asclépios et Hygie par une femme, Tyché, en « action de grâce (*eucharistèrion*) », probablement pour une guérison, mais sans préciser de quel mal elle souffrait. Le membre, coupé au-dessus du genou, est soigneusement détaillé, mais sans montrer d'anomalie. Comme la grande majorité des offrandes anatomiques conservées, il est figuré sain ou guéri, sans doute tel que le patient souhaitait l'obtenir.

Le caractère générique des offrandes anatomiques, simplement personnalisées par l'ajout d'une inscription, permettait de s'en procurer aux abords du sanctuaire pour différentes occasions. Découverte à Paros dans le sanctuaire d'Éileithyia, la patronne des naissances, une plaque en marbre avec deux seins (→ fig. 6.2), dédiée par Ora, fille de Diphanes « à l'occasion d'un vœu, d'une prière (*euchèn*) », peut se rapporter à



6.2 Relief en marbre de Paros, sanctuaire d'Éileithyia (H. 13,6 cm., L. 19,8 cm), 1^{er} s. av.-1^{er} s. apr. J.-C. Musée de Paros 307.



6.3 Relief en marbre de Samos, sanctuaire d'Aphrodite (H. 21 cm, L. 15 cm), 1^{er}-2^e s. apr. J.-C. Samos, Vathy Museum 210.

un problème d'allaitement, à la guérison d'une tumeur ou à une heureuse délivrance. De même, le bassin féminin découvert dans le sanctuaire d'Aphrodite à Samos (→ fig. 6.3) a pu être offert autant par une femme souffrant d'un trouble gynécologique que comblée par une naissance.

L'absence d'indication morbide n'est toutefois pas certaine. Des rehauts de peinture, aujourd'hui effacés, ont pu marquer l'endroit malade, comme on l'observe parfois sur des offrandes en terre cuite étrusco-romaines. Un relief votif provenant du sanctuaire du héros guérisseur Amynos à Athènes présente une scène exceptionnelle où la cause du mal est représentée (→ fig. 6.4). Un homme debout tient une jambe de taille surhumaine sillonnée par une grosse veine qui pourrait indiquer une varice ou un problème circulatoire plus important. La nature de la scène et l'identité de l'homme sont incertaines : s'agit-il du dédicant, Lysimachidès, apportant un ex-voto dans le sanctuaire d'Amynos, ou de l'intervention miraculeuse d'Amynos

sur la jambe malade ? La dimension excessive du membre et l'indication inhabituelle de la veine gonflée incitent à pencher en faveur de la deuxième interprétation : le dieu serait figuré intervenant en rêve sur une jambe douloureuse dont la taille traduit la gravité du mal.

POUR EN SAVOIR PLUS

- S.B. Aleshire, *The Athenian Asklepieion. The People, their Dedications, and the Inventories*, Amsterdam, 1989.
- , *Asklepios at Athens. Epigraphic and Prosopographic Essays on the Athenian Healing Cults*, Amsterdam, 1991.
- B. Forsén, *Griechische Gliederweihungen. Eine Untersuchung zu ihrer Typologie und ihrer religions- und sozialgeschichtlichen Bedeutung*, Helsinki, 1996.
- W.H.D. Rouse, *Greek Votive Offerings: an Essay in the History of Greek Religion*, Cambridge, 1902.
- F.T. van Straten, « Gifts for the gods », in H.S. Versnel (éd.), *Faith, Hope and Worship*, Leiden 1981, 65-151.



6.4

Relief en marbre de l'Amynéion, Athènes (H. 73 cm, L. 35 cm), ~350-300 av. J.-C. Athènes, Musée archéologique national 3526.

7. AUTOUR DE LA « PESTE » D'ATHÈNES

Un cratère en cloche attique de 430-420 av. J.-C. livre une scène insolite (→ fig. 7.1 et 7.2). Au centre, un homme hirsute, nu, accroupi, se tient prostré, les bras croisés sur la poitrine. Son visage est empreint d'une expression profondément affligée, le front marqué de rides, le regard absent. Devant lui fument les restes d'un feu. Il est entouré de deux personnages debout qui semblent l'interpeller. À gauche, un homme vêtu d'un *himation*, la tête coiffée d'un bandeau orné d'un élément pointu, s'appuie sur sa canne et lui adresse un geste de la main gauche. Dans le champ, un pilier hermaïque barbu arbore la même couronne que l'homme debout. À droite, une femme, coiffée d'un bandeau similaire à pointes, vêtue du *chiton* et de l'*himation*, soulève une étoffe de la main droite et désigne de la gauche l'homme accroupi. Derrière elle se trouve un édifice, résumé par deux colonnes doriques et un pilastre, dont le toit plat supporte deux branches de feuillage (du laurier ou de l'olivier) et la base d'un vase. Une sorte de barre hérissée de deux pointes relie une colonne au pilastre et semble fermer un des côtés du bâtiment.

Différentes interprétations ont été proposées de cette scène énigmatique qui pourrait se rapporter à la situation dramatique qu'affronte à la même époque la population d'Athènes, décimée par une épidémie très grave décrite par Thucydide dans *La guerre du Péloponnèse*.

Une hypothèse voit dans l'homme accroupi un *pharmakos* ou « bouc émissaire », choisi pour être chassé par la collectivité après avoir été humilié et battu. Concen-



7.1

Cratère en cloche attique à figures rouges (H. 27.8 cm, D. 29.2 cm),
~ 430-420 av. J.-C. Copenhague, Musée national 3760.

7.2



trant sur lui toutes les souillures de la cité, son départ devait délivrer les habitants du malheur. Les textes qui évoquent cette coutume suggèrent que le personnage expulsé devait réunir un certain nombre de critères: la laideur physique, un statut social inférieur, voire servile, une occupation dégradante. Certains textes parlent de mise à mort, d'autres n'évoquent que le bannissement hors du territoire de la cité. À Athènes, le rituel semble avoir eu lieu en cas d'extrême nécessité en mai lors des Thargélies, fêtées en l'honneur d'Apollon, dieu purificateur; la mise à mort y est remplacée par un simulacre qui se termine par une expulsion. La position humiliante et la physionomie enlaidie du personnage du cratère de Copenhague pourrait témoigner du recours à ce rite pour tenter d'éradiquer la « peste » d'Athènes. L'homme serait prostré devant le temple d'Apollon Delphinios, à l'est duquel se trouvait un Hermès « de la porte d'Égée » selon Plutarque (*Vie de Thésée* 12.6). Il aurait vu ses vêtements brûler et serait sur le point d'en recevoir de nouveaux avant d'être chassé. Des détails manquent toutefois, comme l'indication du collier rituel de figues que l'on faisait porter au *pharmakos*.

Une explication alternative identifie le personnage à un malade de la « peste », en proie aux souffrances que Thucydide 2.49.5 nous décrit :

Les malades ressentait intérieurement une fièvre si dévorante que les vêtements les plus légers et les plus fines étoffes de lin leur étaient insupportables; ils tenaient à rester nus.

L'homme se serait réfugié auprès d'un sanctuaire dédié à Héraclès *Alexikakos*, qui « détourne le mal », dans sa fonction de dieu guérisseur. Une statue aurait été érigée au héros salvateur pendant la « peste » d'Athènes dans un dème des environs d'Athènes. La scène du vase ferait allusion à la recherche de sa protection. Thucydide 2.52.3 évoque le désespoir de ceux qui tentèrent en vain de se placer sous la protection divine :

On mourait dans les sanctuaires où campaient les réfugiés et dont le sol était jonché de cadavres.

La barrière à pointe indiquerait la fermeture du temple pour empêcher toute souillure d'y entrer. Le foyer encore fumant témoignerait du recours au feu pour tenter de purifier l'air des miasmes, et peut-être détruire ceux que transporte le tissu que tient la femme.

POUR EN SAVOIR PLUS

- C. Bérard, « Pénalité et religion à Athènes. Un témoignage de l'imagerie », *Revue archéologique*, 1, 1982, 137-150.
 J. Bremmer, « Scapegoat Rituals in Ancient Greece », *Harvard Studies in Classical Philology*, 87, 1983, 299-320.
 M. Carabatea, « Herakles and a 'Man in Need?' » in O. Palagia (éd.), *Greek Offerings. Essays on Greek Art in Honour of John Boardman*, Oxford, 1997, 131-143.

8. L'OFFICINE D'UN MÉDECIN

Un petit vase attique (→ fig. 8.3), plus ancien que les premiers traités hippocratiques, recrée l'intérieur de l'officine d'un médecin. Le lieu est évoqué avec l'économie de moyens qui caractérise l'imagerie attique. Au centre, le praticien est assis sur une chaise et tient fermement le bras d'un patient pour y pratiquer une incision avec un instrument dont on ne distingue pas la forme exacte. Le visage imberbe du médecin traduit sa jeunesse et contraste avec le portrait canonique du médecin idéal, tel qu'il prend forme à l'époque hellénistique, avec le port d'une barbe qui suggère à la fois son expérience et sa qualité de philosophe, tout en le rapprochant du modèle divin d'Asclépios.

Pour définir l'espace de l'officine, l'imagier a figuré au mur trois ventouses qui sont des instruments familiers et les emblèmes de la profession médicale. L'équipement est complété par une grande bassine en bronze aux pieds du médecin, peut-être destinée à contenir l'eau pour laver les plaies. La position du médecin trouve un écho dans le traité plus récent *De l'officine du médecin* 3-4. L'auteur préconise d'être assis avec « les pieds dans la verticale des genoux [...], les avant-bras fléchis à angle droit », et d'avoir des gestes d'une dextérité alliant l'efficacité à l'élégance (trad. Littré III.281-283 et 289). L'attitude du patient est elle aussi exemplaire. Bien appuyé sur sa canne, il présente calmement son bras et penche la tête pour observer l'opération :

L'opéré secondera l'opérateur par le reste de son corps [...] de la façon qui lui sera le plus facile de conserver la position qui importe, évitant de se laisser couler, de s'affaïsser, de se détourner, de laisser pendre le membre, afin de maintenir la partie opérée dans la position et la forme qui conviennent, pendant la présentation au médecin, pendant l'opération, pendant l'attitude qui doit suivre. (*De l'officine du médecin* 3 ; trad. Littré III.283-285)

Le médecin et son patient ne sont pas seuls, la consultation se déroule en présence d'autres clients qui attendent leur tour. De part et d'autre de la scène centrale, deux hommes arborent des bandages qui désignent à la fois leur état de malade et l'habileté du médecin qui les traite. Le premier, assis sur un tabouret, porte sur son bras gauche un pansement peint en rehaut blanc (→ fig. 8.5). Le deuxième, debout derrière le médecin, a le mollet de la jambe gauche bandé (→ fig. 8.2).

Au dos du vase, trois hommes debout complètent la scène. Le plus insolite est un nain qui porte un lièvre sur l'épaule. Il s'agit peut-être d'un patient, apportant le prix en nature de sa consultation, ou du serviteur du médecin à qui un client a remis ses honoraires. Le personnage est dépeint avec beaucoup de finesse et de précision. Il présente tous les traits physiques caractéristiques d'un nain atteint d'achondroplasie, la forme la plus répandue de nanisme congénital : un visage au front saillant, mis en valeur par une calvitie frontale, avec un nez à la racine aplatie et des mâchoires proéminentes ; son long tronc musclé est associé à des membres courts et incurvés, avec des plis au niveau des cuisses dus au raccourcissement des os. On notera que son sexe est ligaturé, une pratique réservée aux hommes libres.

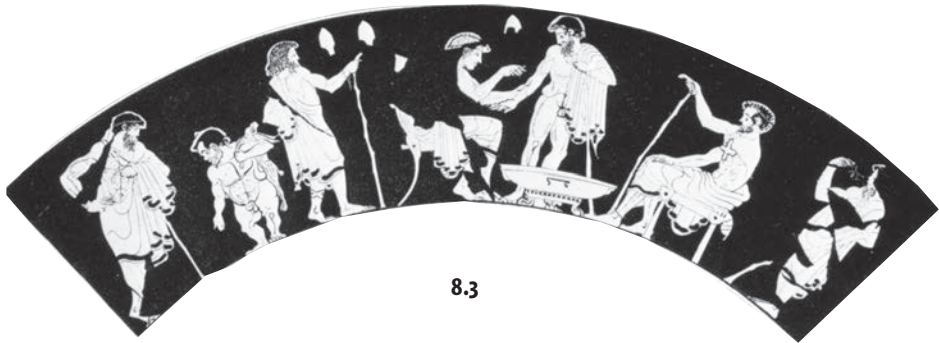
Aucun disciple, ni assistant n'est représenté, sauf le nain, s'il peut être compté parmi le personnel du médecin. On notera aussi l'absence de femmes dans l'officine. Une



8.1



8.2



8.3



8.4



8.5

Aryballe attique à figures rouges (aryballe Peytel), attribué au Peintre de la Clinique (H. 9 cm), ~480-470 av. J.-C. Paris, Musée du Louvre CA 2183.

Athénienne aurait-elle pu se mêler à des patients masculins ? Le *Corpus hippocratique* ne donne pas d'exemple de femme, libre ou esclave, se rendant chez le médecin ; en principe, le médecin se rend au domicile de son père, de son époux ou de son maître pour l'examiner. À côté des ventouses et de la bassine, l'équipement du lieu est réduit au minimum. Les accessoires servent de signes de réussite professionnelle : l'élégante chaise à dossier, le tabouret confortable assorti d'un coussin, la luxueuse vasque en bronze aux pieds léonins. Les médicaments sont peut-être évoqués par l'aryballe lui-même, petit pot destiné à contenir des onguents. Il n'est pas impossible que cette scène unique dans la céramique attique ait été réalisée à la demande d'un jeune médecin pour orner un des récipients de sa pharmacie.

POUR EN SAVOIR PLUS

- E. Berger, *Das Basler Arztrelief: Studien zum griechischen Grab- und Votivrelief um 500 v. Chr. und zur vorhippokratischen Medizin*, Basel, 1970.
 V. Dasen, *Dwarfs in Ancient Egypt and Greece*, Oxford, 1993.
 E. Pottier, « Une clinique grecque au 5^e siècle », *Monuments et mémoires. Fondation Eugène Piot*, Paris, 13, 1906, 149-166.

9. REPRÉSENTER L'UTÉRUS

L'image d'un organe interne apparaît sur une catégorie particulière d'intailles magiques, dites « utérines », qui se rapportent à la protection de la femme et de l'embryon. La fabrication de ces pierres semble avoir débuté vers le 1^{er} siècle av. J.-C. et connaît une grande vogue à l'époque romaine impériale. Peut-être produites dans des ateliers égyptiens, ou dans un milieu influencé par la tradition des magiciens de l'Égypte gréco-romaine, ces gemmes furent diffusées dans tout l'Empire romain.

Les intailles sont gravées sur les deux faces d'une pierre opaque, généralement de l'hématite, ou « pierre de sang », un oxyde de fer qui a la propriété de devenir rouge une fois pulvérisé ou plongé dans l'eau. À côté de l'hématite, d'autres pierres ou pâtes de verre de couleur rouge furent utilisées, comme la cornaline ou le jaspe, auxquelles on attribue par magie sympathique le pouvoir de réguler les flux sanguins et de stopper les hémorragies.

L'iconographie de ces gemmes nous permet d'accéder à une représentation collective du corps féminin, mêlant différents savoirs, médicaux et magiques. La matrice est ainsi symbolisée par une ventouse médicale fermée par une clé (→ fig. 9.1a, 9.2a). Le motif se réfère au mécanisme imaginaire qui anime l'organe. Les auteurs médicaux grecs utilisent l'image de la ventouse pour expliquer l'ascension du sperme dans la matrice. Soranos l'explique :

La forme de la matrice n'est pas, comme chez les bêtes, tortueuse, mais rappelle celle d'une ventouse médicale. (*Des maladies des femmes*, 1.4.43-44 ; trad. D. Gourevitch, CUF)

Une série de traits tracés en direction du bas pourraient figurer les ligaments qui ancrent l'utérus dans l'abdomen, et les deux traits placés à son sommet les tubes utérins. Ces appendices pourraient aussi servir à « humaniser » l'image de la ventouse, objet inerte, sans souci de précision anatomique.

Le motif de la clé renvoie au contrôle des mouvements d'ouverture et de fermeture de l'utérus qui sont au cœur de la gynécologie antique. On pense que la matrice doit s'ouvrir pour attirer le sperme et se clore pour permettre que s'opère le processus de la conception. Une matrice mal fermée pourrait laisser échapper la nourriture nécessaire à la croissance de l'enfant, voire causer une fausse-couche. La clé sert aussi à ouvrir l'utérus quand le moment de la délivrance arrive, en écartant tout risque d'hémorragie grâce aux pouvoirs de l'hématite.

L'ensemble de la scène est encadré par le serpent *ourobore*, « qui avale sa queue ». Le corps de l'animal délimite un espace magique, favorisant la croissance de l'embryon dans le ventre maternel. Des divinités surmontent parfois l'organe (→ fig. 9.1a), ici à gauche Anubis, associé à la naissance et à la renaissance des êtres humains, le serpent solaire Chnoubis qui apaise les douleurs de l'enfantement, et Isis, la mère de l'enfant divin par excellence, Horus-Harpocrate. Quand elles sont compréhensibles, des inscriptions mentionnent le nom d'Ororiouth (→ fig. 9.1b, 9.2b), une entité protectrice.



9.1a



9.1b

Hématite (face: 1.7 x 1.7 cm, revers: 1.5 x 1.5 cm), 3^e s. apr. J.-C. Coll. privée.

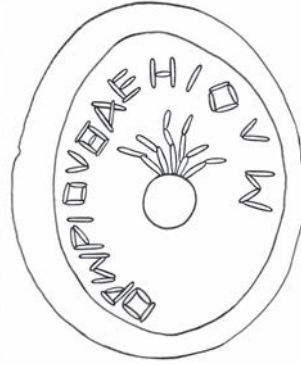
Sur l'exemplaire conservé au British Museum (→ fig. 9.2), la femme est assise sur un siège d'accouchement, les bras levés. Devant elle se trouve le motif de l'utérus fermé par une clé. Ce dédoublement trouve un écho dans la croyance que l'utérus est « un être vivant (*zôon*) dans un être vivant », doué d'une vie propre, comme l'affirment plusieurs auteurs (Platon, *Timée* 91c; Arétée de Cappadoce, *Des causes et des signes des maladies aiguës* 2.11). Sur l'autre face, la matrice a la forme d'une pieuvre, une image qui évoque métaphoriquement l'animalité et la dangereuse mobilité de l'organe, capable de se diriger dans toutes les directions.

Le nombre et la diversité des amulettes répondent à la crainte des dangers liés à la grossesse et aux accouchements. Elles rappellent combien la procréation a été le souci

constant de la femme antique. En dehors de son destin de mère, elle n'existait pas, ou difficilement.



9.2a



9.2b

Hématite (H. 1.6 cm, L. 1.35 cm), 3^e s. apr. J.-C., Londres, British Museum G 1986, 5-1,32.

POUR EN SAVOIR PLUS

- V. Dasen, « Métamorphoses de l'utérus, d'Hippocrate à Ambroise Paré », *Gesnerus*, 59, 2002, 167-186.
 —, « Représenter l'invisible: la vie utérine sur les gemmes magiques », in V. Dasen (éd.), *L'embryon humain à travers l'histoire. Images, savoirs et rites*, Gollion, 2007, 41-64.
 P. Gaillard-Seux, « Les amulettes gynécologiques dans les textes latins médicaux de l'Antiquité », in C. Deroux, *Maladie et maladies dans les textes latins antiques et médiévaux, Actes du 5^e colloque international « Textes médicaux latins »*, Bruxelles, 4-6 septembre 1995, Bruxelles, 1998, 70-84.
 A.E. Hanson, « A long-lived 'quick-birther' », in V. Dasen (éd.), *Naissance et petite enfance dans l'Antiquité, Actes du colloque de Fribourg, 28 novembre-1^{er} décembre 2001*, Fribourg/Göttingen, 2004, 265-280.

10. LES ABSENTS DES TEXTES

Une statuette en terre cuite (→ fig. 10) de l'époque archaïque grecque, découverte dans la nécropole sicilienne de Sélinonte, offre la représentation d'un homme adulte au physique exceptionnel. La figurine montre un individu nu, assis, dont le bras gauche manque, tandis que ses deux membres inférieurs se terminent par des moignons au niveau des genoux; le bras droit est allongé le long du corps, la paume de la main appuyée sur le sol. Un petit orifice sur le sommet de la tête constitue l'embouchure du vase. La partie droite du visage est brisée, et deux éclats manquent dans le cou. La qualité très fine de l'argile de couleur brun clair indique que l'objet provient d'un atelier corinthien.

En l'absence de connaissances anatomiques, techniques et pharmaceutiques suffisantes, l'hypothèse d'une amputation peut être exclue. Le patient n'aurait pas survécu à l'ablation d'un ou plusieurs membres. Sans recours à la ligature artérielle, alors inconnue, il aurait succombé à une hémorragie, sans parler des problèmes soulevés par le manque de contrôle de la douleur et des infections.



10.1 Terre cuite corinthienne (H. 9,5 cm), ~ 575 av. J.-C. Genève, Musée d'art et d'histoire HR 79.

L'homme pourrait être atteint de dysmélie, une anomalie congénitale caractérisée par un défaut de développement, total ou partiel, d'un ou plusieurs membres. Quand tous les membres sont atteints, on parle d'amélie, ou, dans le langage populaire, d'« homme-tronc ». Quand la main ou le pied s'attache directement sur le tronc, il s'agit de phocomélie, une anomalie mieux connue par les méfaits causés par la thalidomide dans les années 1960. Un détail parle en faveur d'une malformation congénitale : on remarque que le muscle pectoral droit est très développé, une hypertrophie qui pourrait résulter de l'usage exclusif du bras droit. La colonne vertébrale ne montre pas de déformation compensatoire, mais la position de la tête, légèrement inclinée vers la droite, pourrait l'évoquer.

La terre cuite de Genève pourrait plus particulièrement représenter un cas d'hémimélie, souvent associée à l'anomalie d'autres membres, comme l'absence de doigts de la main ou du pied, dits « en fourche » ou « en pince de homard ». La main du per-



10.2



10.3



10.4

sonnage semble présenter ce type de malformation : on ne distingue que quatre doigts, dont le pouce qui a une forme et une position inhabituelles.

Les chances de survie d'un nouveau-né atteint d'une anomalie congénitale étaient minces dans le monde antique qui a toléré, encouragé, voire ordonné leur abandon ou leur infanticide. À Athènes, cette décision, privée, devait être prise dans un certain délai, avant que se succèdent les rites d'intégration de l'enfant dans la communauté, la fête des Amphidromies, qui se déroulait cinq ou sept jours après la naissance, puis la *Dékatè*, la fête « du dixième jour », où il recevait un nom. Si les sources littéraires ne donnent pas d'informations précises sur les critères de sélection des enfants, cet objet exceptionnel témoigne de la survie possible de ceux qui présentaient une anomalie spectaculaire. Comme l'hémimélie n'est pas associée à une malformation des organes internes, cet enfant a pu grandir sans nécessiter de soins particuliers. Les traités médicaux ne mentionnent pratiquement jamais la naissance d'un nouveau-né malformé. Un enfant gravement atteint, voire mort-né, ne présentait sans doute pas beaucoup d'intérêt pour le praticien impuissant à le soigner.

L'absence du contexte précis de la trouvaille nous prive malheureusement de toute information complémentaire sur ce personnage hors du commun. Mais ce n'est peut-être pas un hasard si cet objet a été découvert en Sicile où existait une influente école médicale à l'époque archaïque. La figurine aurait-elle été commanditée par un médecin ou un philosophe de la nature qui aurait souhaité conserver une représentation de ce cas exceptionnel ? On notera que l'aryballe Peytel (→ fig. 8) associe également un médecin à un personnage au physique inhabituel, le nain achondroplase qui pourrait être son serviteur ou son assistant.

POUR EN SAVOIR PLUS

Ch. G. Bien, *Erklärungen zur Entstehung von Missbildungen im physiologischen und medizinischen Schrifttum der Antike*, Stuttgart, 1997.

V. Dasen, « Autour de l'« estropié » du Musée d'art et d'histoire de Genève : une représentation archaïque grecque d'hémimélie ? », *Gesnerus*, 54, 1997, 5-22.

R. Garland, *The Eye of the Beholder. Deformity and Disability in the Graeco-Roman World*, London, 1995.

M. D. Grmek, D. Gourevitch, *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998.

11. LES JUMEAUX « SIAMOIS »

Dans ses théories sur les anomalies de la génération, Aristote explique que les conceptions gémeillaires comportent le risque d'engendrer des êtres monstrueux : par manque d'espace, les embryons peuvent se souder dans l'utérus et former des jumeaux conjoints ou « siamois » (*Génération des animaux* 4.770 b 24-27). Il donne quelques exemples dans le monde animal, notamment chez les ovipares. Ses observations ne sont pas reprises dans les textes médicaux postérieurs.

Si les auteurs médicaux se taisent, plusieurs jumeaux monstrueux peuplent les récits mythiques. Les plus anciens sont les Molionides ou Actorides, deux frères nés d'un

œuf d'argent, leurs deux corps soudés l'un à l'autre, qui sont tués par Héraclès. Seuls les imagiers grecs de la fin de l'époque géométrique (750-700 av. J.-C.) les ont représentés, le plus souvent avec deux corps complets réunis au niveau du tronc (→ fig. 11.1) ou soudés par le bassin. Sur l'œnochoé d'Athènes, ils accomplissent simultanément deux actions différentes; l'un repousse de son épée des assaillants, tandis que l'autre monte sur le char et fouette les chevaux. L'utilisation de ces images par l'historien de la médecine est toutefois malaisée. L'imagerie antique obéit à des règles qui la rendent trompeuse. Les artistes ne se sont pas contentés de reproduire un phénomène naturel, mais l'ont recréé en fonction de leurs besoins. Parmi les choix des imagiers, relevons que la plupart des jumeaux conjoints mythiques sont de sexe masculin, alors qu'en réalité cette anomalie touche essentiellement les filles. L'aspect redoutable des Molionides devait rendre leur défaite finale encore plus éclatante; elle démontre le triomphe possible de l'humain sur les forces obscures de la mort.



11.1 Œnochoé attique, d'Athènes (Agora), 735-720 av. J.-C. Athènes, Musée de l'Agora P 4885.

Ce n'est qu'à l'époque byzantine que des jumeaux conjoints ont à nouveau attiré l'attention de médecins. Plusieurs sources rapportent l'existence de jumeaux thoracopages, nés en Arménie vers 940 apr. J.-C. Léon Diakonos (950-992 apr. J.-C.) raconte qu'ils avaient le même tronc, des aisselles aux hanches. Leurs membres étaient bien proportionnés et ne présentaient pas d'anomalie. Ils avaient atteint l'âge de trente ans quand ils arrivèrent à Constantinople d'où ils avaient été chassés quelques années plus tôt car on avait jugé leur présence de mauvais augure. L'un d'eux mourut soudainement. Les médecins effectuèrent alors la première tentative connue de séparation chirurgicale afin de détacher le corps mort du vivant. La scène est évoquée sur une miniature du manuscrit de Madrid (fin du 12^e siècle) de la *Chronique byzantine* de Jean Skylitzès (→ fig. 11.2). La position de l'un des jumeaux, la tête inclinée, les yeux clos, les bras pendants, indique qu'il est déjà mort; le jumeau de droite se cramponne à sa canne. À gauche, deux chirurgiens équipés de grands couteaux s'apprêtent à procéder à la séparation des deux corps. Derrière eux se tiennent des aides; l'un d'eux abaisse la tête du jumeau mort pour faciliter le geste chirurgical.

Les médecins semblent être parvenus à séparer les deux frères sans rencontrer de difficultés majeures. Contrairement à ce que suggère la miniature, qui les dépeint de manière irréaliste soudés des épaules aux pieds, les jumeaux étaient peut-être unis de manière superficielle par une simple bande de chair, comme les fameux frères Eng et Chang qui vécurent à la fin du 19^e siècle. L'opération ne réussit que partiellement, puisque le jumeau survivant mourut tout de même, trois jours après la séparation. Différentes hypothèses peuvent expliquer cette issue malheureuse. L'intervention avait eu lieu trop tard après la mort du premier jumeau qui infecta le survivant de toxines. Il est aussi possible qu'il mourut d'une infection secondaire, par manque d'asepsie, ou encore des suites d'une hémorragie difficile à juguler. L'audace de cette opération apporte toutefois un précieux témoignage sur l'intérêt que les médecins byzantins portèrent à l'anatomie et à la dissection.



11.2 Codex Skylitzes Matritensis, fol. 131^b et 131^c (12^e s.). Madrid, Bibliothèque nationale.

POUR EN SAVOIR PLUS

- V. Dasen, « Des Molionides à Janus : les êtres à corps ou à parties multiples dans l'Antiquité classique », in H.-K. Schmutz (éd.), *Phantastische Lebensräume, Phantome und Phantasmen*, Marburg an der Lahn, 1997, 119-141.
- , *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Kilchberg, 2005.
- Geroulanos, S. et al., « *Thoracopagus symmetricus*. Zur Trennung von siamesischen Zwillingen im 10. Jahrhundert n. Chr. durch byzantinische Ärzte », *Gesnerus*, 50, 1993, 179-200.
- Pentogalos, G. E., Lascarotos, J. G., « A Surgical Operation Performed on Siamese Twins During the Tenth Century in Byzantium », *BHM*, 58, 1984, 99-102.

III. DOSSIER DE TEXTES

Véronique Dasen

INTRODUCTION

Ce choix de textes est tiré de l'abondante littérature médicale grecque et latine. Du *Corpus hippocratique*, composé dans l'édition d'É. Littré (1839-1861) d'une soixantaine de traités de dates et d'auteurs divers, s'échelonnant de la deuxième moitié du 5^e siècle à l'époque romaine, nous avons retenu des extraits qui illustrent la variété de son contenu et des genres littéraires. Si la date, l'origine, la pratique et l'autorité effective du fameux *Serment* (→ 1) sont très incertaines, il témoigne d'un moment historique où l'apprentissage dans le cadre familial éclate et se construit à l'intérieur d'une communauté qui partage la même éthique, entre un maître et ses disciples. On trouvera dans le traité *Du médecin*, probablement d'époque hellénistique, voire romaine (→ 2), un portrait du médecin idéal sur le plan physique et moral.

Comment travaille ce médecin ? L'usage de rédiger des fiches individuelles pour chaque malade est attesté par les sept recueils des *Épidémies*. La première et la troisième série constituent l'ensemble le plus ancien de récits de cas observés en Grèce du nord vers 410 av. J.-C. et probablement rédigé par une même personne, un médecin itinérant en qui on aimerait voir Hippocrate lui-même. La onzième fiche (→ 3) illustre le style de ces observations cliniques, alliant des détails sur le caractère et l'environnement du malade à la description soigneuse de l'évolution de son état jour après jour.

L'extrait du traité *Des maladies des femmes* 1, daté de la fin du 5^e siècle ou du début du 4^e siècle (→ 4), propose un exemple de l'application de la théorie des humeurs à la question de la différenciation des sexes ; il offre aussi l'intérêt d'évoquer, peut-être de manière purement rhétorique, le recours possible à une sorte d'expérimentation pour démontrer la validité du raisonnement.

Le souci de responsabiliser le patient en l'incitant à suivre un régime approprié selon sa nature, son âge, son sexe et son environnement se dégage clairement du traité *Du régime salubre* 2-4 (→ 5, vers 410-400) avec lequel devait se terminer le traité *De la nature de l'homme* écrit par Polybe, le gendre d'Hippocrate.

Pour les Anciens, la médecine a une histoire qu'exposent des auteurs comme l'encyclopédiste Celse au 1^{er} siècle de notre ère dans la préface 1-9 de son traité *De la médecine* (→ 6) qui retrace l'émergence d'une démarche rationnelle et la progres-

sive spécialisation de l'art médical. Pour Galien (129~216 apr. J.-C.), la formation du médecin doit désormais passer par la connaissance de l'anatomie et la pratique régulière de la dissection (→ 8 et 9). Parallèlement continuent de prospérer des savoirs traditionnels (→ 7) où se mêlent des considérations numérologiques qui relèvent d'une pensée magique et une classification des plantes et des fruits selon la logique hippocratique des humeurs, comme en témoigne le traité de Gargile Martial (3^e s. apr. J.-C.) sur *Les remèdes tirés des légumes et des fruits* (→ 10).

1. HIPPOCRATE, *LE SERMENT* (trad. Littré iv.629-633)

« Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et toutes les déesses, les prenant à témoin que je remplirai, suivant mes forces et ma capacité, le serment et l'engagement suivants : je mettrai mon maître de médecine au même rang que les auteurs de mes jours, je partagerai avec lui mon avoir et, le cas échéant, je pourvoirai à ses besoins ; je tiendrai ses enfants pour des frères, et, s'ils désirent apprendre la médecine, je la leur enseignerai sans salaire ni engagement. Je ferai part des préceptes, des leçons orales et du reste de l'enseignement à mes fils, à ceux de mon maître et aux disciples liés par engagement et un serment suivant la loi médicale, mais à nul autre.

Je dirigerai le régime des malades à leur avantage, suivant mes forces et mon jugement, et je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion ; semblablement, je ne remettrai à aucune femme un pessaire abortif. Je passerai ma vie et j'exercerai mon art dans l'innocence et la pureté. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille. Dans quelque maison que je rentre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. Quoi que je voie ou entende dans la société pendant l'exercice ou même hors de l'exercice de ma profession, je tairai ce qui n'a jamais besoin d'être divulgué, regardant la discrétion comme un devoir en pareil cas.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais des hommes ; si je le viole et que je me parjure, puisse-je avoir un sort contraire. »

2. HIPPOCRATE, *DU MÉDECIN*¹ (trad. Littré ix.205)

« La règle du médecin doit être d'avoir une bonne couleur et de l'embonpoint, suivant ce que comporte sa nature ; car le vulgaire s' imagine que ceux dont le corps n'est pas ainsi en bon état ne sauraient soigner convenablement les autres. Puis il sera d'une grande propreté sur sa personne, mise décente, parfums agréables et dont l'odeur n'ait rien de suspect ; car, en général, tout cela plaît aux malades. Quant au moral, l'homme sage non seulement sera discret, mais aussi il observera une grande régularité dans

sa vie; cela fait le plus grand bien à la réputation; ses mœurs seront honorables et irréprochables, et, avec cela, il sera pour tous grave et humain; car se mettre en avant et se prodiguer excite le mépris, quand même ce serait tout à fait utile. Qu'il se règle sur la licence que lui donne le malade; car les mêmes choses se présentant rarement aux mêmes personnes sont bienvenues. Quant à l'extérieur, il aura la physionomie réfléchie, sans austérité, autrement il paraîtrait arrogant et dur; d'un autre côté, celui qui se laisse aller au rire et à une gaieté excessive est regardé comme étranger aux convenances; et cela, il faut s'en préserver soigneusement. La justice présidera à toutes ses relations, car il faut que la justice intervienne souvent; ce ne sont pas de petits rapports que ceux du médecin avec les malades; les malades se soumettent au médecin, et lui, à toute heure, est en contact avec des femmes, avec des jeunes filles, avec des objets précieux; il faut, à l'égard de tout cela, garder les mains pures. Tel doit être le médecin pour l'âme et pour le corps.»

3. HIPPOCRATE, *ÉPIDÉMIES* 3,3.11 (trad. Littré III.135)

« Onzième malade

Dans l'île de Thasos, une femme d'un caractère triste eut quelque sujet de chagrin qui lui fit perdre le sommeil et l'appétit, sans qu'elle s'altât; elle avait de la soif et des nausées; elle demeurait auprès de Pylade dans la Plaine. Le *premier jour*, au commencement de la nuit, terreurs; elle parla beaucoup; découragement; fébricule légère; le matin, fréquentes convulsions; quand ces convulsions cessaient, elle délirait, elle tenait des discours obscènes; douleurs variées, fortes, continues. *Deuxième jour*, même état; elle ne dormit nullement; fièvre plus vive. *Troisième jour*, les convulsions cessèrent; mais la malade était dans le coma et l'accablement, qu'interrompaient des alternatives de réveil; elle s'élançait de son lit, elle ne pouvait se contenir, elle délirait beaucoup; fièvre vive. Cette nuit même, sueur abondante, chaude, générale; apyrexie; sommeil; retour complet de l'intelligence; solution de la maladie. Vers le *troisième jour*, urines noires, ténues, énéorème [nuage en suspension dans l'urine] généralement arrondi qui ne se déposa pas. Vers la crise, les règles coulèrent abondamment. »

4. HIPPOCRATE, *DES MALADIES DES FEMMES* 1 (trad. Littré VIII.11-15)

« 1. Ceci est sur les maladies des femmes. Je dis qu'une femme qui n'a pas eu d'enfant est affectée plus vite et d'une façon plus grave par les menstrues que celle qui eut des enfants. En effet l'accouchement a rendu à celle-ci les veines plus coulantes pour les menstrues; ce qui les fait devenir coulantes, c'est le flux lochial et la fonte du corps; les parties voisines du ventre et des mamelles se fondent le plus, mais le reste du corps se fond aussi (j'ai dit dans la *Nature de l'enfant en voie d'enfantement* pourquoi cela arrive). Le corps se fondant, il est inévitable que les veines deviennent plus dilatées et plus coulantes pour les règles, et que la matrice s'ouvre davantage, vu que l'enfant

les a traversées avec effort et douleur. Les choses étant ainsi, la purgation menstruelle s'opère moins péniblement chez la femme qui a l'expérience des lochies. Et même, s'il survient à la femme qui a déjà enfanté quelque affection empêchant l'évacuation cataméniale de s'effectuer, elle supportera le mal plus aisément que si elle n'avait pas enfanté. En effet, à se remplir, la matrice y est habituée et le corps y est disposé, vu la grossesse; en même temps plus d'espace après l'accouchement est dans le corps pour le sang, à cause que le corps s'est fondu; et le sang, étant au large, cause moins de mal, à moins que les veines n'éprouvent un excès de plénitude et de ton. Mais, sans grossesse antécédente, le corps, qui n'est pas habitué, si la pléthore y survient, est plus résistant, plus ferme, plus dense que s'il avait passé par les lochies; la matrice est moins ouverte; aussi les règles coulent plus laborieusement, et il y a plus d'accidents supprimant le flux menstruel chez les femmes qui n'ont pas été enceintes. Il en est comme je l'ai exposé précédemment: la femme a la chair plus lâche et plus molle que l'homme; cela étant ainsi, le corps féminin tire du ventre le fluide plus vite et plus que le corps masculin. En voici la preuve: mettez par-dessus de l'eau ou même en un lieu humide, pendant deux jours et deux nuits, de la laine nettoyée et un drap nettoyé d'un tissu dense, pesant exactement autant que la laine; quand vous le retirerez, vous trouverez, à la balance, que la laine est devenue beaucoup plus pesante que le drap; ce qui produit cet effet, c'est que, l'eau qui est dans un vase à large ouverture exhalant sans cesse vers le haut, la laine, étant lâche et molle, reçoit davantage de cette exhalation, et le drap, étant plein et dense, se trouve rempli sans en avoir beaucoup reçu. De la même façon, la femme, étant d'une nature plus lâche, puise dans le ventre, pour le compte du corps, plus de fluide et plus vite que l'homme ne fait; et, avec cette laxité, quand le corps s'est rempli de sang, s'il n'y a pas évacuation en l'état de pléthore et de chaleur où sont les chairs, la souffrance survient. La femme a le sang plus chaud, et c'est pourquoi elle est plus chaude que l'homme. Mais si la plénitude qui s'est formée s'évacue, ni la souffrance ni la chaleur ne se produisent par le fait du sang. L'homme, étant de chair plus dense, n'éprouve point de plénitude sanguine telle que, s'il n'évacue mensuellement une certaine quantité de sang, il ressent du malaise; il puise ce que demande la nourriture du corps, et le corps, n'étant pas mou, n'est sujet à un excès ni de ton ni de chaleur par l'effet de la pléthore comme chez la femme. Ce qui contribue grandement à cet effet chez l'homme, c'est qu'il fatigue bien plus que la femme; la fatigue dissipe une part du fluide.»

5. HIPPOCRATE, *DU RÉGIME SALUTAIRE* 2-4 (trad. Littré vi.75-79)

«2. (*Du régime selon la complexion et l'âge.*) Aux individus en bon point, à chair souple, colorés, il importe d'user, la plus grande partie de l'année, d'un régime assez sec; car leur constitution est humide. Quant aux personnes à complexion dense, grêles, d'un blond tirant sur le rouge ou noir, leur régime doit être assez humide pendant la plus grande partie du temps; car elles ont le corps sec. Les jeunes gens aussi feront bien d'user d'un régime assez émollient et humide; car cet âge est sec, et le corps y a de la

fermé. Au contraire les personnes sur le retour se tiendront la plupart du temps à un mode assez sec, le corps à cette époque de la vie étant humide, relâché et froid. Il faut donc régler le régime suivant l'âge, la saison, l'habitude, le pays et la complexion, en s'opposant respectivement au règne des chaleurs et des froids; c'est de cette façon qu'on se portera le mieux.

3. (*De la marche, du bain et du vêtement suivant les saisons, l'âge et la complexion.*)

Quant à la marche, il faut aller vite en hiver, doucement en été, à moins qu'on ne marche à l'ardeur du soleil; les personnes qui ont de l'embonpoint doivent marcher plus vite; les personnes grêles plus doucement. En été on se baignera beaucoup, moins en hiver; les personnes grêles se baigneront plus que les personnes d'embonpoint. En hiver, on portera des vêtements nets, en été des vêtements huilés.

4. (*Du régime à suivre pour perdre ou gagner de l'embonpoint.*) Les gens gros et tous ceux qui veulent devenir plus minces, doivent faire à jeun toute chose laborieuse, et se mettre à manger encore essouffés par la fatigue, sans se rafraîchir, et après avoir bu du vin trempé et non très froid; leurs mets seront apprêtés avec du sésame, des douceurs et autres substances semblables, et ces plats seront gras; de cette façon on se rassasiera en mangeant le moins; mais en outre on ne fera qu'un repas, on ne prendra pas de bain, on couchera sur un lit dur, on se promènera nu autant qu'on le pourra. Ceux au contraire qui, de minces veulent devenir gros, doivent faire tout l'opposé de ce que je viens de dire, et n'exécuter à jeun aucune chose laborieuse.»

6. CELSE, *DE LA MÉDECINE*, PRÉFACE 1-9 (trad. Ph. Mudry, *La Préface du « De Medicina » de Celse*. Texte, traduction et commentaire, Lausanne, 1982)

«1. Comme l'agriculture fournit les aliments aux bien-portants, la médecine offre la santé aux malades. Il n'est pas de lieu d'où la médecine soit absente, puisque même les peuples les plus ignorants connaissent des herbes et d'autres remèdes qu'on a sous la main pour soigner les blessures et les maladies. 2. En Grèce cependant, la médecine a été bien plus cultivée que chez les autres peuples, bien que là non plus ce ne fût pas dès l'origine, mais quelques générations avant nous: Esculape, en effet, en est célébré comme la plus ancienne autorité, lui qui, pour avoir cultivé en l'affinant cette science jusque-là grossière et vulgaire, fut reçu parmi les dieux. 3. Puis ses deux fils, Podalire et Machaon, suivirent leur chef Agamemnon à la guerre de Troie et apportèrent à leurs compagnons d'armes un secours non négligeable. Cependant, selon ce qu'Homère a montré, ils ne prodiguèrent d'aide ni lors de la peste ni dans les divers cas de maladies, mais ils ne faisaient que soigner les blessures par le fer et les médicaments. 4. Il ressort de là que seules ces parties de la médecine ont été pratiquées par eux et qu'elles sont les plus anciennes.

La même source nous apprend qu'à cette époque les maladies étaient attribuées au ressentiment des dieux immortels et que c'est à eux d'ordinaire qu'on demandait de l'aide. Il est probable que, en l'absence de tout remède contre la maladie, la santé générale était néanmoins bonne grâce à des mœurs saines que l'oisiveté ni le luxe n'avaient

corrompues, 5. tant il est vrai que ce sont là les deux causes qui ont terrassé les organismes d'abord en Grèce, puis chez nous. C'est pourquoi cette médecine complexe, dont la nécessité n'a existé ni dans le passé ni chez d'autres peuples, amène à peine quelques-uns d'entre nous au seuil de la vieillesse.

Pour en revenir à mon sujet, après les noms que j'ai cités, nul personnage illustre ne pratiqua la médecine jusqu'au moment où se fit plus vif le goût de l'étude, 6. qui est une activité aussi nécessaire à l'esprit que funeste pour le corps. Dans une première étape, l'art de guérir fut considéré comme une partie de la philosophie, de sorte que le traitement des maladies et l'étude de la nature ont eu à leur naissance les mêmes maîtres, 7. à savoir ceux qui ressentaient le plus le besoin de cet art pour avoir affaibli leur santé par leurs recherches sédentaires et leurs veilles nocturnes. C'est pourquoi nous trouvons nombre de philosophes, parmi lesquels les plus célèbres sont Pythagore, Empédocle et Démocrite, qui ont été versés dans cet art. 8. Mais c'est Hippocrate de Cos, un disciple de Démocrite selon certains, le premier de tous à être digne de passer à la postérité, qui, en homme dont la science médicale était aussi remarquable que le talent littéraire, détacha la médecine de la philosophie. Après lui, Dioclès de Caryste, puis Praxagore et Chrysippe, ensuite Hérophile et Érasistrate, pratiquèrent cet art de telle sorte qu'ils avancèrent encore dans des voies différentes. 9. À la même époque, la médecine se divisa en trois parties, si bien qu'il y eut une médecine qui soignait par la diète, une autre par les médicaments, une autre encore par l'action des mains. Les Grecs appelèrent la première la diététique, la deuxième la pharmaceutique, et la troisième la chirurgie. Mais les autorités les plus en vue de la diététique, s'efforçant de pénétrer encore plus avant dans certaines questions, revendiquèrent aussi l'étude de la nature en soutenant que, sans elle, la médecine était incomplète et impuissante. »

7. ARÉTÉE DE CAPPADOCE, *DES CAUSES ET DES SIGNES DES MALADIES AIGÜES* 2.11
(trad. R. T. H. Laennec, Genève, 2000, p. 61-62)

« 11. De l'étranglement hystérique. Au milieu des os coxaux de la femme est placée la matrice, viscère féminin, presque animalisé, car il se meut de lui-même çà et là vers les flancs, se porte tantôt vers les parties supérieures sous le cartilage du sternum, tantôt vers les côtés, à droite ou à gauche, vers le foie ou les viscères abdominaux, tantôt, et plus volontiers encore, vers les parties inférieures ; et pour le dire en un mot, c'est un organe tout vagabond. Il est agréablement affecté par les bonnes odeurs et va au-devant d'elles ; il supporte au contraire les mauvaises avec peine et les fuit. Au total la matrice est chez la femme comme un être vivant dans un autre. Si donc cet organe se porte tout à coup en haut, y reste longtemps, il repousse violemment les viscères, la femme est quelquefois suffoquée de la même manière que dans l'épilepsie, sauf les convulsions, car aussitôt le foie, le diaphragme, le poumon, le cœur se trouvent à l'étroit. C'est ce qui fait qu'il semble y avoir cessation de la respiration et atonie générale. Puis les carotides souffrent aussi par sympathie avec le cœur ; et c'est pourquoi il se manifeste des pesanteurs de tête et l'abolition du sentiment en même temps qu'un assoupissement inusité. »

8. GALIEN, *LA COMPOSITION DES MÉDICAMENTS, D'APRÈS LEUR GENRE* [= *De comp. med. p. genera* 3.2, Kühn XIII, p. 604, 5 - p. 605, 8] (trad. P. Moraux, *Galien de Pergame, Souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985, p. 112-113, n° 40)

« Beaucoup de médecins des plus illustres ont traité excellemment de nombreux sujets, et souligné notamment que les différentes disciplines médicales ont besoin les unes des autres ; je pense à la chirurgie, à la pharmacie et à la diététique ; c'est principalement ce qui se rapporte à la chirurgie qui réclame l'aide des deux autres disciplines.

Si, à de multiples reprises, tu as observé sur des singes la place et la dimension de chaque tendon et de chaque nef, tu en garderas un souvenir précis, et si tu as un jour la faculté de travailler sur un corps humain, tu auras tôt fait de retrouver chaque organe tel que tu l'as observé. Mais cette possibilité (de travailler sur un corps humain) ne te serait d'aucun secours si tu étais tout à fait dépourvu d'entraînement. Tel fut le cas des médecins qui participent à la guerre contre les Germains ; ils avaient toute liberté de disséquer des corps de barbares, mais pourtant ils n'en apprirent pas plus que ce que savent les bouchers.

Ce que les empiristes appellent la « dissection occasionnelle » n'est qu'une vaste niaiserie [...]. Plus dément encore est l'apprentissage au moyen de traités anatomiques : il fait penser à ceux qui, comme dit le proverbe, pilotent d'après un livre. Ceux qui ont observé les nerfs et les tendons en suivant les indications claires du professeur, s'ils n'ont pas l'occasion de les revoir une seconde fois, puis une troisième et à mainte reprise, ils ne se rappelleront pas avec précision l'endroit où ils sont. On ne pourrait guère non plus l'apprendre par une simple lecture. »

9. GALIEN, *SUR LA PRATIQUE DE L'ANATOMIE* [= *De anatom. Adm.* 1.2, Kühn II, p. 220, 11 - p. 222, 2] (trad. P. Moraux, *Galien de Pergame, Souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985, p. 113-114, n° 41)

« Ton activité et tes efforts doivent viser à ce que tu n'apprennes pas seulement dans les livres la forme exacte de chaque os, mais à ce que tu deviennes toi-même un observateur diligent, qui a examiné les os humains de ses propres yeux. La chose est très facile à Alexandrie, si bien que les médecins de l'endroit peuvent inclure l'observation directe dans l'enseignement des os qu'ils donnent à leurs élèves. S'il n'y en avait d'autres, cette raison suffirait, à elle seule, pour que tu tâches d'aller à Alexandrie. Et si tu n'y réussis pas, il ne te sera pas impossible pour autant d'examiner des os humains. Moi-même j'en ai examinés très souvent, après la destruction de tombes ou de monuments funéraires.

Un jour, un fleuve en crue envahit une tombe construite sans grand soin quelques mois auparavant, et la détruisit facilement, emportant, dans l'impétuosité de son courant, le corps entier du mort. Les chairs étaient déjà pourries, mais les os tenaient très bien les uns aux autres ; ils furent portés par le courant, à un stade de distance ; le fleuve arrivait là dans un terrain marécageux et plat sur les bords ; c'est là que le cadavre vint s'échouer. On pouvait l'y voir, dans un état tout juste pareil à celui où un médecin l'aurait préparé à dessein, en vue de l'enseignement aux étudiants.

Nous avons vu un jour aussi le squelette d'un brigand, sur une montagne, un peu à l'écart de la route. Il avait été tué par un voyageur qu'il avait attaqué et qui lui avait tenu tête. Aucun des habitants de la région ne s'était soucié de l'enterrer : comme ils le haïssaient, ils se faisaient un malin plaisir de voir son corps dévoré par les oiseaux de proie ; en deux jours, ceux-ci lui mangèrent entièrement la chair et ne laissèrent que le squelette, comme pour l'instruction de qui voudrait l'examiner. »

10. GARGILE MARTIAL, *LES REMÈDES TIRÉS DES LÉGUMES ET DES FRUITS* 4 (trad. B. Maire, *Se soigner par les plantes. Les « Remèdes » de Gargile Martial*, Lausanne, 2007)

La coriandre. *De coliadro* G.M. (*Coriandrum sativum* L., famille des Ombellifères / Apiacées)

« La coriandre exerce à n'en pas douter un effet rafraîchissant ; mais ce n'est pas le seul. Galien a très bien vu qu'elle resserre aussi. Cela est confirmé par le fait que la coriandre permet de guérir des maladies qui demeureraient la plupart du temps inguérissables si la seule propriété de cette plante était de refroidir. Lorsqu'on malaxe ensemble de la coriandre, du miel et des raisins secs et qu'on fait avec cette pâte des applications, on peut agir favorablement sur les enflures et les amas de pus. C'est principalement aussi grâce à de telles préparations qu'on peut atténuer des douleurs aux testicules. Incorporée à une boisson faite de jus de grenade et d'huile, la coriandre chasse les vers. Les graines de coriandre, prises dans de l'eau, resserrent un ventre relâché. Il n'est pas rare de lire que les fièvres tierces sont repoussées par la prise de trois graines de coriandre, pour autant qu'on les ait ingérées avant l'accès sans les mâcher. La coriandre fraîche, qu'on place avant le lever du jour sous l'oreiller du malade sans qu'il ne le sache, permet de guérir ces fièvres. Xénocrate nous rapporte un fait étonnant : si une femme a absorbé dans une boisson une graine de coriandre, ses règles s'arrêtent un jour ; si elle a absorbé deux graines, l'arrêt est de deux jours. En réalité, le nombre des jours pendant lesquels les règles disparaissent dépend du nombre de graines qui auront été prises. »

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1. PRINCIPAUX AUTEURS ET ŒUVRES CITÉS

5 ^e siècle av. J.-C.	Les présocratiques (Empédocle, Démocrite d'Abdère, Alcméon de Crotone)
420-370	Rédaction des principaux traités du <i>Corpus hippocratique</i>
4 ^e siècle	Dioclès de Caryste, <i>Fragmenta (L'art de couper les racines, ...)</i>
384-322	Aristote, traités de biologie, notamment <i>Histoire des animaux</i> , <i>Parties des animaux</i> , <i>Génération des animaux</i>
~ 330-260	Hérophile (études sur le cerveau, le système nerveux, le pouls, les organes de la reproduction)
~ 330-255	Érasistrate (travaux en particulier sur le rôle central du cœur)
234-149	Caton l'Ancien, <i>De l'agriculture</i>
2 ^e siècle	Asclépiade de Pruse (Bithynie) pose les fondements du méthodisme à Rome
116-27	Varron, <i>L'économie rurale</i>
1 ^{er} siècle apr. J.-C.	Celse, <i>De la médecine</i> Arétée de Cappadoce, <i>Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques</i> Dioscoride, <i>De la matière médicale</i>
23-79	Pline l'Ancien, <i>Histoire naturelle</i>
~ 100	Soranos d'Éphèse, <i>Des maladies des femmes</i>
129- ~ 216	Galien de Pergame, œuvre monumentale dont il dresse la liste dans deux ouvrages (<i>Sur ses ouvrages</i> , <i>Sur l'ordre de ses ouvrages</i>)
3 ^e siècle	Gargile Martial, <i>Les remèdes tirés des légumes et des fruits</i>
865-925	Ar-Razi (Rhazès), traducteur du grec en arabe (<i>Livre qui contient tout</i> , <i>Introduction à l'art médical</i> , <i>Livre du guide</i> , <i>Médecine de l'âme ...</i>)
980-1037	Ibn Sina (Avicenne), traducteur du grec en arabe, auteur notamment du <i>Canon de la médecine</i> , traduit et publié en latin en 1483 à Venise

1015-1087	Constantin l'Africain, traducteur de l'arabe en latin (<i>Ysagogue</i> 1497, <i>Liber Pantegni</i> 1515)
1483	<i>Articella</i> , collection de traités médicaux anciens qui a servi de manuel scolaire. Elle comprend en particulier les <i>Aphorismes</i> d'Hippocrate et une sélection de traités galéniques et arabes traduits en latin (Venise 1483 ; Lyon 1525)
1492-1541	Paracelse (Theophrastus Bombastus von Hohenheim), <i>Opera latina redita</i> , 2 vols, Bâle, 1572
1525	Première traduction latine de l'ensemble du <i>Corpus hippocraticum</i> par F. Calvus, Rome
1483-1553	Girolamo Fracastoro, <i>Siphylis sive morbus Gallicus</i> , Vérone, 1530 ; <i>De contagione et contagiosis morbis et curatione libri tres</i> , Venise, 1546
1514-1564	Andreas Vesalius, <i>Tabulae anatomicae</i> , Venise, 1538 ; <i>De humani corporis fabrica libri septem</i> , Bâle, 1543
1547-1644	Jan Baptista Van Helmont, chimiste et physiologiste, développe les théories de Paracelse
1578-1657	William Harvey (ses travaux constituent une étape fondamentale dans la découverte de la circulation du sang : <i>Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus</i> , Francfort, 1628 ; <i>Exercitationes duae de circulatione sanguinis ad Johannem Riolanum filium</i> , Cambridge, 1649 ; <i>Exercitationes de generatione animalium</i> , London, 1651)
1632-1723	Antony van Leeuwenhoek développe le microscope et découvre les spermatozoïdes (<i>Arcana naturae detecta</i> , Delft, 1695)
1668-1738	Hermann Boerhaave, professeur à Leyde, chimiste, propose un modèle hydraulique du corps (<i>Opera omnia medica</i> , Venise, 1722)
1822-1895	Louis Pasteur, chimiste et microbiologiste, développe la théorie des germes

2. QUELQUES DÉCOUVERTES ET INVENTIONS DE L'ÉPOQUE MODERNE

17 ^e siècle	microscope
1816	stéthoscope
1840	anesthésie
1860	thermomètre
1871	hémocytomètre de Gower
1895	rayons X
~ 1940	pénicilline
~ 1970	CAT scanner et IRM
2003	cartographie du génome humain

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

SOURCES EN TRADUCTION

La *Collection des Universités de France (CUF)*, éditée aux Belles Lettres à Paris, offre des éditions et traductions en français de traités de médecine et biologie anciennes. Parmi les auteurs cités dans cet ouvrage, on trouvera en particulier les suivants : Aristote, Caton l'Ancien, Celse, Galien, Gargilius Martialis, Hippocrate, Nicandre, Pline l'Ancien, Soranos d'Éphèse, Théophraste et Varron. En complément, voir aussi :

– Arétée de Cappadoce

Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques, traduit par R. T. H. LAENNEC, édité et commenté par M. D. GRMEK, Genève, 2000.

– Célius Aurélien (trad. en anglais)

On Acute Diseases; On Chronic Diseases. Edited and Translated by I. Drabkin, Chicago, 1950.

– Celse

La préface du «De medicina» de Celse. Texte, traduction et commentaire par Ph. MUDRY, Genève, 1982.

– Dioclès de Caryste (trad. en anglais)

A Collection of Fragments with Translation and Commentary by Ph. J. VAN DER EIJK, Leiden, 2000-2001.

– Galien

Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien, traduites par le Dr Ch. DAREMBERG, 2 vols, Paris, 1854-1856 (rééd. Choix, présentation et notes par A. PICHOT, Paris, 1994).

Souvenirs d'un médecin. Galien de Pergame. Textes traduits du grec et présentés par

Ph. MORAUX, Paris, 1985.

Traité des passions de l'âme et de ses erreurs. Traduction avec introduction, notes, commentaires et lexique par R. VAN DER ELST, Clichy, 1993.

L'âme et ses passions. Introduction, traduction et notes par V. BARRAS, T. BIRCHLER, A.-F. MORAND, Paris, 1995.

De la bile noire. Introduction, traduction et notes par V. BARRAS, T. BIRCHLER, A.-F. MORAND, Paris, 1998.

Galien, Traité philosophiques et logiques. Traductions inédites par P. PELLEGRIN, C. DALIMIER et J.-P. LEVET, Paris, 1998.

Galien, Systématisation de la médecine. Texte nouveau et traduction annotée, précédés d'études introductives, sous la dir. de J. BOULOGNE et D. DELATTRE, Villeneuve d'Ascq, 2003.

– Gargile Martial

Se soigner par les plantes. Les « Remèdes » de Gargile Martial. Traduction et commentaire par B. MAIRE, Lausanne, 2007.

– Hérophile (trad. en anglais)

Herophilus: the Art of Medicine in Early Alexandria. Ed., transl. and essays by H. VON STADEN, Cambridge / New York, 1989 (2^e éd. Cambridge, 1994).

– Hippocrate

Œuvres complètes d'Hippocrate. Traduction nouvelle avec le texte grec en regard, par É. LITTRÉ, Paris, 1839-1861, 10 vols.

L'intégralité de l'édition Littré est aussi disponible sur le site de la *Bibliothèque interuniversitaire de médecine de Paris* (BIUM) <<http://www.bium.univ-paris5.fr/>>

Hippocrate de Cos, De l'art médical. Traduction d'É. LITTRÉ, textes présentés, commentés et annotés par D. GOUREVITCH, intro. par D. GOUREVITCH, M. D. GRMEK et P. PELLEGRIN, Paris, 1994.

Hippocrate, L'art de la médecine. Présentation, traduction, chronologie, bibliographie et notes par J. JOUANA et C. MAGDELAINE, Paris, 1999.

Connaître, soigner, aimer. Textes présentés et annotés par J. SALEM, Paris, 1999.

– Oribase

Œuvres. Texte et traduction par V. BUSSEMAKER et Ch. DAREMBERG, Paris, 1851-1876, 6 vols.

– Rufus d'Éphèse

Œuvres. Texte et traduction par Ch. DAREMBERG et Ch. RUELLE, Paris, 1879.

LA MÉDECINE ANTIQUE ET SA POSTÉRITÉ

- Médecine antique*. Lausanne, Musée historique de l'Ancien-Évêché, 23 septembre-1^{er} novembre 1981, Lausanne, 1981.
- L'œil dans l'antiquité romaine* [exposition Lons-le-Saunier, Musée d'archéologie, 31 janvier-4 avril 1994], Lons-le-Saunier, 1994.
- ANDRÉ J., *Être médecin à Rome*, Paris, 1987.
- ANDRÉ J.-M., *La médecine à Rome*, Paris, 2006.
- BERGER E., *Das Basler Arztrelief. Studien zum griechischen Grab- und Votivrelief um 500 v. Chr. und zur vorhippokratischen Medizin*, Basel, 1970.
- DASEN V., *Jumeaux, jumelles dans l'Antiquité grecque et romaine*, Kilchberg, 2005.
- DEAN-JONES L., *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Oxford, 1994.
- FLASHAR H. (éd.), *Antike Medizin*, Darmstad, 1971.
- FLEMMING R., *Medicine and the Making of Roman Women. Gender, Nature, and Authority from Celsus to Galen*, Oxford, 2000.
- GOUREVITCH D., *Le triangle hippocratique dans le monde gréco-romain*, Roma, 1984.
- , *Le mal d'être femme. La femme et la médecine à Rome*, Paris, 1984.
- (dir.), *Histoire de la médecine. Leçons méthodologiques*, Paris, 1995.
- GRMEK M. D., *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale. Recherches sur la réalité pathologique dans le monde grec préhistorique, archaïque et classique*, Paris, 1983.
- , *Le chaudron de Médée*, Le Plessis-Robinson, 1997.
- (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, I, *Antiquité et Moyen Âge*, Paris, 1995; II, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, 1997; III, *Du romantisme à la science moderne*, Paris, 1999.
- GRMEK M. D., GOUREVITCH D., *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998.
- HAASE W. (dir.), *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt (ANRW) II.37.1-3, Wissenschaften: Medizin und Biologie*, Berlin / New York, 1993-1996.
- JACKSON R., *Doctors and Diseases in the Roman Empire*, London, 1988.
- JOLY R., *Le niveau de la science hippocratique*, Paris, 1966.
- JOUANNA J., *Hippocrate*, Paris, 1992.
- KING H., *Hippocrates' Woman: Reading the Female Body in Ancient Greece*, London, 1998.
- (éd.), *Health in Antiquity*, London, 2005.
- KRUG, H., *Heilkunst und Heilkult. Medizin in der Antike*, München, 1985.
- LEVEN, K.-H. (éd.), *Antike Medizin, ein Lexikon*, München, 2005.
- LYDD G. E. R., *Magie, raison et expérience. Origines et développement de la science grecque* (trad. J. CARLIER et F. REGNOT), Paris, 1990 (éd. angl. *Magic, Reason and Experience*, Cambridge, 1979).
- , *Science, Folklore and Ideology*, Cambridge, 1983.
- , *In the Grip of Disease. Studies in the Greek Imagination*, Oxford, 2003.
- LONGRIGG J., *Greek Medicine from the Heroic to the Hellenistic Age*, London, 1998.
- MAJNO G., *The Healing Hand: Man and Wound in the Ancient World*, Cambridge, 1981.

- MARGANNE M.-H., *Le livre médical dans le monde gréco-romain*, Liège, 2004.
- , *La chirurgie dans l'Égypte gréco-romaine d'après les papyrus littéraires grecs*, Leiden, 1998.
- MASSAR, N., *Soigner et servir. Histoire sociale et culturelle de la médecine grecque à l'époque hellénistique*, Paris, 2005.
- MUDRY Ph., « *Medicina, soror philosophiae* ». *Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*, Lausanne, 2006.
- (éd.), *Les écoles médicales à Rome*, Genève, 1991.
- NUTTON V., *Ancient Medicine*, London, 2004.
- PIGEAUD J., *La maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, 1981.
- PORTER R., *The Greatest Benefit to Mankind*, 1999.
- PROST F., WILGAUX J. (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, 2006.
- RIDDLE J. M., *Contraception and Abortion from the Ancient World to the Renaissance*, Cambridge (Mass.), 1992.
- SALAZAR Chr., *The Treatment of War Wounds in Graeco-Roman Antiquity*, Leiden, 2000.
- SAMAMA É., *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève, 2003.
- SKODA F., *Médecine ancienne et métaphore. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie en grec ancien*, Paris, 1988.
- VEGETTI M., *Il coltello e lo stilo*, Milano, 1996 (3^e éd.).
- VERBANCK-PIÉRARD A. (dir.), *Au temps d'Hippocrate. Médecine et société en Grèce antique*, Mariemont, 1998.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

I. LA MÉDECINE DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

- Frontispice: Dessin V. Dasen
Chap. 1 (p. 9): Royal College of Surgeons, England
Chap. 1 (p. 11): Photo A. Tuor
Chap. 2 (p. 17): D'après G.M.A. Richter, *Portraits of the Greeks*, I, London, 1965, fig. 86o
Chap. 2 (p. 21): Photo V. Dasen
Chap. 4 (p. 37): Londres, Wellcome Library
Chap. 5 (p. 42): Londres, Wellcome Library
Chap. 6 (p. 46): Dessin V. Dasen
Chap. 7 (p. 55): Londres, Wellcome Library
Chap. 9 (p. 69): Londres, Wellcome Library

II. MÉDECINE ET ICONOGRAPHIE : LE DISCOURS DES IMAGES

- Fig. 1.1 D'après G. Ricci, «Una hydria ionica da Caere», *Annuario della Scuola archeologica di Atene e delle Missioni italiane in Oriente*, 24-26, 1946-1948, pl. IV
Fig. 1.2 Dessin F. Lissarrague
Fig. 1.3 Dessin F. Lissarrague
Fig. 2.1 Lausanne, Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (photo Fibbi-Aeppli)
Fig. 2.2 D'après G. Baggieri (éd.), *L'antica anatomia nell'arte dei donaria*, Roma, 1999, fig. 63
Fig. 2.3 Dessin V. Dasen. D'après P. Decouflé, *La notion d'ex-voto anatomique chez les Étrusco-romains*, Bruxelles, 1964, pl. XI

- Fig. 2.4 Dessin V. Dasen
 Fig. 2.5 D'après *Médecine antique: Lausanne, Musée historique de l'Ancien-Évêché, 23 septembre-1^{er} novembre 1981*, Lausanne, 1981, fig. 19
 Fig. 3.1 D'après K. Reichhold, *Attische Vasenbilder der Antikensammlungen in München*, I, München, 1975, pl. 20
 Fig. 3.2 Berlin, Antikensammlung (photo U. Jung)
 Fig. 4 KULeuven, Faculty of Arts (photo B. Vandermeulen)
 Fig. 5.1 DAI Athènes, Neg. Piräus 92 (photo G. Welter)
 Fig. 5.2 Photo V. Dasen
 Fig. 5.3 Photo V. Dasen
 Fig. 6.1 Dessin V. Dasen
 Fig. 6.2 Dessin V. Dasen
 Fig. 6.3 Dessin V. Dasen
 Fig. 6.4 Photo V. Dasen
 Fig. 7.1-2 Copenhague, Musée national 3760
 Fig. 8 D'après E. Berger, *Das Basler Arztrelief: Studien zum griechischen Grab- und Votivrelief um 500 v. Chr. und zur vorhippokratischen Medizin*, Basel, 1970, figs 92-95
 Fig. 9.1 Photo C. Wagner
 Fig. 9.2 Dessin V. Dasen
 Fig. 10 Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève (photo V. Siffert)
 Fig. 11.1 Dessin V. Dasen
 Fig. 11.2 Madrid, Biblioteca Nacional de España



Bibliothèque d'**Histoire**
de la **Médecine** et de la **Santé**

La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine.

H. KING et V. DASEN, XII et 130 p., 46 ill. et dessins, 2008

L'ombre de César. Les chirurgiens et la construction du système hospitalier vaudois (1840-1960)

P.-Y. DONZÉ avec un avant-propos de J. V. PICKSTONE, XX et 369 p., ill. n/b, 2007

Medicina, soror philosophiae. Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)

Textes réunis et édités par B. MAIRE, Préface de J. PIGEAUD

Ph. MUDRY, XXIV et 545 p., 2006

Bâtir, gérer, soigner – Histoire des établissements hospitaliers de Suisse romande

P.-Y. DONZÉ, 388 p., 33 ill. n/b, 2003

Visions du rêve

Sous la direction de V. BARRAS, J. GASSER, Ph. JUNOD, Ph. KAENEL et O. MOTTAZ, 288 p., 2002

Rejetées, rebelles, mal adaptées – Débat sur l'eugénisme – Pratique de la stérilisation non volontaire en Suisse romande au 20^e siècle

G. HELLER, G. JEANMONOD et J. GASSER, 2002

Médecins voyageurs – Théorie et pratique du voyage médical au début du 19^e siècle

D. VAJ, 348 p. 150 ill. n/b, 2002

La médecine à Genève jusqu'à la fin du 18^e siècle

L. GAUTIER, 746 p., 11 ill., 2001

L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe 1750-1815 – Politique, institutions et savoirs

O. KEEL, 544 p., 2001

Soigner et consoler – La vie quotidienne dans un hôpital à la fin de l'Ancien Régime (Genève 1750-1820)

M. LOUIS-COURVOISIER, 336 p., 2000

Sources
en perspective

Se soigner par les plantes. Les « Remèdes » de Gargile Martial

B. MAIRE

Avec un avant-propos de K. HOSTETTMANN et un dossier iconographique par M. FUCHS, XXXVI
et 136 p., 2007

La formation des infirmiers en psychiatrie. Histoire de l'école cantonale vaudoise d'infirmières et d'infirmiers en psychiatrie 1961-1996 (ECVIP)

J. PEDROLETTI, VIII et 231 p., 2004

À paraître

Le style des gestes. Corporéité et kinésie dans le récit littéraire

G. BOLENS

Série *Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé*

Gabriel Tarde, « Sur le sommeil ou plutôt sur les rêves »

J. CARROY et L. SALMON (éds)

Série *Sources en perspective*

Le « courrier du corps » au 18^e siècle. L'expérience de la maladie dans les consultations épistolaires adressées au D^r Samuel Auguste Tissot (1728-1797)

S. PILLOUD, M. LOUIS-COURVOISIER et V. BARRAS, 84 p., ill., indices, CD-DVD

Série *Sources en perspective*

Maladies en lettres, 17^e-21^e siècles

Sous la direction de V. BARRAS et M. DINGES

Série *Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé*

Mélanges, crases, tempéraments. La chimie du vivant dans la médecine et la biologie anciennes. Actes du colloque international, Universités de Lausanne et de Genève, 6-8 mai 2004

V. BARRAS, B. MAIRE et A.-F. MORAND (éds)

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

Anatomie d'une institution médicale: la Faculté de médecine de Genève, 1876-1920

Ph. RIEDER

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

Entre neurosciences, médecine et culture: comment expliquer l'action humaine

R. SMITH

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

Language and Context in Latin Medical Texts of the Pre-Salernitan Period. Proceedings of the IX International Conference «Ancient Latin Medical Texts», Hulme Hall, Manchester, 5-8 September 2007

D. R. LANGSLOW (ed)

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

Pour une histoire croisée de la psychothérapie comme pratique professionnelle au XX^e siècle en Europe

C. FUSSINGER et V. BARRAS (éds)

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

Leçons de physiologie. Manuscrits inédits de F.-X. Bichat

édité par J. & A. PIGEAUD

Série Sources en perspective

J.-M. Charcot, six leçons inédites sur le cerveau et bibliographie raisonnée

édité par J. GASSER

Série Sources en perspective

bhms@chuv.ch

www.chuv.ch/iuhmsp/ihm_bhms

Cercle des lecteurs et des lectrices des Editions BHMS:
http://files.chuv.ch/internet-docs/ihm/ihm_cerclebhms.pdf

Achevé d'imprimer en Suisse en septembre 2008
Dépôt légal : septembre 2008

www.imprimeriechabloz.ch